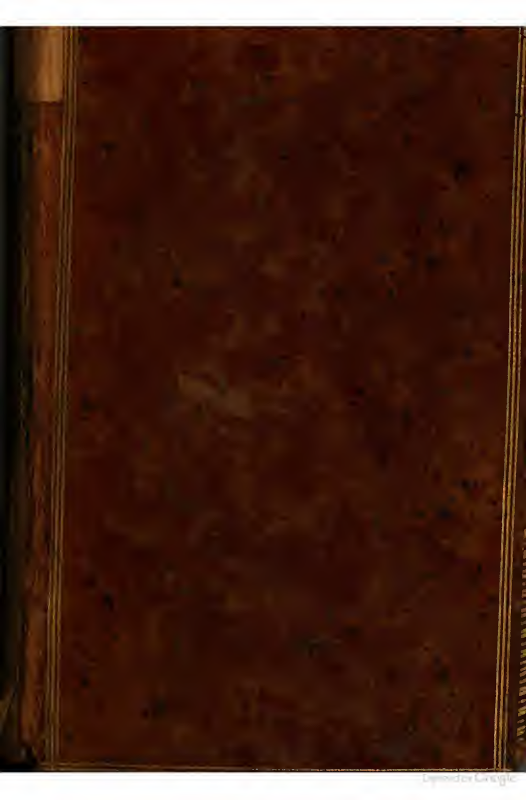
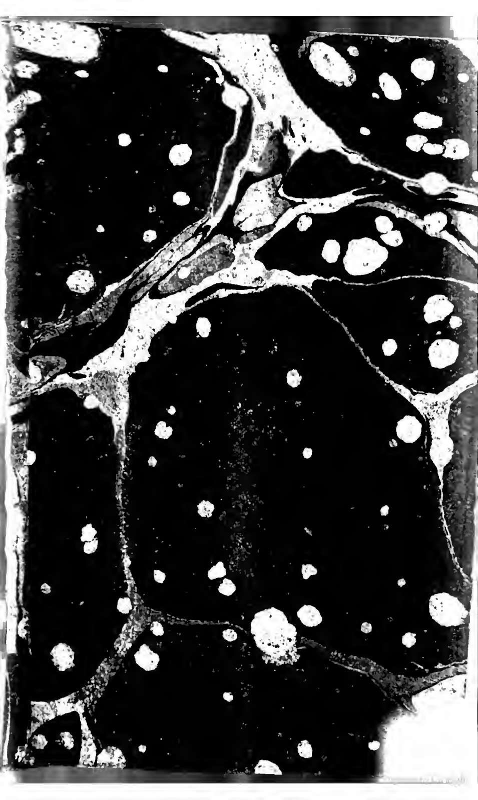






BIBLIOTHEQUE

UNIVERSELLE

DES DAMES.

Cinquième Classe.

ROMANS.

Il paroît tous les mois deux Volumes e cette Bibliothèque. On les délivre, ſoit brochés, ſoit reliés en veau fauve ou écaillé, & dorés ſur tranche, ainſi qu'avec ou ſans le nom de chaque Souſcripteur imprimé au frontiſpice de chaque Volume.

La ſouſcription pour les 24 volumes reliés eſt de 72 liv., & de 54 liv. pour les volumes brochés.

Les Souſcripteurs de Province, auxquels on ne peut les envoyer par la poſte que brochés, payeront de plus 7 liv. 4 ſ. à cauſe des frais de poſte.

Il faut s'adreſſer au Directeur de la Bibliothèque, *rue d'Anjou-Dauphine*, N°. *6*.

BIBLIOTHEQUE
UNIVERSELLE
DES DAMES.
ROMANS.
TOME SEPTIÈME.



A PARIS,

Rue d'Anjou-Dauphine, N°. 6.

Avec Approbation & Privilége du Roi.

1786.





BIBLIOTHEQUE
UNIVERSELLE
DES DAMES.

AMOURS
DE
CHÉRÉAS
ET DE
CALLIRHOÉ.

LIVRE TROISIÈME.

DENYS déſeſpérant de pouvoir toucher Callirhoé, la vie lui étoit devenue à charge, il avoit réſolu de ſe laiſſer mourir de faim. Déjà il avoit

fait ſon teſtament, il y ordonnoit ſes obſèques, & il y conjuroit Callirhoé d'appaiſer ſes mânes du moins par ſa préſence. Il ne vouloit voir perſonne. Plangone ſe préſente, la porte lui eſt interdite. On ſe diſpute, Denys s'informe de la cauſe de ce bruit, on le lui apprend. Comme il ne vouloit plus voir rien qui lui rappelât ſa paſſion; Plangone vient bien à contretems, dit-il. Qu'on la faſſe cependant entrer. Pourquoi, mon cher maître, lui dit-elle en entrant, vous abandonner ainſi aux chagrins & à la douleur, comme ſi vous aviez eſſuyé un refus. Callirhoé conſent à vous donner la main. Revêtez-vous de vos plus beaux habits, offrez des ſacrifices, & préparez-vous à recevoir la perſonne

qui vous eſt ſi chère. Une nouvelle ſi peu attendue frappe Denys d'étonnement ; un nuage ſe répand ſur ſes yeux, il s'évanouit, on eût dit qu'il étoit mort. Toute la maiſon accourt aux cris, aux gémiſſemens de Plangone ; on le regrettoit déjà comme s'il n'étoit plus ; Callirhoé même ne put retenir ſes larmes ; l'on eût dit qu'elle le pleuroit, comme s'il étoit déjà ſon époux. Etant enfin revenu à lui : Quel Dieu, dit-il d'une voix foible, cherche à me faire illuſion pour me détourner de mes deſſeins. Suis-je donc éveillé ? N'eſt-ce pas plutôt un ſonge ? Quoi donc, Callirhoé, qui ne vouloit pas même me voir, conſent à me donner la main ? Ceſſez de vous tourmenter inutilement, lui dit Plan-

gone, & de vous défier de votre bonheur. Esclave, voudrois-je tromper mon maître? Callirhoé m'envoie vous annoncer qu'elle consent à devenir votre compagne. Acquittez-vous donc de votre commission, lui dit Denys, rapportez-la-moi dans les mêmes termes dont elle s'est servie, sans rien retrancher & sans rien ajouter. Je suis, dit-elle, de la première & de la plus illustre Maison de la Sicile; quoiqu'accablée de malheurs, j'en ai les sentimens, j'en conserve la grandeur d'ame. Eloignée de ma patrie & de ma famille, il me reste encore une extraction illustre. Si Denys, me regardant comme sa concubine, ne cherche qu'à satisfaire sa passion, je périrai plutôt que d'endurer un tel

affront. Mais s'il veut suivre les loix, s'il me prend pour sa compagne, je consens à devenir mère, & à donner des héritiers à Hermocrate. Que Denys y réfléchisse, qu'il pèse mûrement ces raisons avec ses amis, avec sa famille, afin que par la suite on ne vienne point lui dire, qu'il élève chez lui des enfans d'une esclave, & qu'il se déshonore. S'il ne veut point être père, qu'il ne soit pas mon époux. Ce discours ne fit qu'enflammer davantage Denys, & lui fit concevoir quelque espérance légère qu'on lui rendoit amour pour amour. Levant ensuite les mains au ciel : O Dieux, dit-il, si je pouvois avoir un enfant de Callirhoé, je me croirois plus heureux que le Grand Roi. Allons, ma

chère Plangone, conduis-moi, mène-moi vers elle, je veux la voir.

Etant monté à l'appartement de Callirhoé, sa première pensée fut de se jetter à ses pieds; il se retint cependant; & conservant sa dignité: Je suis venu, madame, lui dit-il, pour vous remercier de la vie que vous me rendez. Je n'ai jamais eu intention de vous faire la moindre violence, & d'obtenir malgré vous la plus légère faveur; mais si vous ne m'eussiez donné la main, je me serois laissé périr. Vous me rappellez à la vie. Quoique je vous aie les dernières obligations, j'ai cependant un reproche à vous faire. Avez-vous pu douter que je voulusse vous épouser suivant les loix en usage parmi les Grecs? Quand même je ne vous aime-

rois pas autant que je le fais, ne devrois-je pas aspirer à l'honneur de vous avoir pour femme? Il faudroit être insensé pour traiter en esclave une personne libre, & pour rougir de m'avouer le père d'un enfant qui auroit Hermocrate pour aïeul? Vous me dites de délibérer, c'est une affaire décidée. Vous redoutez mes amis, vous qui m'êtes plus chère qu'eux tous. Eh! qui donc seroit assez téméraire pour mésestimer un enfant qui me devroit le jour, & dont le grand-père seroit beaucoup plus illustre que moi? En finissant ces paroles, il s'approche de Callirhoé, les larmes aux yeux; elle lui donne un baiser en rougissant. Je ne doute en aucune manière de votre foi, lui dit-elle, mais je crains les revers de la fortune.

Je ne les ai déjà que trop éprouvés dans un état encore plus brillant, & j'ai bien peur d'avoir encore cette Déesse pour ennemie. Prenez donc les Dieux à témoin de la foi que vous me donnez. Si j'exige une telle précaution, c'est moins par défiance de votre probité & de votre justice, qu'à cause de vos parens, de vos amis, de vos concitoyens, de crainte qu'ignorant vos sermens, ils ne tiennent des propos contraires à mon honneur & à ma gloire. Etrangère en ces lieux & sans appui, je deviendrois bientôt un objet de mépris. Quels Dieux voulez-vous que j'atteste, lui dit Denys. Je monterois au Ciel, si cela m'étoit possible, & je prendrois à témoin le Souverain même des Dieux. Jurez, dit-elle, par la mer

ſur laquelle je ſuis venue ici, par Vénus, qui m'a fait voir à vous, & par l'Amour qui me livre entre vos mains. Il fit les fermens, on s'en contenta, & l'Amour ſur le champ les ſcella. Denys impatient, hâtoit ſon mariage. Il eſt en effet bien difficile de différer, & de renvoyer à un autre tems des plaiſirs qu'on ſouhaite & qu'on ſe voit permis. Cependant il s'élevoit dans ſon ame des troubles & des orages, qu'avec toute ſon éducation & ſon ſavoir, il eut bien de la peine à ſurmonter. Enfin il s'arrêta à ce raiſonnement, & il ſut s'y fixer. Je vais donc épouſer Callirhoé, dans un lieu écarté & déſert; comme ſi véritablement elle étoit eſclave. Je ne le ferai point; ce ſeroit une ingratitude dont je me ſens incapable. Je ne

puis célébrer avec trop de magnificence un tel mariage. Elle mérite toutes sortes d'honneurs, & d'ailleurs cette publicité me rassure contre l'avenir. La renommée est extrêmement prompte, elle fend les airs d'un vol léger, aucun obstacle ne l'arrête, rien d'extraordinaire ne lui échappe. Bientôt elle parviendra en Sicile, elle y annoncera que Callirhoé est pleine de vie, & qu'enlevée par de sacrilèges violateurs de la sainteté des tombeaux, elle a été vendue à Milet. Aussitôt on me dépêchera des vaisseaux. Hermocrate me redemandera sa fille. Qu'aurai-je à dire ? Théron me l'a vendue. Mais où est ce Théron ? & si l'on ajoutoit foi à mes discours, je passerois du moins pour le receleur du Pirate. Médite ta cause,

Denys, peut-être feras-tu obligé de la plaider un jour devant le grand Roi. Il te fera avantageux de dire alors, qu'apprenant qu'une femme libre se trouvoit, on ne fait comment à Milet, tu l'as époufée librement, à la connoiffance de toute la ville, fuivant les loix, & fans lui faire la moindre violence. Je perfuaderai bien plutôt de cette manière fon père, que je ne fuis point indigne d'un tel nœud. Supportons courageufement un retard fi léger, qui nous affure des plaifirs que rien, par la fuite, ne pourra troubler. Ma caufe en fera meilleure, lorfqu'appuyé des loix, de fon maître, je deviendrai fon époux. Ce fentiment lui ayant plu, il appelle Léonas. Retourne à Milet, lui dit-il, prépare tout avec la dernière magnificence pour

mon mariage. Fais-y conduire des troupeaux entiers ; que l'on y amène par terre & par mer du bled & du vin, je veux régaler le peuple, & que ce jour soit pour lui un jour de fête. Ayant tout réglé, il part le lendemain pour la ville, monté sur son char. Voulant soustraire encore quelque tems Callirhoé aux regards de la multitude, il ordonna que sur le soir on l'amenât par mer à son palais qui est sur le port Docime ; il recommanda à Plangone d'en prendre tout le soin possible. Callirhoé, prête à quitter la campagne adressa ses prières à Vénus. Elle entra dans son temple ; & en ayant fait sortir tous ceux qui s'y trouvoient, elle lui tint ce langage. O Vénus ! ma maîtresse, dois-je vous faire des reproches

bien mérités, ou vous rendre des actions de graces? Vous m'unîtes à Chéréas, & vous me livrez maintenant à un autre. J'en jure par vous & par votre fils; si le fruit que je porte dans mon sein ne m'eût trahie, rien n'auroit pu me forcer à ce nouvel hymenée. Ce n'est point pour moi que je vous adresse mes prières, c'est pour mon fils. Faites en sorte, grande Déesse, que l'on ignore l'artifice dont je me sers, & puisqu'il est privé de son véritable père, qu'il soit cru le fils de Denys, afin qu'il puisse être élevé, & qu'il retrouve celui à qui il doit le jour. Au sortir du temple, elle s'avance vers la mer; à cette vue, les Matelots restent immobiles; ils croyoient que Vénus elle-même venoit pour s'embarquer. Ils s'empressèrent en

foule de lui rendre leurs hommages. Ils ramèrent avec tant d'ardeur, que le vaiſſeau entra dans le port plus vîte que la parole. Le lendemain, au lever de l'aurore, on n'apperçut dans la ville que guirlandes, que feſtons & que couronnes; non-ſeulement on ſacrifioit des victimes dans les temples, mais chaque particulier en immoloit encore devant ſa maiſon. On ne parloit que de la nouvelle épouſe de Denys. Comme on ignoroit qui elle étoit, le peuple la prenoit, à cauſe de ſa beauté, pour une des Néréïdes qui avoit quitté le ſéjour de la mer, ou même pour Vénus qui venoit des terres de Denys, ſuivant le bruit qu'en avoient répandu les Matelots. Un chacun deſiroit voir Callirhoé; la multitude s'étoit aſſemblée autour du

temple de la Concorde, où, suivant l'usage de Milet, ceux qui se marioient recevoient leurs épouses. Callirhoé se para pour la première fois depuis l'aventure du tombeau; car ayant auparavant résolu de ne se point remarier, elle croyoit que sa patrie & sa naissance devoient lui tenir lieu de beauté. Couverte d'une robe de Milet, une couronne sur la tête, telle que la portent les femmes le jour de leurs nôces, elle se fit voir au peuple. Tout le monde à l'instant s'écria, Vénus se marie. On tendit des tapis de pourpre dans les rues où elle devoit passer; on joncha le chemin de roses & de violettes, & l'on y répandit des parfums. Il ne resta personne dans les maisons, ni enfans, ni vieillards; le port même fut désert; les

rues devinrent trop étroites, on monta ſur les toits. Un Dieu jaloux de cette eſpèce de triomphe, fit ſentir à ce nouveau couple les effets de ſon indignation. Suſpendons-en le récit pour un inſtant; j'y reviendrai dès que j'aurai parlé de ce qui ſe paſſoit alors à Syracuſe.

De crainte d'être ſurpris, les voleurs travaillant à la hâte & pendant la nuit, avoient refermé avec négligence l'ouverture qu'ils avoient faite au tombeau. Cependant Chéréas ſe rendit un peu avant le jour au monument de ſon épouſe, ſous prétexte de lui apporter des couronnes & de lui faire des libations; mais à vrai dire, dans l'intention de ſe tuer; car il ne pouvoit plus ſupporter de ſe voir ſéparé de

Callirhoé, & il regardoit la mort comme le ſeul remède qu'il pût trouver à ſa douleur. Il remarque à ſon arrivée qu'on avoit remué les pierres, il apperçoit des indices certains qu'on étoit entré dans le tombeau. Surpris à cette vue, il ne ſait ſur quoi arrêter ſes penſées. La renommée s'empreſſe d'annoncer à Syracuſe la nouvelle de cet événement inattendu. Tout le monde accourt, mais perſonne n'oſe entrer, avant que d'en avoir reçu la permiſſion d'Hermocrate. Celui à qui on en avoit donné l'ordre, rapporta que Callirhoé avoit diſparu. On ne peut ajouter foi à ſon récit; Chéréas lui-même voulut alors y entrer, afin d'avoir encore la ſatisfaction de revoir ſa chère épouſe, toute morte qu'elle étoit. Il cherche par-tout, il ne peut

rien trouver. Plusieurs ne pouvant croire ce rapport, y entrèrent aussi; ils furent également surpris de ne point voir la morte. On a pillé, dit l'un des spectateurs, les richesses que l'on avoit renfermées dans ce monument; ce ne peut être que l'ouvrage de scélérats. Mais, qu'est devenue la morte? La multitude ne sait que penser, chacun en raisonne suivant son caprice. Quel Dieu, s'écrie Chéréas, les yeux & les mains tournés vers le ciel, devenu mon rival, m'a ravi ma chère Callirhoé, & la retient avec lui par force & malgré elle. Elle n'a été enlevée si subitement, que de crainte que la maladie ne lui fît perdre sa beauté. Ainsi Bacchus enleva Ariane à Thésée, ainsi Jupiter ravit Sémélé. J'ignorois, il est vrai, qu'elle fût d'une

nature ſupérieure, & je ne croyois point avoir une Déeſſe pour compagne. Mais devoit-elle, ſous un tel prétexte, quitter ſi vîte le ſéjour de la terre ? Thétis étoit une Déeſſe, elle demeura cependant avec Pélée ; il en eut un fils, & l'on m'abandonne lorſque mon amour eſt dans toute ſa force & dans toute ſa vivacité. Que ferai-je ? Que deviendrai-je malheureux ? Me tuerai-je ? Mais auprès de qui ſerai-je inhumé ? Si j'ai rompu le nœud qui nous uniſſoit, chère Callirhoé, du moins me flattois-je de partager avec vous votre tombeau. C'étoit le ſeul eſpoir qui me reſtoit dans mon malheur. Recevez mes excuſes, c'eſt vous, Reine de mon cœur, qui me forcez à vivre ; je parcourrai & la terre & la mer, & ſi je le puis, je

vous chercherai jusques dans le ciel même. La seule grace que je vous demande, c'est que vous ne me fuyiez point. A ces mots, tout le peuple fondit en larmes; les gémissemens & les sanglots commencèrent à se faire entendre de toutes parts parmi cette multitude, comme si Callirhoé venoit de mourir. On lance à l'eau, sur le champ, des Triremes; plusieurs se partagent entre eux les endroits où ils doivent faire des perquisitions. Hermocrate parcourt la Sicile, Chéréas passe en Afrique, quelques-uns sont envoyés en Italie, & quelques autres ont ordre de traverser la mer d'Ionie. Ces secours humains étoient bien foibles; mais la fortune, sans laquelle rien ne réussit, répandit du jour

ſur la vérité; ce qu'on reconnoîtra par la ſuite des événemens.

Les brigands, ayant vendu Callirhoé, dont ils avoient eu tant de peine à ſe défaire, abandonèrent Milet, & firent voile pour l'iſle de Crète, dont la richeſſe leur faiſoit eſpérer qu'ils trouveroient aiſément à y vendre les effets qu'ils avoient pillés. Un vent violent ſurvenant tout à coup, les écarta de leur route, & les repouſſa dans la mer Ioniene. Ils errèrent enſuite ſur cette vaſte mer au gré des vents parmi les ténèbres, dont les éclairs & le tonnerre augmentoient encore l'horreur: la Providence faiſant voir par-là à ces ſcélérats, que s'ils avoient joui juſqu'alors d'une heureuſe navigation, ce n'avoit été qu'à cauſe de Callirhoé. En-

vironnés de tous côtés de la mort, la Divinité ne se pressoit point de les délivrer de leurs maux, elle en prolongeoit l'horreur. La terre se refusoit à ces scélérats. Agités long-temps sur mer, ils se trouvèrent dans une affreuse disette des choses les plus nécessaires, & principalement d'eau. Les richesses qu'ils avoient injustement amassées ne leur servoient plus de rien; ils périssoient de soif au milieu de leur or. Sans de remords, ils se reprochoient les uns aux autres leurs crimes, mais il n'étoit plus téms; ils moururent tous de soif. Théron conservoit, dans ces conjonctures, ses ruses ordinaires, il enlevoit à ses camarades le peu d'eau qui leur restoit; il croyoit en cela avoir fait un coup de maître; mais admirez

les desseins de la Providence. Irrité de ses crimes, elle ne lui sauve la vie, que pour la lui faire perdre dans les tortures & sur une croix.

La Trirème montée par Chéréas, errant sur cette mer, fit rencontre du vaisseau du brigand. Comme ce bâtiment parut celui d'un corsaire, on songea d'abord à l'éviter; mais comme on se fut apperçu qu'il n'y avoit point de pilote, & qu'il flottoit au gré des flots & des vents, quelqu'un s'écria de dessus la Trirème : il n'y a persone dans le vaisseau, approchons-nous en sans crainte, & tâchons de découvrir la cause de cet étrange accident. Le Pilote y consentit : car Chéréas, la tête enveloppée dans son manteau, reposoit au fond du vaisseau. Quand on fut

près du bâtiment corſaire, on appella ceux qui étoient dedans. Comme perſonne ne répondoit, quelqu'un y paſſa; il n'apperçut que des cadavres & de l'or; il en avertit les matelots qui ſe félicitoient déjà ſur le bonheur qu'ils avoient de rencontrer un tréſor au milieu de la mer. Chéréas, s'étant informé de la cauſe du bruit & du tumulte qu'il entendoit, voulut voir par lui-même cet événement extraordinaire. Reconnoiſſant les richeſſes qu'on avoit miſes dans le monument avec Callirhoé, il déchire ſes habits & pouſſe des cris lugubres & lamentables. Hélas! chère épouſe, ceci vous appartenoit; voilà la couronne que je vous avois miſe ſur la tête; vos parens vous avoient fait ces préſens; voici la robe que vous portiez

le

le jour de vos nôces; ce vaisseau vous a tenu lieu de mausolée; je vois tout ce qui vous a appartenu, mais où êtes vous? il ne manque ici que vous. A ces paroles Théron, plus mort que vif, se tenoit caché parmi les corps de ses camarades; on eût dit qu'il étoit mort comme eux. Après y avoir bien réfléchi, il avoit résolu de ne point parler & de ne faire aucun mouvement : car il prévoyoit bien ce qui devoit lui arriver, au cas qu'on vînt à le découvrir. Mais comme on tient naturellement à la vie, que dans les plus grands malheurs on se flatte encore, & qu'on ne désespère pas de voir changer son sort, Dieu ayant sagement gravé cet attachement à la vie dans le fonds de nos cœurs, de crainte que les infortunes ne nous la fissent

quitter ; Théron, pressé par la soif, demande à boire ; on lui en apporte, & l'on prend de lui toute sorte de soins. Chéréas s'étant assis près de lui, lui fait plusieurs questions. Qui êtes-vous ? lui dit-il ; où allez-vous ? d'où viennent toutes ces richesses ? qu'avez-vous fait de celle à qui elles appartenoient ? Théron n'oublia point en ce moment ses ruses ordinaires. Je suis de Crète, dit il, je vais chercher en Ionie un frère qui suit le métier des armes. Ceux avec qui je faisois route étant partis sans moi de Céphalénie, je trouvai fort à propos ce petit bâtiment, qui par bonheur passoit par-là. Des vents contraires nous ayant poussés dans cette mer, un long calme est ensuite survenu, tous ont péri de soif. Les Dieux, pour ré-

compenser ma piété, m'ont sauvé à moi seul la vie. Chéréas n'eut pas plutôt entendu ce discours, qu'il fit remorquer le bâtiment de Théron, jusqu'à ce qu'il fût arrivé dans le port de Syracuse.

La Renommée, qui de sa nature est prompte & légère, se pressa encore plus en cette occasion d'annoncer une nouvelle si peu vraisemblable. Toute la ville accourut sur le bord de la mer, les uns agités d'une passion, les autres d'une autre. Frappés d'un récit si peu attendu, l'un pleuroit, l'autre témoignoit sa surprise; quelques-uns faisoient des questions, d'autres doutoient encore. Mais la mère de Callirhoé, reconnoissant les offrandes, s'écria d'une voix plaintive : Hélas! ma chère fille, il ne manque

ici que vous. Quelle nouvelle eſpèce de voleurs ! Ils ont conſervé les habits, & le reſte des richeſſes, & n'ont volé, n'ont enlevé que ma fille. Les femmes rempliſſoient l'air de leurs cris ; le port, le rivage, répondoient à leurs gémiſſemens. Mais Hermocrate, qui étoit le premier Magiſtrat, & qui n'ignoroit aucune des formalités néceſſaires, leur dit : Ce n'eſt point ici le lieu de faire des perquiſitions légitimes & que puiſſent autoriſer les loix. Allons à l'aſſemblée, & qui ſait ſi nous n'aurons pas beſoin des Juges ? Il n'avoit pas encore achevé de parler, que le théâtre étoit déjà plein ; les femmes ſe trouvèrent auſſi à cette aſſemblée. Le peuple étoit en ſuſpens, lorſque Chéréas parut pâle,

défait, vêtu de deuil & auſſi négligé que le jour qu'il accompagna le corps de ſon épouſe au lieu de la ſépulture. Il ne voulut point monter ſur la tribune aux harangues; mais ſe tenant au bas, il répandit d'abord des larmes en abondance; il voulut enſuite parler, les ſanglots étouffèrent ſa voix. Reprenez courage, lui cria le peuple, parlez. Ayant enfin un peu levé les yeux: La conjoncture préſente, dit-il, exige plutôt des pleurs qu'une harangue. La même néceſſité, qui me force de vivre juſqu'à ce que j'aie pu découvrir par qui & comment Callirhoé a été enlevée, me force pareillement à parler devant vous. Ce fut dans l'intention de m'en inſtruire que je mis à la voile; j'ignore encore ſi

ma navigation a eu le ſuccès dont je m'étois flatté. Nous apperçûmes voguer au haſard par un beau tems un petit bâtiment, qui malgré le calme étoit prêt à être ſubmergé. Surpris d'une telle aventure, nous nous approchons; je crois voir le monument de ma chère Callirhoé; rien ne manque de toutes les richeſſes enſevelies avec elle, elle ſeule ne s'y trouve point. Le vaiſſeau étoit plein de morts qui paroiſſoient étrangers. Cet homme-ci, qui avoit encore quelque peu de vie, s'offrit alors à notre vue. J'en fis prendre tout le ſoin poſſible, afin de vous le conſerver. Sur ces entrefaites, on amène ſur le théâtre Théron garotté, & environné d'un cortège qui convenoit à ſes belles

actions ; la roue ; la catapulte, le feu, les fouets, dignes prix de ses illustres travaux que lui réservoit la Providence. Lorsqu'il fut en présence des Archontes, l'un d'eux l'interroge. Quel est ton nom? Démétrius. De quel pays es-tu ? de Crète. D'où viennent ces offrandes funéraires ? Voulant aller voir mon frère qui demeure en Ionie, le vaisseau partit sans moi ; je montai sur un petit bâtiment qui faisoit voile par-là. Je crus alors m'embarquer avec des Marchands ; je reconnois maintenant que j'étois avec des voleurs, avec de sacrilèges violateurs des tombeaux. Ayant tenu la mer plus longtems qu'ils ne l'avoient compté, ils sont tous péris de soif, & les Dieux ne m'ont conservé la vie qu'à cause

que je n'ai jamais fait le moindre mal. O vous ! Peuple de Syracuſe, ſi renommé pour vôtre humanité, ne ſoyez point plus cruel envers moi que la ſoif & que la mer. Ce diſcours lamentable attendrit la multitude, & peut-être l'auroit-il engagée à lui fournir de quoi continuer ſon voyage, ſi un Dieu vengeur de Callirhoé n'eût été indigné de ce que ce brigand faiſoit ſervir à des voies ſi injuſtes le don de la perſuaſion. On étoit ſur le point de voir arriver la choſe la plus fâcheuſe & la plus malheureuſe, je veux dire que les Syracuſains alloient être perſuadés que les Dieux ne l'avoieut ſauvé que pour récompenſer ſa piété, lui qui n'avoit par bonheur échappé au trépas que pour être puni d'une ma-

nière plus rigoureuſe. Un Pêcheur qui ſe trouvoit pour lors à l'aſſemblée, le reconnoiſſant, dit d'une voix baſſe à ceux qui étoient aſſis près de lui : J'ai vu autrefois cet homme roder autour du port. Ce diſcours ſe répand de proche en proche ; quelqu'un s'écrie : Il n'accuſe point vrai. Tout le peuple ſe retourne ; les Archontes font venir devant eux celui qui a parlé le premier ; on le confronte à Théron qui nie tout ; le Pêcheur inſiſte encore plus ; on fait venir les Miniſtres de la Juſtice ; on applique ce ſcélérat à la torture ; il réſiſte long-tems, & peu s'en faut qu'il ne ſurmonte & le fer & le feu. Mais la conſcience & la vérité ne peuvent s'étouffer, & l'emportent à la fin ſur tout. Enfin, & non ſans

peine, Théron fit l'aveu de ses forfaits, qu'il raconta de la sorte. Témoin des richesses qu'on avoit ensevelies avec Callirhoé, j'assemblai des voleurs, nous ouvrîmes son tombeau, & la trouvâmes pleine de vie. Nous la fîmes passer à bord avec toutes ses richesses; nous la vendîmes à Milet, & nous cinglâmes ensuite vers l'isle de Crète, dans l'intention de nous y défaire du reste; mais les vents contraires nous ayant repoussés dans la mer Ionienne, nous y avons souffert tous les maux dont vous avez été témoins. Il avoua tout, excepté le nom de celui qui l'avoit achetée. L'assemblée entière fut charmée d'apprendre que Callirhoé vivoit encore; mais cette joie fut bien tempérée par le

hagrin & la tristesse qu'inspira son esclavage. Théron fut tout d'une voix condamné à la mort : mais Chéréas supplia qu'on différât de quelque tems son supplice, afin, dit-il, qu'il puisse me faire connoître ceux à qui il l'a vendue. A quelle triste nécessité ne suis-je point réduit, puisque je me vois forcé de prendre la défense de celui qui a rendu mon épouse esclave. Hermocrate empêcha qu'on eût égard à sa demande. Il vaut mieux faire une recherche pénible, que de violer les loix. S'adressant ensuite à l'assemblée : Rappelez-vous, Messieurs, leur dit-il, ce tems où je commandois vos armées, & les trophées élevés pour perpétuer le souvenir des victoires que j'ai remportées sur vos ennemis ; vous ne pouvez mieux

témoigner votre reconnoiſſance qu'en prenant part au ſort de ma fille; envoyez une ambaſſade à ſon ſujet, & rendons-lui la liberté. Nous irons tous, s'écria à l'inſtant le peuple, ſans lui donner le tems d'achever. La plupart des Sénateurs promirent d'eux-mêmes d'y aller. Je vous rends graces, reprit Hermocrate, de l'honneur que vous me faites; mais il ſuffit d'envoyer deux députés du peuple & deux du Sénat, Chéréas les accompagnera. Cette réſolution fut approuvée par l'aſſemblée, qui après lui avoir donné force de loi, ſe ſépara. On conduiſit enſuite Théron eſcorté & environné de la multitude, près du monument de Callirhoé, qui étoit le lieu deſtiné à ſon ſupplice. Là, on le mit en croix, de façon qu'il pouvoit voir

aifément la mer fur laquelle il avoit emmené la fille d'Hermocrate, que les Athéniens n'avoient pas même pu enlever.

Tout le monde étoit d'avis d'attendre le retour du printems pour mettre à la voile; l'Hiver fe faifoit encore fentir, & le paffage de la mer Ioniene paroiffoit impoffible. Mais Chéréas, animé par l'amour ne balança point à s'abandonner à la merci des flots & des vents fur un vaiffeau qu'il s'étoit hâté d'équiper. Les Ambaffadeurs, par égard pour lui, & encore plus par refpect pour Hermocrate, ne voulant caufer aucun retardement, fe préparèrent à s'embarquer. Pour donner encore plus de poids à l'ambaffade, les Syracufains ordonnèrent que les frais s'en fiffent aux

dépens du public, & que l'on mît en mer le vaiſſeau qui portoit encore la marque de la victoire remportée par Hermocrate ſur les Athéniens. Lorſque le jour du départ fut arrivé, tout le peuple accourut ſur le port, hommes, femmes, enfans; agités tour à tour de diverſes paſſions, ils faiſoient des vœux au Ciel; ils répandoient des pleurs; les uns ſe lamentoient, d'autres les conſoloient; flottant entre l'eſpoir & la crainte, tantôt ils ſe déſeſpéroient, & tantôt ils conſervoient de flatteuſes eſpérances. Ariſton, qui s'étoit fait porter en cet endroit à cauſe de ſon âge & de ſa maladie, tenoit entre ſes bras ſon cher fils, étroitement ſerré. A qui me laiſſez-vous, lui dit-il la larme à l'œil? Il ne me reſte plus

guère de tems à vivre, & si vous partez, c'en est fait, je ne vous reverrai plus. Différez de quelques jours votre départ, que j'aie du moins la consolation de mourir entre vos bras, rendez-moi les derniers devoirs, & partez ensuite. Sa mère lui tenant les genoux embrassés : Ne m'abandonnez point, mon cher fils, je vous en supplie, mettez-moi sur votre vaisseau, cette charge ne sera pas trop pesante ; si je vous deviens incommode, jettez-moi à la mer. En finissant ces paroles, elle découvre son sein, & le montrant à son fils :

« Mon cher fils, respecte ce sein, aies pitié de ta mère ; c'est ce flanc qui t'a porté, ce sont ces mammelles qui t'ont allaité ».

Abattu par les prières de ſon père & de ſa mère, Chéréas ſe précipita dans la mer, voulant, par ſa mort, éviter de chagriner ceux qui lui avoient donné le jour, ou d'être obligé de ſe déſiſter de la recherche de Callirhoé. Les matelots ſe jettant auſſitôt à la mer, eurent bien de la peine à le ſecourir. Cependant Hermocrate diſſipe la multitude & ordonne au Pilote de lever l'ancre. On vit alors un trait généreux d'amitié. Polycharme, cet ami de Chéréas, ne s'étoit point montré en cette occaſion, il s'étoit contenté de dire à ſes parens : Quoique Chéréas ſoit mon ami, il ne l'eſt point aſſez pour que je m'expoſe pour lui aux plus grands dangers; je l'éviterai juſqu'à ce qu'il ſoit parti. Le vaiſſeau ne ſe fut

pas plutôt éloigné du rivage, qu'il parut ſur la pouppe, & qu'il ſalua ſon père & ſa mère qui ne pouvoient plus le retenir. En ſortant du port, Chéréas, regardant la mer, lui adreſſa ces paroles : O mer, fais-moi tenir la même route qu'a tenue Callirhoé ; puiſſant Neptune, je t'adreſſe mes prières : ſi je ne ramène point ma chère épouſe, que je ne revienne jamais. Si l'on ne veut point me la rendre, j'aime mieux être eſclave avec elle.

Il ſe leva un vent favorable, qui portant le vaiſſeau, pour ainſi dire, ſur les traces du bâtiment corſaire, le fit arriver dans le même nombre de jours en Ionie, & il aborda au même rivage qui étoit du Domaine de Denis. Les paſſagers, fatigués de la mer,

ne furent pas plutôt à terre, qu'ils s'empressèrent de dresser les tentes & de préparer un repas, afin de se rétablir. Chéréas & Polycharme s'écartèrent du reste de la compagnie. Comment pourrons-nous retrouver Callirhoé, dit Chéréas; je crains bien que Théron n'ait point dit la vérité, & ce malheureux n'est plus. Si véritablement elle est esclave, qui sait en quel endroit? l'Asie est d'une si grande étendue. Cependant en marchant au hasard, ils rencontrent le temple de Vénus. Ils croient devoir rendre leurs hommages à la Déesse. Chéréas s'étant prosterné à ses pieds, lui dit: Ce fut dans votre fête que vous me montrâtes pour la première fois Callirhoé; vous l'accordâtes à mes vœux; rendez-la-moi en ce jour.

Levant ensuite les yeux, il apperçoit près de la Déesse la figure de Callirhoé en or ; c'étoit un présent de Denys.

Ses forces l'abandonnent, il tombe sans connoissance.

Celle qui avoit le soin du temple, le voyant en cet état, apporte de l'eau ; & l'ayant fait revenir à lui : Prenez courage, mon fils, lui dit-elle, vous n'êtes pas le seul que la Déesse ait ainsi frappé ; elle apparoît & se manifeste de la manière la plus sensible : mais c'est le présage de quelque grand bien. Voyez-vous cette statue d'or ? celle qu'elle représente étoit esclave ; Vénus l'a rendue notre maîtresse. Et qui est-elle, dit Chéréas. C'est, mon fils, la maîtresse de ces lieux, l'épouse de Denys le pre-

mier de l'Ionie. A ces mots, Polycharme, en personne prudente, ne laissant point à Chéréas le tems de répliquer, le soulève par les bras, & l'emmène hors du temple, de crainte qu'on ne vînt à découvrir qui ils étoient, avant que d'avoir concerté, après une mûre délibération, la manière dont ils devoient se conduire. Chéréas se tut devant la Gardienne du temple, ce ne fut pas cependant sans se faire violence, mais les larmes lui tombèrent des yeux en abondance. S'étant éloigné du temple, il se jette à terre : O mer, s'écrie-t-il, ne m'as-tu donc conservé, ne m'as-tu donc accordé une heureuse navigation, que pour me faire voir Callirhoé entre les bras d'un autre? Je n'aurois jamais pensé que telle chose pût arriver, même

après ma mort. Que ferai-je, malheureux? J'espérois vous retirer des mains d'un maître, &, par une forte rançon, l'engager à vous rendre. Et maintenant je vous retrouve riche, & peut-être sur un trône. Combien ne me trouverois-je pas plus heureux, si je vous eusse convaincue de m'avoir fait une infidélité? Irai-je trouver Denys? Lui dirai-je, rendez-moi ma femme? Est-ce une proposition à faire à quelqu'un qui vous a épousée? Si je vous rencontre, je ne pourrai ni vous aborder, ni même, ce qui est bien étrange, vous saluer comme votre concitoyen. Et peut-être même courrois-je risque d'être mis à mort & d'être traité comme un adultère, moi qui viens redemander ma propre épouse. Tandis qu'il se lamen-

toit ainsi, Polycharme tâchoit de le consoler.

Cependant l'Econome Phocas, ayant apperçu la trirème armée en guerre, n'étoit pas sans crainte. Il va trouver un matelot, & par des paroles douces & honnêtes, il l'engage à lui dire qui ils étoient, de quel pays ils venoient, & quel sujet les amenoit. Il comprit d'abord toute l'étendue des maux que ce vaisseau alloit causer à son maître. Persuadé qu'il ne pourroit survivre à la perte de Callirhoé, il résolut en serviteur fidèle & affectionné de prévenir ce malheur, & d'éteindre une guerre qui n'étoit point, il est vrai, considérable, & qui ne menaçoit point l'Etat, mais qui devoit être funeste à la maison de Denys. Il monte à che-

val, & s'étant rendu à un château où les Perses tenoient garnison : Il y a, leur dit-il, une galère ennemie qui se tient cachée dans une telle rade ; je n'ose dire, si c'est pour espionner, ou pour piller ; mais il est de l'intérêt du Roi de la détruire avant qu'elle puisse faire aucun tort. Il persuada les barbares, qui marchant en bon ordre sous sa conduite, attaquèrent vers le milieu de la nuit la trirème, & y ayant mis le feu, emmenèrent avec eux enchaînés tous ceux qu'ils avoient pris en vie. Le partage des captifs étant fait, Chéréas & Polycharme demandèrent en grace de servir le même maître. Leur demande leur fut accordée. Celui à qui ils étoient échus, les vendit en Carie, où ils cultivèrent, les

fers aux pieds, les terres de Mithridate.

Cependant Callirhoé apperçut en ſonge Chéréas; il vouloit s'approcher d'elle, mais les fers, dont il étoit chargé, l'en empêchoient. Approchez, Chéréas, s'écria-t-elle ſans ſe réveiller, d'une voix plaintive, mais forte. Ce fut alors que ce nom vint frapper pour la première fois les oreilles de Denys. Il demande à ſa femme encore toute troublée, quel eſt celui qu'elle appelle. Ses larmes la trahirent, elle ne put retenir ſon chagrin, & laiſſant un libre cours à ſa paſſion : Hélas! dit-elle, c'eſt un infortuné, mon premier époux, qui n'eſt pas même heureux en ſonge; je viens de l'appercevoir chargé de fers. Tu n'es plus, tes

liens me le font aſſez voir ; tu as péri en me cherchant, & je vis, je paſſe les jours dans toutes ſortes de plaiſirs, & la nuit ſur un lit d'or entre les bras d'un autre homme ; mais c'en eſt fait, je ne tarderai point à te ſuivre. Si pendant notre vie, nous n'avons pu jouir de nos amours, rien ne ſera capable de nous ſéparer après notre mort. Denys, entendant ce diſcours, devint la proie de mille fâcheuſes penſées. S'il étoit jaloux de l'amour qu'elle faiſoit paroître pour Chéréas, tout mort qu'il étoit, il n'en craignoit pas moins qu'elle ne ſe portât à quelque violence contre elle-même. Il ſe raſſuroit cependant, parce que croyant ſon premier mari mort, il n'étoit pas vraiſemblable qu'elle ſongeât à le quitter.

Il fit tout ce qu'il put pour la conſoler, & pendant pluſieurs jours il ne la quitta point, de crainte qu'elle ne ſe tuât. L'eſpérance que ſon ſonge étoit faux, & de revoir peut-être un jour Chéréas plein de vie, diſſipa ſes chagrins ; la circonſtance où elle ſe trouvoit y contribua encore davantage. Le ſeptième mois après ſon ſecond mariage, elle accoucha d'un fils dont Denys fut regardé comme le père, quoiqu'il appartînt réellement à Chéréas. On fit de grandes réjouiſſances à Milet, & il vint de tous côtés des Ambaſſadeurs pour prendre part à la joie des habitans, & pour féliciter Denys ſur l'augmentation de ſa famille. Dans ſa joie, il accorde à Callirhoé toutes ſes demandes ; il la déclare ſou-

veraine dans sa maison. Les autels sont chargés de ses offrandes, il fait aux Dieux des sacrifices, & donne un festin superbe où toute la ville fut invitée.

Plangone étoit la seule qui sût qu'en épousant Denys, Callirhoé portoit dans son sein un gage de l'amour de Chéréas. Dans la crainte qu'on ne vînt à découvrir ce secret, la fille d'Hermocrate voulut qu'on la mît en liberté, afin que joignant à la bienveillance un motif de reconnoissance, elle lui fût plus attachée. Très-volontiers, répondit Denys, cette récompense lui est due pour les services qu'elle m'a rendus dans mes amours. Mais ne seroit-ce point une injustice de penser à une esclave, & de ne point rendre à Vénus dans le temple de qui

nous nous ſommes vus pour la première fois, les actions de graces qu'elle mérite. Je le ſouhaite encore plus que vous, lui répondit Callirhoé; les obligations que je lui ai ſont encore plus grandes. Ma ſanté n'eſt pas rétablie; dans quelques jours, je pourrai ſans danger aller à la campagne. Elle fut bientôt en état de paroître ; ſa beauté, bien loin de diminuer, avoit augmenté ; ce n'étoit plus une tendre vierge, mais une femme dans toute ſa fleur & dans tout ſon éclat. Lorſqu'ils furent arrivés à la campagne, Phocas fit les préparatifs d'un ſacrifice ſomptueux. Beaucoup de monde les avoit accompagnés de la ville. Denys ayant donc offert à Vénus une hécatombe : Grande Déeſſe, lui dit-il, c'eſt de

vous que je tiens tous les biens que je possède : Callirhoé, mon fils; c'est par vous que je suis époux, c'est par vous que je suis père. Callirhoé me suffisoit, elle m'est plus chère & que parens & que patrie; mais vous m'avez donné un fils, il m'est précieux, c'est un lien qui m'assure de la mère, & un gage qui me répond de sa tendresse. Conservez-moi Callirhoé, je vous en supplie, conservez à Callirhoé le fruit de nos amours. Toute l'assemblée se joignit à lui; on couvrit ces deux époux de fleurs, & l'on répandit sur eux des guirlandes de roses & de violettes; le temple en fut rempli. Denys avoit fait sa prière à haute voix; Callirhoé voulut que Vénus fût la seule qui entendît la sienne. Elle prit d'a-

bord ſon fils entre ſes bras ; l'on vit alors un ſpectacle charmant. Jamais Peintre ni Sculpteur n'avoient ſongé à exprimer, jamais Poëte n'avoit imaginé une pareille attitude. Perſonne n'avoit encore repréſenté Diane ou Minerve tenant un enfant entre ſes bras. Denys pleuroit de joie, il adreſſa en ſecret ſes vœux à Néméſis. Ayant ordonné que Plangone reſtât ſeule, il renvoya tout le monde à la maiſon. Callirhoé ſe voyant ſeule, s'approcha de Vénus, & lui ayant préſenté ſon fils : Je vous ai, lui dit-elle, de grandes obligations pour cet enfant, mais je ne vous en ai aucune pour moi. Si vous m'aviez conſervé Chéréas, c'eſt alors que je vous en aurois eues ; quoiqu'en me laiſſant une

image de cet époux ſi chéri, vous ne me l'ayez pas enlevé tout entier. Accordez-moi, Déeſſe, que cet enfant ſoit plus heureux que ceux dont il tient le jour, qu'il reſſemble à ſon aïeul, qu'il commande un jour ſur mer; & qu'après une victoire, on s'écrie : Il eſt encore plus brave qu'Hermocrate. Mon père ſera enchanté d'appercevoir en lui un digne héritier de ſon courage, & nous les auteurs de ſes jours, tout morts que nous ſerons, nous en ſerons ravis. Soyez-moi propice à l'avenir, je vous en conjure, ô Déeſſe; je n'ai que trop éprouvé de malheurs. J'ai fini mes jours, j'ai été rappelée à la vie; devenue la proie des voleurs, j'ai été enlevée de ma patrie; on m'a vendue, j'ai perdu ma liberté, mais ce ſecond

mariage eſt le plus accablant de tous les maux que j'ai ſoufferts. La ſeule grace que je vous demande pour tous ces malheurs, & que je demande au reſte des Dieux par votre interceſſion, c'eſt que vous conſerviez cet orphelin. Elle vouloit continuer, ſes larmes l'en empêchèrent.

Quelque tems après, elle appelle la Prêtreſſe, qui s'approchant d'elle : Qu'avez-vous donc à pleurer, ma fille, lui dit-elle, au milieu de tant de biens ? Déjà les étrangers vous adreſſent des vœux, comme à une Divinité. Deux jeunes gens extrêmement beaux, qui avoient fait voile enſemble, entrèrent l'autre jour dans le temple. L'un d'eux n'eut pas plutôt jetté les yeux ſur votre ſtatue, que peu s'en fallut qu'il n'expirât,

tant Vénus a voulu vous rendre illuſtre! Ce diſcours frappa Callirhoé. Qui étoient ces étrangers, s'écria-t-elle d'un air furieux & le regard fixe? D'où venoient-ils? Que vous ont-ils dit? La Prêtreſſe toute tremblante fut d'abord quelque tems ſans pouvoir ouvrir la bouche; elle reprit enfin la parole. Je n'ai rien appris d'eux, je n'ai fait que les voir. De quelle nation les croyez-vous? Rappelez-vous leur air, leur figure, leur habillement. Sa réponſe ne fut pas exacte; Callirhoé ſe douta cependant de la vérité, parce qu'on croit aiſément ce qu'on ſouhaite. Et regardant Plangone: Il peut ſe faire, lui dit-elle, que l'infortuné Chéréas ſoit errant en ces lieux. Qu'eſt-il devenu? Cherchons-le, mais ſans ébruiter notre

ſecret. Elle fait part à Denys de ce qu'elle avoit appris de la Prêtreſſe. Elle ſavoit que l'amour eſt naturellement curieux, & que ſon mari ne manqueroit pas, par l'intérêt qu'il y avoit, de rechercher exactement tout ce qui s'étoit paſſé. Cela ne manqua point d'arriver. Denys ne l'eut pas plutôt appris, que la jalouſie s'empara de ſon cœur. Quoiqu'il fût bien éloigné de penſer à Chéréas, il n'en craignit pas moins qu'il n'y eût quelqu'un de caché dans ſes terres qui voulût attenter à ſon honneur. La beauté de ſa femme confirmoit ſes ſoupçons, elle augmentoit ſes frayeurs. Tout le faiſoit trembler, & les embuches que pouvoient lui tendre les hommes, & la crainte d'avoir quelque Dieu pour rival. Ayant

fait venir Phocas, il l'interroge sur ces jeunes gens : Qui sont-ils ? de quel pays viennent-ils ? sont-ils riches & bien faits ? par quelle raison ont-ils présenté leurs hommages à ma Vénus ? qui la leur a indiquée ? qui les y a engagés ? Quoique Phocas craignît la colère de Denys, il lui cacha cependant la vérité, de peur que Callirhoé instruite de ce qui s'étoit passé, ne le fît périr avec toute sa famille. Il prit le parti de nier qu'aucun étranger eût abordé en ces lieux. Denys, qui ne pénétroit pas les raisons qu'il pouvoit avoir, soupçonna tout ce qu'il y avoit de plus funeste. Se mettant donc en colère, il fait venir les fouets, la roue, ordonne qu'on applique Phocas à la torture & tous les habitans de la cam-

pagne, sûr de découvrir par-là l'adultère. Phocas, sentant le danger auquel il s'exposoit, soit qu'il parlât, ou qu'il se tût : Seigneur, je dirai la vérité, mais je ne la veux dire qu'à vous. Denys ayant fait retirer tout le monde : Nous sommes seuls à présent, lui dit-il, ne me cache plus rien ; apprens-moi tout ce que tu sais, quelque funeste qu'il puisse être. Bien loin, Seigneur, qu'il y ait rien de funeste, je vous apporte au contraire d'excellentes nouvelles. Mais le commencement de mon récit a quelque chose de triste & de fâcheux. Ne vous troublez pas cependant, & ne vous laissez pas aller à votre chagrin ; écoutez-moi jusqu'à la fin, elle n'a rien que d'agréable. Denys, incertain de ce qu'il devoit attendre de

cette promeſſe, prêtoit une oreille attentive. Que tardes-tu donc? que ne commences-tu ton récit? Phocas parla en ces termes: Il y a quelque tems qu'une galère de Sicile aborda en ces lieux; elle portoit des Ambaſſadeurs de Syracuſe, qui venoient redemander Callirhoé. A ces mots, Denys, croyant voir Chéréas lui arracher ſa femme, tombe en foibleſſe, ſes yeux ſe couvrent d'épaiſſes ténèbres, la pâleur de la mort s'empare de ſon viſage. Phocas étoit cependant bien embarraſſé; il craignoit qu'en appelant du ſecours, on ne vînt à découvrir ſon ſecret. Ayant cependant fait un peu revenir ſon maître avec bien de la peine: Courage, Seigneur, lui dit-il, Chéréas n'eſt plus, ſon

vaisseau est détruit, vous n'avez plus rien à craindre. Ces paroles rappelèrent Denys à la vie. Etant entièrement revenu à lui-même, il s'informa de toutes les circonstances. J'appris d'un matelot, lui dit Phocas, d'où venoit cette galère, le sujet qui l'avoit fait mettre en mer, & qui étoient ceux qui la montoient. Je me servis d'un stratagême auprès des Barbares : pendant la nuit, ils mirent le feu au vaisseau, égorgèrent tout ce qui se défendit, & jettèrent le reste dans les fers. Le nuage qui avoit offusqué l'ame de Denys étant dissipé, il reprit sa sérénité accoutumée. Mon bienfaiteur, lui dit-il en l'embrassant, fidèle dépositaire de tous mes secrets, je te dois & mon épouse & mon fils. Je ne t'aurois

jamais, il eſt vrai, donné l'ordre de tuer Chéréas; je ne puis cependant te blâmer de l'avoir fait, tu n'es coupable que de trop aimer ton maître. Il y a cependant un peu de négligence de ta part; tu devois t'informer avec ſoin ſi Chéréas étoit du nombre des morts ou de celui des priſonniers. Il falloit chercher ſon corps, nous lui aurions accordé les honneurs de la ſépulture, & j'aurois été beaucoup plus tranquille & plus aſſuré. Ces priſonniers m'inquiètent; tant que j'ignorerai en quel endroit on les a vendus, je ne puis être heureux.

Denys ordonna à Phocas de raconter publiquement tout ce qui s'étoit paſſé, ſans cependant découvrir le ſtratagême dont il s'étoit ſervi, & qu'il y eût

quelqu'un d'échappé au carnage; il va trouver enſuite Callirhoé, la douleur peinte ſur le viſage. Il fait venir ſes fermiers, que le récit de Phocas avoit perſuadés, afin que ſa femme inſtruite par eux, perdît tout eſpoir de revoir jamais Chéréas. Etant arrivés, ils racontèrent, comme on le leur avoit appris, qu'une troupe de brigands étoit venue fondre pendant la nuit, on ne ſait d'où, ſur une galère Grecque qui étoit arrivée de la veille, & qu'ils y avoient mis le feu. Nous vîmes au point du jour la mer teinte de ſang, & des corps morts portés ſur ſes flots. A ce récit, Callirhoé déchira ſes habits; & ſe frappant le viſage, elle courut ſe renfermer dans la maiſon où elle étoit entrée pour la première fois

le jour qu'on la vendit. Denys croyant devoir laiſſer un libre cours à ſa douleur, de crainte qu'en ſe montrant mal-à-propos, il ne ſe rendît odieux, fit ſortir tout le monde, excepté Plangone, à qui il ordonna de prendre garde qu'elle n'attentât à ſes jours. Callirhoé s'étoit cependant enfoncée dans l'endroit le plus retiré de la maiſon; là, étendue par terre, les cheveux épars, la tête couverte de pouſſière, elle pouſſoit des plaintes amères. Je ſouhaitois, cher Chéréas, mourir avant vous, ou du moins avec vous, je ſuis forcée maintenant de vous ſuivre. Quelle eſpérance me reſte-t-il encore? Qui me retient ici? Je m'étois dit juſqu'à préſent dans mes malheurs: Un jour je reverrai Chéréas; je lui

raconterai tout ce que j'ai souffert pour lui ; je n'en serai que plus précieuse à ses yeux. Quels transports de joie, quand il verra son fils ! Toutes ces espérances, hélas, se sont évanouies ; il ne me reste plus qu'un fils, qui, depuis qu'il a perdu son père, ne fait qu'ajouter à mes maux. Vénus, injuste Déesse, vous seule avez vu Chéréas, vous n'avez pas voulu me le montrer lorsqu'il est venu, & sans être touchée de ce qu'il n'avoit entrepris ce voyage que pour moi, vous l'avez livré entre les mains des brigands. Qui dorénavant adressera des prières à une Déesse qui a causé la mort de celui qui lui présentoit des hommages ? Vous vîtes, dans cette affreuse nuit, massacrer devant vous, sans le secourir, ce jeune

homme si beau, & qui ne respiroit que l'amour. Il étoit de même âge que moi, nous étions de la même ville; il m'aimoit; je l'aimois; il étoit mon époux. Vous m'avez tout ôté, rendez-moi du moins son corps. Hélas! nous sommes les deux plus infortunées créatures qui aient jamais vu le jour. Quel mal avoit donc fait cette galère? Les Athéniens avec toutes leurs forces n'avoient pu s'en rendre les maîtres, & des Barbares l'ont réduite en cendres. Nos pères, assis sur le bord de la mer, attendent notre retour. Dès qu'ils apperçoivent de loin un vaisseau, ils se disent: Voici Chéréas qui ramène Callirhoé. On orne l'appartement, on prépare la couche nuptiale, tandis que tu manques même de sépulture. Mer

odieuſe ! tu ne nous as donc conduits à Milet, moi que pour y être vendue, & lui que pour y périr de la main des Barbares ?

Fin du troiſième Livre.

LIVRE QUATRIÈME.

CALLIRHOÉ passa cette nuit à gémir, & à pleurer comme mort, Chéréas qui étoit encore en vie. S'étant un peu endormie, elle vit en songe les barbares, portant le fer & le feu, le vaisseau tout en flammes; elle même donnoit du secours à Chéréas. Denys étoit fâché de voir son épouse se tourmenter de la sorte; mais s'il avoit peur que cela ne diminuât sa beauté, il n'en croyoit pas moins avantageux à son amour qu'elle perdît tout espoir de revoir jamais son premier mari. Voulant cependant lui donner des marques de son amour & de sa grandeur d'ame : Levez-vous, madame, lui dit-il, toute occupée de vo-

tre douleur, qui ne vous rendra pas ce que vous avez perdu, vous négligez l'effentiel. Elevez un monument à cet infortuné: & croyez qu'il vous adreffe ces paroles:

Enterre-moi promptement, & les portes des champs bienheureux me feront ouvertes.

Si l'on peut trouver fon corps, nous lui éleverons du moins un Cénotaphe, fuivant l'ancien ufage de la Grèce. Ce confeil, qui n'avoit rien que de flatteur, lui plut. Occupée de ce foin, fa douleur fe rallentit. S'étant levée, elle examine en quel endroit elle fera ériger le Maufolée. Le voifinage du temple de Vénus lui parut avantageux Elle fouhaita qu'on y vît un monument de fon amour pour Chéreas. Denys, ja-

loux de voir occupé par ſon rival un lieu qu'il s'étoit réſervé, & voulant d'ailleurs prolonger les occupations de Callirhoé : Allons, lui dit-il, dans la ville, dreſſons devant ſes murs un monument élevé, afin qu'il ſoit expoſé à la vue de tous ceux qui navigeront ſur cette mer.

Les ports de Milet ſont commodes, il y aborde ſouvent des vaiſſeaux de Syracuſe. Vous vous ferez par-là beaucoup d'honneur parmi vos concitoyens. Ce diſcours plut à Callirhoé, & la fit changer de réſolution. Etant arrivée à Milet, elle fit conſtruire ſur un endroit élevé du rivage, un tombeau qui reſſembloit à celui qu'elle avoit à Syracuſe, par la grandeur, par la forme & par la richeſſe ; & de même que le ſien,

il étoit érigé à l'honneur d'une perſonne vivante. Comme on n'épargna rien, & qu'on mit beaucoup d'ouvriers, l'ouvrage fut promptement achevé; elle voulut qu'on fît à Chéréas les mêmes obſèques qu'on lui avoit faites à elle-même. On fixa un jour pour la cérémonie. Tout Milet s'y trouva; l'Ionie preſqu'entière y accourut; Mithridate & Pharnace, l'un Satrape de Carie, & l'autre de Lydie, pour lors à Milet, s'y rendirent dans l'eſpérance de voir Callirhoé. C'étoit-là leur vrai motif qu'ils s'efforçoient de couvrir du prétexte de faire honneur à Denys. Le bruit de ſa beauté s'étoit répandu dans toute l'Aſie, il étoit même parvenu juſqu'aux oreilles du grand Roi, ce qui n'étoit arrivé ni à Ariane, ni à Léda. Ils la trouvèrent

audeſſus

audessus de ce qu'en publioit la renommée. Elle s'avançoit couverte d'habits lugubres, les cheveux épars, mais le visage éclatant, les bras découverts; elle surpassoit les Déesses qu'Homere a célébrées pour la blancheur des bras & la beauté des pieds. Il ne se trouva personne qui pût soutenir l'éclat de sa beauté. On détournoit ses regards en l'adorant, comme si on eût été frappé d'un rayon du soleil; les enfans mêmes éprouvoient des sentimens qu'ils n'avoient jamais connus. Mithridate tomba par terre sans connoissance, comme s'il eût été frappé d'un coup de fronde; on eut bien de la peine à le conduire en le soutenant sous les bras. On portoit dans cette pompe funèbre l'image de Chéréas; on l'avoit faite d'après

celle qu'on voyoit ſur l'anneau de Callirhoé. Quelque beau que fût ce portrait, perſonne ne jetta les yeux deſſus, tant que Callirhoé fut préſente; elle ſeule fixoit les regards de tous les aſſiſtans. Qui pourroit décrire convenablement la fin de cette cérémonie? Lorſqu'on fut près du monument, ceux qui portoient le lit funèbre le poſèrent. Callirhoé y étant montée, ſe jetta ſur l'image de Chéréas qu'elle tint embraſſée: Vous avez été le premier à me rendre les derniers devoirs à Syracuſe, je vous les rends à mon tour à Milet. Les revers que nous avons eſſuyés ſont non-ſeulement grands, mais encore incroyables. Nous nous ſommes donné mutuellement la ſépulture, ſans qu'aucun de nous ait eu, en ſon pouvoir, le

corps de l'autre. Fortune jalouse! tu nous as envié jusqu'à la consolation de mêler ensemble nos cendres! Les sanglots se firent entendre dans toute l'Assemblée : on plaignoit moins Chéréas de ce qu'il étoit mort, que de ce qu'il étoit privé d'une telle femme.

Tandis que Callirhoé rendoit ainsi à Chéréas les derniers devoirs, cet amant infortuné, les fers aux pieds, travailloit en Carie à la terre. La fatigue, le peu de soin qu'il prenoit de lui, ses fers, son amour, tout concouroit à l'accabler. Il devint en peu de tems maigre & décharné. Il souhaitoit mourir; mais une foible espérance de revoir un jour Callirhoé le retenoit à la vie. Son ami Polycharme, le compagnon de ses infortunes, le voyant hors d'état de tra-

vailler, & que cependant on l'accabloit inhumainement de coups, auxquels on joignoit l'insulte, s'adressa à l'Intendant des ouvrages. Assignez-nous, lui dit-il, une portion de champ séparée, afin qu'on ne nous impute point la paresse de tous les esclaves; nous ferons chaque jour la tâche que vous nous aurez donnée. L'Intendant y consentit. Polycharme, qui étoit jeune & fort, & qui d'ailleurs n'étoit point esclave de l'Amour, ce cruel Tyran, cultivoit presque entièrement lui seul les deux portions de champ qu'on leur avoit assignées, prenant volontiers sur lui la plus grande partie du travail, afin de sauver la vie à son ami. Ces maux étoient bien durs pour des personnes nées libres, que de fâcheuses conjonc-

tures avoient jettées dans l'esclavage. Cependant Mithridate retourna en Carie. Il n'étoit plus tel qu'il en étoit parti pour se rendre à Milet. Pâle, défait, le cœur percé de traits brûlans, bientôt il auroit péri, consumé par le feu qui le dévoroit, s'il ne lui étoit pas survenu quelque sujet de consolation.

Dans la même prison ténébreuse, où Chéréas étoit renfermé, il y avoit d'autres esclaves; ils étoient seize en tout. Ayant, pendant la nuit, brisé leurs liens, ils égorgèrent le concierge, & tâchèrent de prendre la fuite. Mais ils en furent empêchés par les chiens, qui étant de garde, les découvrirent. Ayant donc été repris, on les enchaîna cette nuit avec plus de soin, & on les mit aux ceps. Le jour étant venu, l'In-

tendant informa ſon maître de ce qui s'étoit paſſé; & lui, ſans les entendre, ſans même les voir, ordonna qu'on les fît tous ſeize mourir en croix. On les conduiſit au lieu du ſupplice, attachés à une même chaîne qui leur paſſoit par les piés & le cou, & chacun chargé de la croix ſur laquelle il devoit expier ſon crime. Les Miniſtres de la juſtice avoient cru devoir ajouter à un ſupplice néceſſaire, cet appareil affreux, afin d'inſpirer de la terreur aux autres eſclaves. Chéréas gardoit le ſilence en marchant à la mort, mais Polycharme, portant ſa croix, s'écria : C'eſt pour vous Callirhoé que nous ſouffrons, vous êtes la cauſe de tous nos maux. Ces paroles frappèrent l'Intendant ; il crut qu'il vouloit parler de la complice de ſes

crimes. Afin de la faire punir, & pour découvrir la caufe de cette trahifon, il arrache promptement Polycharme de la chaîne commune, & le mène à Mithridate. Ce Satrape, occupé de fes chagrins, fe promenoit feul dans fon parc, fe repréfentant Callirhoé telle qu'il l'avoit vue dans la douleur. Tout entier à cette penfée, il ne vit pas fans déplaifir fon efclave. Pourquoi donc venir ainfi me troubler? J'y fuis forcé, Seigneur, lui répondit-il; j'ai découvert la caufe du fang qui a été répandu. Ce fcélérat connoît une femme qui eft complice de ce crime. A ces paroles Mithridate, fronçant les fourcils & jettant fur Polycharme un regard terrible: Nomme, lui dit-il, la complice de ce meurtre. Je ne la connois pas,

répondit Polycharme, & je n'ai aucune part moi-même à toute cette action. On apporte les fouets, le feu, on prépare les instrumens de la torture; déjà on s'étoit saisi de lui : Dis, malheureux, le nom de la personne que tu regardois comme la cause de tous tes maux. C'est Callirhoé, répondit-il. Mithridate fut frappé de ce nom; il trouva cette femme heureuse de porter le même nom que la personne qu'il adoroit. Il ne se pressoit plus de faire des recherches, de crainte qu'il ne se vît forcé de sévir contre une personne qui portoit un nom si agréable. Ses amis, ses esclaves l'exhortoient à faire une recherche sévère. Qu'on fasse venir cette Callirhoé, dit-il. Aussitôt on se met à frapper Polycharme, en lui de-

mandant qui elle est? & où on pourra la trouver. Ce malheureux ne voulut pas, quoique dans un grand embarras, charger une personne innocente. Pourquoi me tourmenter ainsi sans sujet? répondit-il; celle que vous cherchez n'est point ici. J'ai parlé de Callirhoé de Syracuse, fille du Préteur Hermocrate. A ces mots le rouge monte au visage de Mithridate, une sueur froide se répand sur tout son corps, les larmes lui coulèrent malgré lui des yeux; Polycharme garde le silence, tous les spectateurs sont dans l'étonnement. Mithridate étant enfin, quoiqu'avec peine, revenu à lui: Qu'avez-vous de commun, lui dit-il, avec cette Callirhoé, & pourquoi, étant près de mourir, avez-vous prononcé son nom? Ce

récit feroit trop long, Seigneur, & ne me feroit d'aucune utilité; je ne vous amuferai point mal à propos; je crains bien qu'on ait attaché avant moi mon ami à la croix; je fouhaite mourir avec lui. La colère des fpectateurs s'éteignit, leur animofité fe changea en compaffion. Mithridate fe troubla: Ne craignez rien, lui dit-il, votre récit ne me fera point à charge. Je ne fuis point d'un naturel dûr, parlez-moi avec confiance, n'oubliez rien. Qui êtes-vous? De quel pays êtes-vous? Comment êtes-vous venus en Carie? Pourquoi travaillez-vous à la terre les fers aux pieds? Mais fur-tout dites-moi ce que vous favez de Callirhoé, & qui eft cet ami dont vous venez de parler.

Polycharme commença donc fon ré-

cit. Mon ami & moi nous sommes de Syracuse. Il est le premier de la Sicile & par sa dignité & par ses richesses; personne avant ses malheurs ne l'égaloit en beauté. Ma naissance est obscure, mais je suis son camarade, son ami. Nous quittâmes notre patrie & nos parens; moi pour l'accompagner, & lui pour chercher sa femme Callirhoé, à qui il avoit fait faire des obsèques magnifiques, l'ayant crue morte. Des voleurs ayant percé son monument, la trouvèrent en vie, ils l'emmenèrent en Ionie, où ils la vendirent. C'est ce qu'avoua dans l'assemblée du peuple, le Pirate Théron, à qui on fit donner publiquement la question. L'état envoya des Ambassadeurs pour redemander Callirhoé. Des barbares mirent,

pendant la nuit, le feu à notre galère, qui étoit à la rade; ils égorgèrent la plus grande partie de ceux qui la montoient, & nous ayant chargés de fers, mon ami & moi, ils nous vendirent en ce pays-ci. Nous supportions nos malheurs avec fermeté. D'autres esclaves, que nous ne connoissons point, ayant brisé leurs liens, égorgèrent le Concierge. On nous mena tous à la mort par votre ordre. Quoique mon ami fût sur le point de mourir, il ne laissa échapper aucune plainte contre Callirhoé: mes malheurs me la rappellèrent à la mémoire; nous n'avions entrepris ce voyage que par rapport à elle, je ne pus m'empêcher de la regarder comme la cause de tous nos maux. Il n'avoit point encore cessé de parler, que Mi-

thridate l'interrompant : Vous voulez dire Chéréas. Oui, c'eſt lui-même, c'eſt mon ami, répondit Polycharme. Ordonnez, Seigneur, je vous en conjure, qu'on ne ſépare point ma croix de la ſienne. Ce récit tira les larmes de tous les ſpectateurs. Mithridate les dépêcha tous vers Chéréas, de crainte que le ſecours ne vînt après ſa mort. Ils trouvèrent les malfaiteurs déjà élevés en croix; Chéréas montoit ſur la ſienne. Ils s'écrièrent l'un l'autre du plus loin qu'ils l'apperçurent : Arrêtez, deſcendez, ne le bleſſez point, laiſſez-le aller. L'exécuteur s'arrête. Chéréas qui voyoit avec plaiſir que la mort alloit terminer des jours fâcheux & un amour malheureux, deſcend triſtement de ſa croix. Mithridate alla au devant de lui;

Mon frère, mon ami, lui dit il en l'embrassant, peu s'en faut, qu'en vous obstinant à garder si mal-à-propos le silence, vous ne m'ayez fait commettre un crime. Aussitôt on conduisit par son ordre ces jeunes gens au bain, où l'on prit toute sorte de soins d'eux; on les revêtit ensuite de riches habits à la Grecque. Mithridate invita ses amis à un festin qu'il fit précéder d'un sacrifice, pour remercier les Dieux d'avoir conservé la vie à Chéréas. On tint table long-tems; la conversation fut agréable & polie, rien ne manqua à la joie des convives. Mithridate, qui brûloit d'amour, & que le vin commençoit d'ailleurs à échauffer, s'adressant à Chéréas : Je ne vous trouve pas, dit-il, si à plaindre pour les maux que

vous avez soufferts, que parce qu'on vous a enlevé une aussi belle femme que Callirhoé. Où l'avez-vous donc vue, s'écria Chéréas tout étonné. Elle n'est plus à vous, lui répondit Mithridate; Denys de Milet l'a épousée suivant les loix, il en a un fils. Chéréas ne put soutenir ce discours. Rendez-moi Seigneur, dit-il à Mithridate, en se jettant à ses pieds, rendez-moi, je vous en conjure, ma croix. Me forcer de vivre après un tel récit, c'est me donner la mort d'une manière plus cruelle. Infidelle, impie Callirhoé! j'ai souffert pour vous l'esclavage le plus rigoureux, j'ai supporté les plus rudes travaux, j'ai été envoyé à une mort ignominieuse; & tandis que j'étois dans les fers, vous meniez une vie déli-

cieuſe, vous contractiez de nouveaux engagemens. Mais il ne vous ſuffiſoit pas de paſſer pendant ma vie entre les bras d'un autre, il a fallu encore que vous deveniez mère. La gaieté du repas ſe changea en triſteſſe, tout le monde ſe mit à pleurer. Mithridate étoit le ſeul qui ne fût point affligé; ſon amour lui faiſoit eſpérer que, ſous prétexte de donner du ſecours à ſon ami, il pourroit s'entretenir librement de Callirhoé, & entreprendre quelque choſe pour ſe la procurer. Votre affaire, dit-il à Chéréas, demande beaucoup de tems & de réflexions : il eſt nuit; retirons-nous, & demain nous délibérerons là-deſſus à tête repoſée. Chacun ſe leva de table, on conduiſit les jeunes Syracuſains dans un bel appartement

qu'on leur avoit destiné, & Mithridate se retira dans celui qu'il avoit coutume d'occuper.

Les inquiétudes dont ils étoient agités, les empêchèrent tous trois de dormir. Chéréas étoit en colère, Polycharme tâchoit de le consoler. Mithridate étoit enchanté. Il se flattoit déjà que survenant après Denys & Chéréas, il remporteroit sans peine le prix de même qu'aux jeux Gymniques, & se verroit possesseur de Callirhoé. Le lendemain on demanda à chacun son sentiment. Chéréas vouloit se rendre sur le champ à Milet, pour redemander sa femme, persuadé qu'elle abandonneroit Denys dès qu'elle le verroit. Quant à moi, lui dit Mi-

thridate, je ſuis fâché de vous en voir ſéparé d'un ſeul jour ; vous pouvez partir ; je ne vous retiens pas. Plût aux Dieux que vous ne fuſſiez jamais ſorti de Sicile, ou qu'il ne vous fût arrivé aucun malheur ! Mais puiſque la fortune capricieuſe vous a chargé d'un rôle fâcheux, il eſt de la prudence d'enviſager l'avenir, & de ne prendre votre parti qu'après y avoir mûrement penſé. Et cependant, plutôt emporté par votre paſſion, que guidé par la raiſon, vous n'examinez point les ſuites de votre entrepriſe. Seul, étranger dans une grande ville, vous voulez arracher au plus puiſſant de ſes habitans, au premier de l'Ionie, une femme qu'il s'eſt attachée par des nœuds

légitimes. Quelles forces vous font concevoir de si grandes espérances ? Vous n'avez d'autre appui qu'Hermocrate & moi. Mais tous deux éloignés, nous ne pourrons que vous plaindre, sans vous donner aucun secours. Je crains encore la Fortune d'un lieu où vous n'avez déjà éprouvé que de trop grands malheurs, mais qui vous paroîtront légers en comparaison de ceux que vous vous préparez. Milet étoit pour-lors une ville amie ; vous y perdîtes cependant la liberté, mais on vous conserva la vie ; vous fûtes vendu, mais ce fut moi qui vous achetai. Si Denys s'apperçoit de vos desseins, s'il se doute que vous vouliez lui enlever sa femme, quel Dieu pourra vous sauver alors ? On vous livrera à

un tyran, à un rival. Peut-être ne croira-t-il pas que vous ſoyez Chéréas; mais s'il le croit, vous n'en courrez que plus de riſques. Êtes vous donc le ſeul qui ignoriez le caractère de l'Amour, & que ce Dieu ſe plaît dans les ruſes & les fourberies. Je ſuis donc d'avis que vous vous aſſuriez par lettres ſi votre femme ſe reſſouvient encore de vous, & que vous la ſondiez ſi elle a envie de quitter Denys, où ſi elle aime mieux augmenter la famille de celui qu'elle a épouſée.

Ecrivez-lui donc. Qu'elle s'attriſte, qu'elle ſe réjouiſſe, qu'elle vous cherche, qu'elle vous appelle. J'aurai ſoin de lui faire tenir vos lettres; allez, écrivez. Chéréas perſuadé ſe retire à l'écart; il veut écrire, la main lui

tremble, & ses larmes l'en empêchent. Après avoir déploré ses malheurs, il fit avec bien de la peine la lettre suivante :

A CALLIRHOÉ, CHÉRÉAS:

« Je suis en vie, & j'en ai l'obligation à Mithridate, mon bienfaiteur & le vôtre, à ce que j'espère. » J'ai été vendu en Carie par les Barbares qui ont mis le feu au vaisseau » Amiral qu'avoit commandé votre » père. Il étoit monté par des Ambassadeurs que l'Etat avoit envoyés » pour vous redemander. J'ignore ce » qu'est devenu le reste de nos Citoyens; mais lorsque nous allions » être mis à mort, mon ami Polycharme & moi, notre maître tou-

» ché de commisération nous a donné
» la vie. Mithridate m'a comblé de
» ses bienfaits, mais qu'il me les a
» fait payer cher par la fâcheuse nou-
» velle de votre mariage, dont il m'a
» fait part. Mortel, je n'ignorois point
» que je devois un jour mourir, mais
» je ne me serois jamais attendu à
» votre mariage. Changez de senti-
» mens, je vous en supplie. Cette
» lettre que je vous écris, je la cou-
» vre de mes baisers, je la mouille de
» mes larmes. Je suis ce même Ché-
» réas, que vous apperçûtes, lorsque
» encore vierge, vous vous rendiez
» au temple de Vénus, & dont l'image
» vous avoit privée du sommeil. Rap-
» pelez-vous le lit nuptial, cette nuit
» délicieuse, où tous deux nous con-

» nûmes des plaisirs que nous igno-
» rions auparavant. J'ai été jaloux,
» mais peut-on aimer, & ne l'être
» point? Si c'est un crime, je l'ai expié
» par un rigoureux esclavage. Ou-
» bliez, je vous en conjure, le mau-
» vais traitement que je vous fis par
» trop de précipitation; j'ai été aussi
» sur le point de périr d'une mort in-
» fâme sans me plaindre de vous. Si
» vous vous souvenez encore de moi,
» je ne songe plus à ce que j'ai souf-
» fert; mais si vous m'avez mis en
» oubli, vous prononcez mon arrêt de
» mort ».

Mithridate n'avoit pas d'esclave plus attaché que Hyginus. Aussi lui avoit-il confié l'intendance de tous les biens

qu'il poſſédoit en Carie. Ce fut lui qu'il chargea du ſoin de rendre cette lettre à Callirhoé. En la lui remettant, il lui fit part de ſon amour, & lui donna une lettre où il témoignoit à cette Belle tous les ſoins qu'il avoit pris de Chéréas à cauſe d'elle, tous les bienfaits dont il l'avoit comblé ; il lui conſeilloit de ne point faire à ſon premier mari l'injure de le méconnoître, & il lui promettoit, que pourvû qu'elle y conſentît, il marcheroit lui-même à Milet à la tête d'une armée, afin de leur faciliter à tous deux les moyens de ſe rejoindre. Il fit accompagner Hyginus de trois eſclaves chargés de riches préſens & de beaucoup d'or. Pour éviter tout ſoupçon, il leur avoit dit qu'il deſtinoit ces préſens

ſens

ſens à Denys. Il avoit ordonné à Hyginus de laiſſer ſes camarades à Priène, de ſe rendre ſeul à Milet, dont il connoiſſoit la Langue, pour ſonder le terrein, & de ne les mander qu'après avoir dreſſé toutes ſes batteries. Hyginus part, il exécute les ordres de ſon maître; mais la Fortune rompit un projet ſi bien concerté, & donna lieu à des évènemens encore plus conſidérables. Hyginus, s'étant rendu à Milet, les trois eſclaves qu'il avoit laiſſés à Priène ſe voyant ſans ſurveillans, & de l'or en abondance, s'abandonnèrent à la débauche & à la profuſion. Le luxe Perſan qu'ils étaloient fit beaucoup de bruit dans cette petite ville, dont les habitans, étant Grecs, avoient beaucoup de curioſité. Des in-

connus vivans avec ſplendeur leur parurent certainement des voleurs, ou du moins des eſclaves fugitifs. Le Préteur s'étant rendu à l'endroit où ils logeoient, y trouva beaucoup d'or & d'effets précieux. Ces richeſſes confirmant ſes ſoupçons, & les prenant pour des voleurs, il leur demanda qui ils étoient, & d'où venoient ces effets. De crainte qu'on ne les appliquât à la torture, ils lui apprirent que Mithridate, Satrape de Carie, envoyoit à Denys ces préſens, & en même tems ils lui firent voir les lettres dont ils étoient chargés. Comme elles étoient cachetées, le Magiſtrat ne voulut point les ouvrir : mais croyant obliger Denys, il lui envoya le tout avec les eſclaves, par un meſſager public qu'il

lui dépêcha. Denys régaloit ce jour-là les personnes les plus distinguées de la ville ; le repas étoit splendide ; déjà le son des flûtes, accompagné de voix mélodieuses, se faisoit entendre, lorsque tout-à-coup on lui apporte une lettre :

BIAS,

PRÉTEUR DE PRIÈNE, A DENYS SON BIENFAITEUR, Salut :

« Mithridate, Satrape de Carie, » vous adresse ces lettres, & vous » fait ces présens. Les esclaves, à » qui il les avoit confiés, les laissoient » dépérir par leur mauvaise conduite; » je me suis emparé du tout, & je » vous l'envoie ».

Denys, charmé de la magnificence

de ces présens, lut cette lettre au milieu du repas. Ayant ensuite ordonné qu'on décachetât les lettres du Satrape, il essaya de lire. Mais, à ces premiers mots :

A CALLIRHOÉ, CHÉRÉAS.

« Je suis en vie, &c.

Le cœur lui manque, les forces l'abandonnent, un nuage épais se répand sur ses yeux.

Quoiqu'il se sentît défaillir, il n'en serra pas moins fortement ses lettres, dans la crainte que quelqu'un, profitant de son état, ne les lût. Au bruit, au tumulte des gens qui accouroient à son secours, il sortit comme d'un profond assoupissement, & connoissant toute l'agitation de son ame, il se fit

porter dans un autre appartement, où il voulut être seul. Ce repas fut interrompu d'une manière bien triste; chacun regarda cet accident comme une attaque d'apoplexie. Denys, parfaitement revenu à lui-même, lit ces lettres; il les relit : l'esprit agité de mille passions, tour-à-tour la crainte, la défiance, la colère, le désespoir, prenoient le dessus. Il ne croyoit point que Chéréas fût en vie; il ne pouvoit se le persuader: mais il s'imaginoit que Mithridate, sous prétexte de rendre Callirhoé à son premier mari, tendoit un piège à sa vertu.

Il faisoit pendant le jour observer soigneusement son épouse, de crainte qu'on ne l'approchât, & qu'on ne lui apportât des nouvelles de Carie. Mais

non content de ces précautions, il voulut encore se venger. Pharnace, Satrape de Lydie & d'Ionie, se trouvoit pour lors à Milet; il étoit le plus puissant de tous les Gouverneurs qu'envoyoit le grand Roi dans ses provinces maritimes. Denys va le trouver, c'étoit son ami; il lui demande un entretien particulier. Lorsqu'il se vit seul; Seigneur, lui dit-il, j'implore votre protection & pour vous & pour moi. Vous connoissez Mithridate, c'est un homme jaloux de votre puissance, & le plus méchant de tous les hommes. Je l'avois reçu chez moi avec distinction; mais violant les loix de l'hospitalité, il en veut à mon honneur, il écrit des lettres à ma femme, & les accompagne de riches présens. Là-dessus, il lui lit les

lettres, & lui découvre l'artifice de son rival. Cette nouvelle fit plaisir à Pharnace ; peut-être parce qu'il espéroit mortifier Mithridate : car ils avoient souvent ensemble des démêlés, occasionnés par la proximité de leurs gouvernemens : peut-être aussi parcequ'elle flattoit son amour. Il étoit lui-même épris de Callirhoé ; & c'étoit par cette raison qu'il faisoit un si long séjour à Milet, & qu'il invitoit si souvent Denys avec sa femme. Il lui promit de le protéger de tout son pouvoir, & il écrivit secrètement au Roi la lettre suivante:

PHARNACE,

SATRAPE DE LYDIE ET D'IONIE, AU ROI DES ROIS ARTAXERXE, SON SOUVERAIN SEIGNEUR, Salut :

« Denys de Milet, dont les ancêtres

» ont toujours été vos ſerviteurs, vous
» eſt extrêmement attaché, & il eſt
» plein de zèle pour votre maiſon. Il
» s'eſt plaint à moi que Mithridate,
» Satrape de Carie, violant les loix de
» l'hoſpitalité, tâchoit de ſéduire ſa
» femme. C'eſt une tache à votre rè-
» gne, qui peut même cauſer des trou-
» bles dans vos états. Il n'y a point de
» faute dans un Satrape qui ne mérite
» punition, à plus forte raiſon une de
» cette nature. Denys eſt le plus puiſ-
» ſant de l'Ionie; la beauté de ſa femme
» eſt ſi célèbre, que l'inſulte ne peut
» pas reſter long-tems dans le ſilence ».

Artaxerxe, qui avoit communiqué cette lettre à ſes confidens, délibéra avec eux ſur le parti qu'il devoit pren-

dre. Les avis furent partagés. Ceux qui étoient jaloux de Mithridate, ou qui efpéroient le remplacer dans fon Gouvernement, opinèrent qu'il ne falloit point négliger une attaque dreffée contre l'honneur d'un homme diftingué. Ceux dont le naturel étoit plus doux, ou qui eftimoient Mithridate; (ils fe trouvoient en grand nombre, & ils étoient des plus puiffans) ceux-là, dis-je, ne purent goûter que fur une fimple délation, on ôtât à un homme de probité, fon Gouvernement, & qu'on le fît arrêter. Les fentimens étant fi différens, le Roi ne voulut pas prononcer, & renvoya la délibération à un autre jour. La nuit venue, il réfléchit fur la mauvaife action de Mithridate, que la majefté du trône ne lui

permettoit pas de dissimuler. D'un autre côté, il crut devoir agir avec circonspection, de crainte de lui donner occasion de mépriser ses ordres. Il résolut donc de le mander à la Cour pour entendre ses défenses. Il voulut aussi, mais par un autre motif, qu'on fît venir la femme que le Satrape avoit cherché à corrompre. Tout conspiroit à le lui persuader; le silence de la nuit, le vin, & la lettre de Pharnace qui faisoit mention de sa beauté. Il y étoit encore excité par le bruit qui couroit qu'il y avoit en Ionie une très-belle personne qui s'appeloit Callirhoé. Le Roi n'eut point d'autre reproche à faire à Pharnace, que d'avoir oublié dans sa lettre le nom de cette Beauté. Cependant quoique incertain si elle étoit plus

belle que celle dont on vantoit les charmes ; il résolut de la faire venir. Il écrivit donc à Pharnace, ces mots : Envoyez-moi Denys le Miléſien, mon ſerviteur ; & à Mithridate, ceux-ci : Venez vous défendre d'avoir cherché à ſéduire la femme de Denys.

Mithridate étonné ne ſavoit à quoi attribuer cette accuſation ; mais Hyginus lui apprit à ſon arrivée, ce qui s'étoit paſſé à l'occaſion des eſclaves. Se voyant donc trahi par ſes propres lettres, & craignant d'ailleurs les calomnies & la colère du Roi, il réſolut après une mûre délibération, de ne ſe point rendre à la Cour, mais de s'emparer de Milet, de tuer Denys, l'auteur de ſon embarras, d'enlever Callirhoé, & d'arborer l'étendard de la ré-

bellion. Pourquoi donc me hâter, se disoit-il, de me livrer entre les mains d'un maître? Peut-être qu'en restant ici, je viendrai à bout de mon entreprise; car le Roi est éloigné, & n'a pas de Généraux habiles qu'il puisse m'opposer. Si je ne réussis pas, il ne peut m'arriver rien de pis. Je n'irai pas cependant livrer tout ce dont les hommes font plus de cas, l'amour & l'autorité. La puissance souveraine est un ornement pour une épitaphe, & la mort n'a rien d'amer avec Callirhoé. Il délibéroit encore, & se préparoit à la révolte, lorsqu'on vint lui apprendre que Denys, accompagné de Callirhoé, partoit de Milet. Cette nouvelle lui fut plus désagréable que l'ordre qu'il avoit reçu de venir se purger de l'accusation

cusation qu'on lui intentoit. Quelle espérance me reste-t-il maintenant si je demeure ici, se disoit-il, en déplorant son malheur? la fortune s'attache à ma perte. Peut-être que le Roi sera touché de mon innocence; mais s'il faut mourir, du moins verrai-je encore une fois Callirhoé. Chéréas & Polycharme me serviront, non-seulement de défenseurs, mais ils seront autant de témoins, qu'on ne pourra récuser. Ayant donc ordonné à toute sa maison de le suivre, il partit de Carie, plein de confiance, de ce que les apparences lui étoient favorables. Aussi, bien loin de pleurer son départ, les Cariens l'accompagnèrent avec honneur, & offrirent des sacrifices pour l'heureux succès de son voyage. L'A-

mour faiſoit partir cette troupe de la Carie ; le même Dieu en avoit fait ſortir une plus brillante de l'Ionie. La beauté a en effet quelque choſe de plus remarquable & de plus éclatant. La Renommée devançoit Denys, publiant partout l'arrivée de Callirhoé, dont le nom étoit devenu ſi célèbre, de ce chef-d'œuvre de la Nature, ſemblable à Diane, ou à la belle Vénus. Le jugement, dont elle étoit l'occaſion, augmentoit ſa célébrité. Chacun s'empreſſoit de la voir, les villes devenoient déſertes, les chemins étoient trop étroits ; chacun la trouvoit ſupérieure à ce qu'en avoit publié la Renommée. Denys, dont tout le monde admiroit la félicité, ne pouvoit s'empêcher de s'attriſter. Plus ſon bonheur

étoit grand, & plus il craignoit qu'il ne fût pas de durée. Il ſavoit que l'Amour eſt ami de la nouveauté : auſſi les Peintres & les Poëtes le repréſentent-ils armé de traits, & un flambeau à la main, parce qu'il n'y a rien de ſi léger & de moins ſtable que le feu & qu'un trait décoché. Toutes les anciennes hiſtoires ſur l'inconſtance des femmes, lui revenoient à l'eſprit ; il en étoit effrayé. Il ne voyoit partout que rivaux. Ce n'étoit pas ſeulement Mithridate qui l'inquiétoit, ſon Juge même lui faiſoit ombrage. Il ſe repentoit d'avoir été trop prompt à déclarer ſes chagrins à Pharnace, tandis qu'il pouvoit dormir tranquillement entre les bras de ſa maîtreſſe, qu'il lui étoit plus aiſé de conſerver à Milet.

qu'en Asie. Il garda cependant le secret jusqu'à la fin, & ne voulant point découvrir à sa femme la cause de son voyage, il lui dit que le Roi le mandoit pour conférer avec lui sur les affaires de l'Ionie. Callirhoé s'affligea de se voir éloignée de la mer de Grèce. Tant qu'elle étoit à Milet, elle se croyoit près de Syracuse, & le monument de Chéréas servoit d'adoucissement à ses chagrins.

Fin du quatrième Livre.

LIVRE CINQUIÈME.

Nous avons vu dans les Livres précédens, comment Chéréas, le plus bel homme de son tems, épousa par l'entremise de Vénus, Callirhoé qui étoit la plus belle personne de son sexe. Dans un accès de jalousie, il la frappa, on la crut morte, & on lui fit des funerailles superbes. Etant ensuite revenue à elle, des voleurs qui étoient entrés pendant la nuit dans son monument, l'emmenèrent en Ionie, où ils la vendirent à Denys. Il en devient éperduement amoureux. Callirhoé conserve cependant sa foi à Chéréas; mais la circonstance de sa grossesse la contraint à épouser Denys.

Théron avoue ſon crime; Chéréas part pour aller à la recherche de ſa femme. Des Barbares le font priſonnier; il eſt vendu en Carie avec ſon ami Polycharme. Mithridate, qui en étoit Satrape, reconnoît Chéréas, lorſqu'il étoit ſur le point de mourir; il s'empreſſe de rendre ces amans l'un à l'autre. Ses lettres le trahiſſent; Denys découvre tout, il en porte ſes plaintes à Pharnace, & celui-ci l'accuſe auprès du Roi, qui les mande tous deux à ſa Cour pour les juger. Reprenons actuellement le fil de l'hiſtoire.

La langue Grecque, & la vue de la mer qui mène à Syracuſe, firent ſupporter tranquillement à Callirhoé ſon voyage jusqu'en Cilicie. Mais dès qu'elle fut arrivée ſur l'Euphrate, où

commence une vaste étendue de pays de la domination du Grand-Roi, désespérant alors de retourner jamais dans sa patrie, & de revoir ses parens, elle pleure, elle gémit de s'en voir éloignée. Fortune envieuse ! dit-elle, après avoir fait écarter tout le monde, excepté Plangone, la seule en qui elle eût confiance ; Fortune envieuse ! tu t'acharnes donc contre une femme ; tu m'enfermes toute en vie dans un tombeau. Si tu m'en tires, ce n'est point par pitié, mais pour me livrer à d'infâmes brigands. La mer & Théron conspirent pour m'éloigner de ma patrie ; fille d'Hermocrate, je suis obligée de reconnoître un maître, & ce qui m'est encore plus odieux que sa haine, il faut qu'il devienne épris de

moi, afin de me voir forcée pendant la vie même de Chéréas, à passer entre les bras d'un autre époux. Mais bientôt tu me portes encore envie; l'Ionie te paroît pour moi un exil trop doux; c'est une terre étrangère, mais des Grecs l'habitent, & la mer qui l'environne étoit pour moi un sujet de consolation. Tu m'arraches d'un pays connu; tu m'entraînes dans des climats lointains, qu'un monde entier sépare de ma patrie: on m'emmène au-delà de l'Euphrate, dans une vaste étendue de terre, où il n'y a plus de mer à voir. Quel sort pour une personne née dans une isle! Puis-je maintenant espérer de voir arriver des vaisseaux de Sicile? Chère Ombre! on m'arrache encore de ton monument! & qui dorénavant t'y

portera mes offrandes? Je pafferai mes jours à Bactres & à Sufe, je les y finirai. Je vais donc te paffer, Euphrate, fans aucun efpoir de retour. Car ce n'eft pas tant la longueur du voyage que je crains, que de paroître belle à quelqu'un. Ayant fini ces mots, elle adore les Dieux protecteurs du pays, monte dans un bateau, & traverfe le fleuve. Denys, qui vouloit étaler aux yeux de fon époufe toute fa magnificence, avoit un nombreux cortège; les peuples, par honneur, s'empreffoient au-devant de lui; les villes l'accompagnoient jufqu'à la plus prochaine; les Satrapes le remettoient entre les mains d'un autre; il voyageoit plutôt en Roi qu'en fimple particulier: tant la beauté de fon époufe

avoit captivé tous les cœurs. Ces barbares se flattoient du crédit qu'elle alloit avoir ; chacun s'empressoit, par cette raison, de la recevoir chez lui, ou du moins de lui faire quelque plaisir dont par la suite il pourroit tirer quelque avantage. Leur voyage se fit de la sorte.

Mithridate traversa fort vîte l'Arménie, dans la crainte que, s'il suivoit pas à pas Callirhoé, on ne lui en fît un crime auprès du Roi. Il se hâtoit aussi d'arriver le premier, afin d'avoir le tems de préparer tout ce qui concernoit sa cause. Etant arrivé à Babylone, où le Roi se trouvoit alors, il se reposa ce jour-là chez lui ; les Satrapes ayant chacun dans la capitale un hôtel qui leur est assigné. S'étant rendu

le lendemain à la Cour, il y salua les Seigneurs qui y tenoient le même rang que lui. D'abord il chercha à se concilier par de riches présens Artaxate, le chef des Eunuques, qui avoit le plus de crédit; il le pria ensuite d'annoncer au Roi que son esclave Mithridate étoit venu pour l'adorer, & se purger des imputations calomnieuses de Denys. L'Eunuque, étant sorti peu après, revint avec la réponse, que le Roi souhaitoit le trouver innocent, & qu'il plaideroit sa cause, lorsque Denys seroit arrivé. Mithridate s'étant prosterné, se retira. Lorsqu'il fut seul, il fit venir Chéréas, à qui il parla en ces termes: L'on m'accuse, Chéréas, & je me vois dans le plus grand embarras pour avoir voulu vous rendre

Callirhoé. Vous lui avez écrit une lettre; Denys qui vous croit mort, prétend que c'est moi qui la lui ai adressée, & là-dessus il m'intente une accusation d'adultère. Qu'il en soit persuadé jusqu'au jour du jugement; montrez-vous alors tout-à-coup. Ne vous faites pas connoître auparavant, prenez sur vous de ne point voir Callirhoé, de ne pas même vous informer de rien qui puisse la concerner; c'est une grace que je vous demande pour les services que je vous ai rendus. Chéréas obéit, mais non sans peine. Il tâcha de cacher ce qui se passoit au-dedans de lui, les larmes qui couloient le long de ses joues, trahirent sa pensée. Je ferai, Seigneur, lui dit-il, ce que vous m'ordonnez. A peine retiré dans l'appartement qu'il

occupoit avec ſon ami Polycharme, il ſe roule par terre, & déchirant ſes habits, il prend avec ſes deux mains de la cendre encore brûlante, la répand ſur ſa tête, & défigure ſon beau viſage.

Nous ſommes, chère Callirhoé, près l'un de l'autre, dit-il enſuite, d'une voix entrecoupée de ſanglots, ſans cependant nous voir. Vous n'avez point tort, puiſque vous ignorez que Chéréas ſoit au monde; mais il faut être le plus impie de tous les hommes pour obéir à l'ordre de ne vous plus voir. Malheureux que je ſuis! ai-je donc pu, par un lâche attachement à la vie, me laiſſer tyranniſer juſqu'à ce point-là! Si l'on vous eût donné un pareil ordre, vous auriez déjà ceſſé de vivre. Polycharme tâchoit de le conſoler.

Denys s'approchoit cependant de Babylone; la renommée l'avoit devancé; déjà elle avoit annoncé qu'il amenoit avec lui une femme, telle que le Soleil n'en avoit jamais vu de pareille sur la terre, & dont la beauté avoit quelque chose de divin. Les Perses aiment naturellement les femmes avec fureur; ensorte que par-tout, dans les maisons, dans les rues, on ne parloit, on ne s'entretenoit que d'elle. Le bruit en parvint bientôt aux oreilles du Roi, qui s'informa d'Artaxate, si la belle Milésienne étoit arrivée. Il y avoit long-tems que Denys s'affligeoit du bruit qu'excitoit la beauté de sa femme; cela l'inquiétoit & l'empêchoit d'en jouir tranquillement. Mais étant sur le point d'arriver à Ba-

bylone, ſes chagrins ſe renouvellèrent avec plus de force, & pouſſant un profond ſoupir: Tu n'es plus, ſe dit-il à lui-même, à Milet, dans cette ville qui t'appartenoit, où tu pouvois te garder & te défendre des embuches qu'on te tendoit. Inſenſé! ſans conſidérer les ſuites, tu mènes Callirhoé à Babylone; où il ſe trouve tant de Mithridates. Ménélas ne put conſerver Hélène à Sparte, cette ville ſi renommée pour ſa vertu; un Berger étranger ſe fit un plus grand nom que ce Monarque. Il y a beaucoup de Pâris parmi les Perſes. Déjà les villes viennent au-devant de toi, les Satrapes te font la cour. A ce prélude, ne vois-tu pas le danger qui te menace! Elle en eſt devenue plus fière, & le Roi ce-

pendant ne l'a point encore vue. Il ne me reste plus d'autre espérance de salut que de la tenir soigneusement cachée ; si elle demeure ignorée, je la conserverai. Ayant fait ces réflexions, il monta à cheval, & laissa Callirhoé sur le char dont il tira les rideaux pour la dérober aux regards des spectateurs. Sans un évènement qui survint, il seroit peut-être venu à bout de ce qu'il souhaitoit.

Les femmes des plus grands Seigneurs de Perse vinrent trouver Statira, l'épouse du Grand-Roi. Madame, lui dit l'une d'entr'elles, une petite Grecque vient nous déclarer la guerre jusques dans nos foyers; il y a longtems que tout le monde admire sa beauté. Nous allons voir notre gloire

s'éclipser, si nous ne prenons de bonnes mesures pour n'être point effacées par cette étrangère. La Reine qui n'ajoutoit point foi à ce qu'en publioit la renommée, se mit à rire. Les Grecs, leur dit-elle, sont pauvres & fanfarons; ils élèvent par cette raison jusqu'aux nues des choses communes. Ils vantent la beauté de Callirhoé, comme ils exaltent les richesses de Denys. Qu'elle vienne, une seule d'entre nous paroissant avec elle, suffira pour effacer cette pauvre esclave. Elles se prosternèrent aux pieds de la Reine, donnèrent de grandes louanges à ce qu'elle venoit de dire, & toutes d'une voix s'écrièrent : Plût aux Dieux, Madame, que votre dignité vous permît de paroître sur les rangs ! On alla ensuite

aux avis; ils ſe trouvèrent partagés. On paſſa en revue les femmes les plus vantées pour leur beauté. On recueillit les voix, comme dans une aſſemblée du Peuple, & l'on élut Rodogune, fille de Zopire, femme de Mégabiſe, auſſi célèbre en Aſie par ſa beauté que Callirhoé en Ionie. Toutes les femmes ſe mirent à la parer; chacune voulut contribuer de quelque choſe à ſon ajuſtement; la Reine lui donna des bracelets & un collier. Etant ainſi armée & diſpoſée au combat, elle ſortit, comme pour aller à la rencontre de Callirhoé. Elle en avoit un prétexte légitime, étant ſœur de Pharnace, qui avoit écrit au Roi en faveur de Denys. Tout Babylone ſortit pour jouir de ce ſpectacle; les portes étoient trop étroi-

tes. Rodogune, accompagnée comme une Reine, attendit dans un lieu découvert. Elle avoit dans les manières quelque chose de délicat & de méprisant, & sembloit défier sa rivale. Tous les yeux étoient tournés de son côté; chacun s'entretenoit d'elle. La victoire est sûre, se disoit-on; l'étrangère ne peut manquer d'être effacée; qu'elle entre en lice, si elle l'ose, & que les Grecs apprennent qu'ils ne sont que des fanfarons. Cependant Denys arrive, & comme on lui eut fait voir la sœur de Pharnace, il descendit de cheval, & s'approcha d'elle pour lui faire ses complimens. Je voudrois bien, lui dit-elle en rougissant, saluer ma sœur, & en même tems elle s'avança vers le char où elle étoit. Il n'y avoit plus

moyen de tenir Callirhoé cachée : Denys en gémit ; mais par égard pour Rodogune, il la pria de paroître, quoique bien à contre-cœur. Tous les esprits, tous les yeux se portèrent à l'instant vers elle ; chacun s'empressoit de la voir le premier, de s'en approcher de plus près ; peu s'en fallut qu'ils ne se précipitassent les uns sur les autres. Telle qu'une grande lumière paroissant soudain dans l'obscurité d'une nuit profonde ; tous les yeux furent éblouis du vif éclat de sa beauté. Les Barbares, frappés d'étonnement, se prosternèrent à ses pieds ; on ne pensa plus à Rodogune. Elle sentit le triomphe de sa rivale ; mais ne pouvant se retirer, & ne voulant point se voir abandonnée, elle monta sur le char de

Callirhoé, & se livra à son vainqueur pour être menée par elle. On tira les rideaux. Le peuple, ne pouvant plus voir la belle Syracusaine, embrassoit le char, qui cependant s'avançoit. Le Roi, ayant appris l'arrivée de Denys, ordonna à l'Eunuque Artaxate de lui dire de sa part, qu'ayant accusé un personnage aussi considérable que Mithridate, il auroit dû faire plus de diligence; mais que puisqu'il étoit venu avec son épouse, il lui pardonnoit sa lenteur; que tout occupé de sacrifices & de la fête qu'on célébroit, il n'avoit pas pour lors le tems de l'entendre, mais que dans un mois il lui donneroit audience. Denys s'étant prosterné, se retira.

Mithridate & Denys se préparèrent

chacun de leur côté à ſoutenir leur cauſe, comme s'il ſe fût agi d'une grande guerre. Les Barbares ſe partagèrent : tout ce qu'il y avoit de Satrapes, & ceux qui leur étoient attachés, prirent parti pour Mithridate ; il étoit en effet Bactre d'origine, & par la ſuite il s'étoit tranſplanté en Carie. Mais le peuple, qui voyoit qu'on faiſoit une injuſtice à Denys, & qu'on dreſſoit des embuches à ſa femme, & ce qui étoit bien plus grave, à une femme d'une ſi rare beauté, s'étoit déclaré en ſa faveur. Les femmes ne furent pas non plus ſans inquiétude ; elles ſe partagèrent pareillement. Celles qui étoient fières de leurs charmes, portoient envie à Callirhoé ; elles l'auroient voulu voir humiliée dans le jugement ; mais

la plus grande partie, par jalousie pour les Beautés de leur pays, faisoient des vœux pour que l'étrangère demeurât victorieuse.

Chaque parti se flattoit de tenir la victoire entre les mains; Denys, par la confiance que lui donnoient les lettres que Mithridate avoit écrites à Callirhoé sous le nom de Chéréas qu'il ne croyoit plus vivant; Mithridate, parce que, pouvant produire Chéréas, il étoit bien sûr de prouver son innocence. Ce dernier cherchoit cependant des protecteurs, & faisoit semblant de craindre, afin que, contre l'attente commune, son innocence parût avec plus d'éclat. Pendant les trente jours, les Perses & leurs femmes ne s'occupèrent que de cette affaire. L'on eût dit que

Babylone entière n'étoit qu'un grand Tribunal. Le délai parut bien long, non-ſeulement aux deux partis, mais encore au Roi même. Jamais on n'attendit avec tant d'impatience les Jeux-Olympiques, ou les Myſtères qui ſe célèbrent à Eleuſis en l'honneur de la grande Déeſſe. Le jour du jugement arrivé, le Roi prit place, s'aſſit ſur ſon trône. Il y a dans le palais une ſalle qui l'emporte ſur toutes les autres, & par ſa grandeur & par ſa beauté. C'eſt là que le Roi rend juſtice à ſes peuples. Son trône eſt au milieu, & de chaque côté, l'on voit des ſièges deſtinés à ceux que la faveur, leur dignité, ou leur mérite en rendent dignes. Ses Officiers généraux, & ceux de ſes affranchis qu'il eſtime le plus, environnent

ronnent le trône. On diroit avec raiſon, comme Homére, que c'eſt Jupiter qui tient conſeil au milieu des Dieux.

On introduiſit avec reſpect & en ſilence ceux qui devoient prendre place. Mithridate s'étoit rendu le premier de grand matin en cette ſalle, accompagné de ſes amis & de ſes parens. Comme il étoit accuſé, il avoit pris un air ſérieux; & ſon extérieur négligé, excitoit la commiſération. Denys parut enſuite, habillé à la grecque, & vêtu d'une robe de Milet. Il tenoit à la main les lettres. Lorſqu'on les eut introduits, ils ſe proſternèrent au pied du trône. S'étant relevés, le Roi ordonna au Greffier de lire la lettre que Pharnace lui avoit écrite, & ſa réponſe, afin de

mettre les Juges au fait de l'affaire. Les lettres lues, la salle retentit de louanges, on ne pouvoit assez admirer la sagesse & l'équité du Roi. Il se fit ensuite un grand silence. Denys, en qualité de demandeur, auroit dû parler le premier, & chacun avoit les yeux attachés sur lui, lorsque Mithridate se leva. Seigneur, dit-il, je n'ai point dessein d'anticiper ma défense, & je n'ignore point l'ordre que je dois observer. Mais avant tout, les parties doivent être présentes. Où donc est la femme qui donne lieu à cette cause? Vous jugeâtes sa présence nécessaire, & vous écrivîtes qu'elle eût à se rendre à Babylone. Elle y est arrivée. Que Denys ne nous cache donc plus la source & la cause de toute cette affaire. Voilà bien, répon-

dit Denys, le trait d'un adultère, de vouloir introduire dans une assemblée une femme malgré son mari, quoiqu'elle ne soit ni accusatrice, ni accusée. Si elle se fût laissé séduire, sa présence seroit nécessaire : mais elle ignoroit les embûches que vous lui tendiez. Je n'ai besoin ni de son témoignage, ni qu'elle défende ma cause. Quelle nécessité donc, que n'ayant aucune part à cette affaire, elle s'y trouve présente ? La réponse étoit juste, & d'un homme consommé dans les loix : mais comme toute l'assemblée souhaitoit voir Callirhoé, il ne persuada personne. Le Roi n'osoit donner ordre de la faire venir ; ses amis prirent pour prétexte la lettre qui la mandoit comme partie nécessaire. N'est-il point absurde, dit quel-

qu'un, qu'elle ſoit venue du fond de l'Ionie, qu'elle ſe trouve à Babylone, & qu'elle ne comparoiſſe pas ? Lors donc qu'il eut été réſolu de faire venir Callirhoé, Denys, qui, non-ſeulement ne lui avoit rien dit du ſujet de ſon voyage, mais qui même ne lui en avoit pas ouvert la bouche, craignant que ſa femme, étant tout à coup introduite dans cette aſſemblée, ſans qu'on l'eût auparavant inſtruite de la moindre choſe, ne s'indignât de la tromperie qu'il lui avoit faite, il deſira de remettre la cauſe au lendemain. L'aſſemblée ſe leva.

Denys étant arrivé chez lui, raconta à ſa femme ce qui s'étoit paſſé; il gliſſa légèrement, en homme d'eſprit & prudent, ſur les circonſtances, lui tint les

discours les plus touchans qu'il sût trouver en cette occasion. Callirhoé ne put entendre le nom de Chéréas sans être attendrie jusqu'aux larmes; mais l'idée de ce procès l'indigna. Il ne manquoit plus, dit-elle, pour mettre le comble à mes malheurs que d'être traduite en justice. Fortune cruelle! Ne te suffisoit-il pas de m'avoir injustement accusée auprès de Chéréas? falloit-il encore qu'on m'intentât une action pour avoir manqué de foi à Denys? Un Mausolée rendit fameuse la première imputation; le tribunal d'un Roi va donner de la célébrité à celle-ci; je suis devenue la fable de l'Europe & de l'Asie. De quel œil oserai-je voir mon Juge? Quels discours me faudra-t-il entendre? Insidieuse beauté! Ne

m'as-tu donc été donnée de la nature, que pour être couverte d'opprobres ? La fille d'Hermocrate va paroître en justice, & son père ne pourra plaider sa cause. Les autres souhaitent de trouver grace & de capter la bienveillance du Juge, & moi je crains de lui plaire. Elle passa la journée à se plaindre, à se désespérer. Denys n'étoit pas moins affligé. La nuit venue, elle croit en songe être à Syracuse; il lui semble entrer dans le temple de Vénus, & au sortir du temple rencontrer Chéréas, elle voit le jour des nôces la joie qui se répand par toute la ville; son père & sa mère l'accompagnent à la maison de son époux, & sur le point de donner un baiser à Chéréas, elle s'éveille. Comme Denys s'étoit levé de bonne heure

pour préparer ſon plaidoyer, elle appelle Plangone, & lui raconte ſon ſonge. Prenez courage, madame, lui dit-elle, votre ſonge n'a rien que d'agréable. Vos chagrins ſe diſſiperont: ce que vous avez vu en dormant, vous le verrez étant réveillée. Allez au tribunal du Roi, comme ſi c'étoit au temple de Vénus; ne vous oubliez pas, & reprenez toute la beauté que vous aviez le jour de votre mariage, Tout en diſant ces mots, elle habille & pare Callirhoé, qui, par un ſecret preſſentiment, & comme ſi elle eût lu dans l'avenir, avoit l'ame gaie & contente.

Il ſe trouva de grand matin beaucoup de monde au Palais; les rues mêmes qui y conduiſoient étoient pleines. On accouroit en apparence pour entendre la

cause, mais dans le fonds, ce n'étoit que pour voir Callirhoé. Elle parut autant supérieure à elle-même, qu'elle l'avoit été sur toutes les femmes le jour qu'elle entra à Babylone. Telle Hélène se présenta, suivant le divin Homère, à Priam, à Panthoüs, à Thymète, les premiers de la nation: telle parut Callirhoé devant l'assemblée, qui dans son étonnement garda un profond silence, & il n'y en eut pas un qui ne souhaitât avoir part à ses faveurs.

S'il eût été nécessaire à Mithridate de parler le premier, il n'auroit pu trouver de parole; car il venoit d'être frappé au vif, & le trait qui l'avoit atteint avoit rouvert son ancienne blessure.

Denys commença son discours. Seigneur, je vous rends grace de l'honneur que vous me faites, & de la protection que vous accordez à la vertu & aux liens sacrés du mariage. Non-seulement vous n'avez pas rejetté un particulier, à qui un des premiers de vòtre cour avoit dressé des embûches; mais vous m'avez appelé pour me venger de l'insulte qu'on m'a faite, & détourner par cet exemple les autres d'en commettre de pareilles. Cette insulte exige une punition d'autant plus grande, que son auteur n'ayant aucun sujet de haine contre moi, étant mon hôte, mon ami, il a ourdi une trame pour m'enlever, non une partie de mes biens, mais une femme qui m'est plus précieuse que toutes les richesses du monde & la vie

même. Si un autre m'eût attaqué, l'Accuſé auroit dû me ſecourir ; ſinon par amitié ; du moins, Seigneur, par la conſidération qu'il vous doit. Vous l'aviez en effet établi Gouverneur de la plus grande de vos provinces, mais ſe montrant indigne de votre faveur, il a déshonoré & trahi celui qui lui a confié un poſte de cette importance. Je n'ignore point, Seigneur, les brigues, la puiſſance & le crédit de Mithridate. La partie n'eſt point égale entre nous deux, je le ſais ; mais j'en ai d'autant plus de confiance en votre juſtice, en mon mariage, & dans les loix que vous faites également obſerver. Si vous le renvoyez ſans en faire un exemple, il auroit mieux valu ne le point mander ; car tout le monde s'attendoit à voir

châtier ſon inſolence. S'il comparoiſſoit ſeulement, & ſi vous ne le puniſſiez point, il vous mépriſeroit par la ſuite. Les raiſons que j'ai contre lui ſont claires : les voici en peu de mots.

Je ſuis le mari de Callirhoé que vous voyez ici ; elle m'a rendu père ; elle n'étoit point vierge lorſque je l'épouſai ; elle avoit été mariée à Chéréas, qui eſt mort depuis long-tems, & dont le monument ſe voit à Milet. Mithridate ſe trouvant en cette ville, je ne lui cachai pas ma femme, comme cela ſe pratique entre amis ; mais il n'en a agi après cela, ni en ami, ni en homme vertueux. Loin de faire voir les qualités que vous exigez de ceux à qui vous confiez le ſoin de vos Provinces, il s'eſt comporté d'une manière inſo-

lente & tyrannique. Comme il connoiſſoit la vertu de Callirhoé & l'amour qu'elle me portoit, il crut impoſſible de la perſuader par ſes diſcours, ni à force d'argent. Il imagina donc une ruſe dont il ſe promit toute ſorte de ſuccès. Il feignit que Chéréas ſon premier mari, étoit encore en vie, & forgeant en ſon nom une lettre adreſſée à Callirhoé, il l'envoya par ſes eſclaves. Votre fortune, Seigneur, & la providence du reſte des Dieux, ont permis que cette lettre fût découverte. Bias, Préteur de Priène, m'envoya les eſclaves avec la lettre dont ils étoient porteurs. L'ayant donc ſurpris en flagrant délit, je fis part de ſon crime à Pharnace, Satrape de Lydie & d'Ionie, qui ſe chargea de vous en inſtruire.

Vous

Vous venez d'entendre, Seigneur, un simple exposé de la question dont vous êtes Juge. J'en ai des preuves à la force desquelles il ne pourra résister. De deux choses l'une; ou Chéréas vit encore, ou Mithridate est convaincu d'adultère. Il ne peut pas même dire qu'il ignoroit sa mort, puisque je lui élevai un mausolée, tandis qu'il étoit à Milet, & qu'il prit part à ma douleur; & maintenant il le ressuscite: quand il s'agit de satisfaire sa passion, il ne trouve rien d'impossible. Je finis, Seigneur, après que vous aurez entendu la lecture des lettres qu'il envoya de Carie à Milet par ses propres esclaves. Que le Greffier les lise.

« Je suis ce Chéréas que vous croyez » mort, &c. »

Eh bien! que Mithridate prouve cela, & qu'il ſoit renvoyé abſous. Mais quel front, Seigneur, ne faut-il point avoir, pour imputer à un mort des choſes fauſſes!

Denys réunit en ſa faveur tous les ſuffrages, & l'aſſemblée fut indignée du procédé de ſon antagoniſte, ſur qui le Roi jetta un regard terrible.

Mithridate prit la parole ſans ſe déconcerter. Vous êtes bon, vous êtes juſte, Seigneur, ne me condamnez donc point, je vous en conjure, ſans avoir entendu ce que j'ai à alléguer pour ma juſtification; qu'un Grec, ſubtil artiſan de fraudes & de menſonges, ne trouve point dans votre eſprit plus de croyance que la vérité. Callirhoé eſt ſi belle que perſonne n'eſt ſurpris qu'on ait cher-

ché à la séduire, & c'est cela même qui donne du poids aux soupçons qu'on a contre moi. Mais, Seigneur, j'ai vécu jusqu'à présent en homme vertueux, & cette accusation est la première qu'on m'ait intentée. Quand même je serois né avec des inclinations vicieuses, la confiance dont vous m'honoriez en me remettant entre les mains tant d'Etats, auroit changé mon naturel. Qui seroit en effet assez insensé pour s'exposer à perdre des avantages si considérables, pour un peu de plaisir qu'on ne peut goûter même sans honte? Si ma conscience me reprochoit quelque crime, si je me sentois coupable, je pourrois aisément prouver que ma partie n'est pas recevable en ses demandes. Denys en effet m'appelle en Justice pour une

femme qu'il n'a point épousée suivant les loix, pour une femme qui lui a été vendue, qu'il a achetée de ses deniers. Il n'y a point d'action quand il s'agit d'une esclave, la loi est expresse. Qu'il produise donc le contrat qui la met en liberté, qu'il parle ensuite de son mariage. Quoi, Denys, vous osez appeler votre femme, une personne que le Pirate Théron vous a livrée pour un talent, une personne qu'il a enlevée d'un mausolée? « Mais, direz-» vous, elle étoit libre lorsque je l'a-» chetai ». Vous n'êtes donc plus qu'un infâme voleur, & non son mari. Je veux bien cependant vous regarder comme tel, & me justifier en conséquence. Que le contrat de vente tienne lieu à Callithoé de contrat de mariage,

que le prix dont vous l'avez achetée lui serve de dot, que citoyenne de Syracuse, elle le devienne de Milet, j'y consens. Quoi qu'il en soit, Seigneur, sachez que je ne l'ai outragé ni comme mari, ni comme maître de cette femme. Premièrement, il ne m'accuse pas d'avoir commis le crime, mais d'avoir eu dessein de le commettre. Ne pouvant produire contre moi aucune action, il a recours à de vaines lettres, mais les loix ne punissent que les actions. Vous présentez une lettre ; je pourrois vous répondre que je ne l'ai point écrite. Vous ne connoissez point mon caractère. Chéréas cherche Callirhoé, que ne le prenez-vous donc lui-même à partie ? « Mais, direz-vous, » Chéréas n'est plus ; vous vous servez

» du nom d'un mort pour féduire mon » époufe ». Vous me faites-là un défi qui pourroit tourner à votre défavantage; j'en prends à témoin cette augufte affemblée. Je vous conjure par les nœuds de l'hofpitalité & de l'amitié qui nous uniffent, de vous défifter de vos pourfuites; rien ne peut vous être plus utile. Suppliez Sa Majefté d'annuller cette accufation; rétractez-vous. Dites que Mithridate ne vous a fait aucune infulte, que vous l'avez accufé à tort. Si vous perfiftez à vouloir me trouver coupable, vous vous en repentirez, vous vous condamnerez vous-même: je vous le prédis, vous allez perdre Callirhoé; & en voulant me faire paffer pour un féducteur, le Roi vous convaincra d'en être un vous-

même. Ayant dit ces paroles, il se tut. Toute l'assemblée jetta les yeux sur Denys, pour savoir, si profitant du choix qu'on lui donnoit, il se désisteroit de ses poursuites, ou bien s'il persisteroit. Personne ne comprenoit ce que Mithridate n'avoit indiqué qu'en termes obscurs; on en croyoit Denys instruit, mais ne s'attendant pas à trouver Chéréas en vie, il l'ignoroit comme les autres.

Dites tout ce que vous voudrez, répondit-il à Mithridate; vous ne m'en ferez point accroire avec vos sophismes, & vos menaces, quelque vraisemblance que vous leur donniez, & jamais on ne me convaincra d'être un sycophante.

Mithridate prenant alors la parole,

éleva la voix, comme s'il eût été saisi d'enthousiasme : Dieux protecteurs des Rois, dit-il, Dieux du Ciel & des Enfers ! si jamais je vous ai adressé des prières avec un cœur pur, si jamais j'ai immolé sur vos autels de riches hécatombes, venez au secours d'un homme innocent, détruisez la calomnie dont on cherche à me noircir, que ce soit là le prix dont vous récompensiez ma piété. Rendez à mes vœux Chéréas, du moins pendant ce procès. Et vous, Manes d'un homme de bien, paroissez, c'est Callirhoé qui vous évoque ; mettez-vous entre Denys & moi, & dites au Roi lequel de nous deux est un séducteur.

Il n'avoit point encore cessé de parler, que Chéréas parut tout-à-coup,

ſuivant qu'il en étoit convenu avec Mithridate. Callirhoé le voyant, s'écria : Vous vivez, cher Chéréas ? En même tems elle s'avance avec impétuoſité pour aller au-devant de lui. Denys la retient, & ſe mettant entre eux deux, les empêche de s'embraſſer. Qui pourroit peindre, comme il convient, les différens mouvemens dont l'aſſemblée ſe trouva agitée ? Quel Poëte a jamais introduit ſur la ſcène un pareil coup de théâtre ? Vous auriez cru aſſiſter à une Pièce où mille paſſions contraires auroient été repréſentées. Vous auriez vu en même tems les larmes, la joie, l'étonnement, la compaſſion, la défiance, les vœux. On félicitoit Mitridate, on complimentoit Chéréas ſur ſon bonheur, on s'attriſtoit avec De-

nys, & l'on étoit incertain ſur le ſort de Callirhoé. Interdite, ſans voix, elle avoit les yeux fixés ſur Chéréas. Le Roi lui-même auroit voulu en ce moment être en ſa place. Des rivaux ſont communément fort prompts à ſe battre; la querelle ſurtout s'échauffe lorſqu'ils ont ſous les yeux le prix de la victoire. Auſſi Chéréas & Denys en ſeroient-ils venus ſur le champ aux mains, ſans le reſpect qu'ils devoient au Roi. La choſe n'alla pas, par cette raiſon, plus loin que les paroles. Je ſuis ſon premier mari, dit Chéréas: Et moi le plus conſtant, répondit Denys. *Chéréas.* Je ne l'ai pas répudiée. *Denys.* Mais tu l'as enterrée. *Chéréas.* Montre-moi l'acte de divorce. *Denys.* Jette les yeux ſur ſon mauſolée. *Chéréas.* Je la

tiens de ſon père. *Denys*. Et moi d'elle-même. *Chéréas*. Tu es indigne de la fille d'Hermocrate. *Denys* Et toi bien plus, étant l'eſclave de Mithridate. *Chéréas*. Je redemande Callirhoé. *Denys*. Je la retiens. *Chéréas*. Tu retiens une femme qui ne t'appartient pas. *Denys*. Tu as fait mourir la tienne. *Chéreas*. Séducteur ! *Denys*. Aſſaſſin ! C'eſt ainſi qu'ils ſe querelloient, & l'on prenoit plaiſir à les entendre. Callirhoé, les yeux baiſſés, pleuroit amèrement ; elle aimoit Chéréas, mais elle reſpectoit Denys. Le Roi fit ſortir tout le monde, & ne retint que ſes amis. Il ne s'agiſſoit plus de délibérer ſur le ſort de Mithridate, il s'étoit pleinement juſtifié ; mais de ſavoir s'il prononceroit un jugement définitif ſur cette femme. Les

uns dirent que ce jugement ne convenoit point à la majesté du trône. Vous avez eu, Seigneur, de bonnes raisons pour écouter l'accusation intentée à Mithridate; il étoit Satrape, mais ceux-ci ne sont que de simples particuliers. D'autres en plus grand nombre furent d'un avis contraire. Ils représentèrent au Roi les services qu'Hermocrate lui avoit rendus, qu'il n'enlevoit point cette cause à un autre Tribunal, & qu'elle étoit une dépendance & une suite de celle qu'il venoit de décider. Mais la véritable raison étoit qu'ayant vu Callirhoé, ils ne pouvoient s'arracher de sa présence. Le Roi ayant rappelé ceux qu'il avoit fait sortir, leur dit: Je renvoie absous Mithridate; que demain, après avoir

reçu mes présens, il retourne à son Gouvernement. Chéréas & Denys plaideront devant moi leur cause, il est naturel que je prenne soin de la fille de cet Hermocrate qui a défait les Athéniens, ces ennemis des Perses & de ma maison. L'arrêt prononcé, Mithridate se prosterna; les autres ne savoient quelle contenance tenir. Le Roi les voyant embarrassés, leur dit qu'il ne les pressoit pas, qu'ils n'avoient qu'à préparer leurs plaidoyers, & que pour cela il leur accordoit un délai de cinq jours. Cependant, la Reine Statira prendra soin de Callirhoé: car il n'est point juste qu'étant incertain auquel des deux elle restera, elle assiste au jugement, accompagnée de l'un des deux. Tout le monde sortit de la salle triste,

Mithridate seul étoit content. Il reçut les présens du Roi, & ayant passé la nuit, il reprit de grand matin la route de Carie avec plus d'éclat qu'il ne l'avoit fait en venant.

Les Eunuques conduisirent Callirhoé à la Reine sans la prévenir. C'est l'usage, lorsque le Roi envoie; il ne se fait pas annoncer. Statira l'appercevant tout-à-coup, se jetta en bas du lit; elle crut que Vénus, cette Déesse qu'elle avoit en singulière vénération, lui apparoissoit. Callirhoé se prosterna à ses pieds. L'Eunuque remarquant l'étonnement de la Reine, lui dit: Madame, c'est Callirhoé que le Roi vous envoie, pour que vous en preniez soin jusqu'au jugement du procès. Statira, charmée de l'honneur que

lui faiſoit le Roi, écarta la jalouſie ſi naturelle aux femmes, & prit pour la fille d'Hermocrate des ſentimens de bienveillance. Elle étoit enchantée d'un pareil dépôt, & la prenant par la main : Séchez vos pleurs, Madame, lui dit-elle, ne vous laiſſez point accabler. Le Roi eſt bon, il vous donnera l'époux que vous ſouhaitez. Le jugement prononcé, vous vous marierez avec plus de gloire. Allez maintenant vous repoſer, vous me paroiſſez fatiguée & l'ame un peu troublée. Callirhoé qui deſiroit de ſe voir ſeule, fut bien aiſe d'entendre parler ainſi la Reine. Quand elle ſe fut couchée, & qu'on ſe fut retiré pour lui laiſſer prendre du repos : Eſt-il donc bien vrai, ſe dit-elle en ſe paſſant les mains

ſur les yeux, que j'aie vu Chéréas? Eſt-ce bien mon cher Chéréas? Ne me ſuis-je point trompée? Les Perſes paſſent pour de grands Magiciens. Peut-être Mithridate a-t-il ſuſcité ce fantôme pour ſe tirer d'embarras. Cependant il a parlé, & tout ce qu'il a dit étoit d'un homme bien inſtruit. Comment a-t-il pu ne point m'embraſſer? Nous nous ſommes ſéparés, ſans même nous être donné un baiſer. Tandis qu'elle raiſonnoit ainſi, elle entendit le bruit que faiſoient pluſieurs perſonnes en marchant, des cris de femmes frappèrent ſes oreilles. Elles accouroient toutes vers la Reine, s'imaginant qu'elles auroient la liberté de voir Callirhoé. Laiſſons-la repoſer, leur dit Statira, elle ne ſe porte pas

bien actuellement; demain nous aurons tout le tems de la voir, de l'entendre & de lui parler. Elles s'en retournèrent fort affligées: le lendemain elles revinrent de grand matin. Cela recommença tous les jours avec tant d'ardeur, que jamais on n'avoit vu au palais une si grande affluence. Le Roi lui-même, sous prétexte de voir Statira, se rendoit à l'appartement des femmes plus souvent qu'à son ordinaire. On envoyoit de riches présens à Callirhoé; elle n'en reçut de personne. Elle observoit tous les dehors d'une femme affligée; assise par terre, vêtue de noir & sans aucun ajustement, elle n'en paroissoit encore que plus belle. Le Roi lui ayant demandé lequel des deux elle souhaitoit pour son mari,

elle ne lui répondit que par ses larmes. Tel étoit l'état où se trouvoit Callirhoé.

Denys avoit l'ame naturellement ferme, l'éducation en avoit augmenté la vigueur; il tâchoit de supporter son malheur avec magnanimité; mais un revers aussi étrange avoit bien de quoi ébranler l'homme le plus courageux. Il étoit plus ardent qu'il ne l'avoit jamais été à Milet. Dans les commencemens de sa passion, il ne s'étoit senti épris que de la beauté de sa femme; mille choses contribuoient alors à l'enflammer davantage, l'habitude de la voir, le fils dont elle l'avoit rendu père, l'ingratitude dont il auroit cru se noircir, sa jalousie, & par-dessus tout un évènement aussi peu attendu.

Souvent il s'écrioit soudain : Quel est donc ce nouveau Protésilas qui de mon tems revient à la vie ? Ai-je donc offensé quelqu'un des Dieux des Enfers, pour trouver plein de vie un rival mort, & dont le tombeau existe ? Et vous, Venus, à qui j'ai bâti des temples, dont j'ai fait fumer les autels par tant de sacrifices ; c'est vous qui m'avez tendu un piège ? Pourquoi me faire voir Callirhoé que vous deviez m'arracher ensuite ? Pourquoi me rendre père, puisque je devois cesser d'être son mari ? Malheureux enfant, dit-il ensuite, tenant son fils entre ses bras, & les larmes aux yeux, tu me paroissois né sous de meilleurs auspices. Ta mère, en me quittant, ne me laisse que toi pour me ressouvenir d'un amour

infortuné. Tout enfant que tu es, tu n'es pas insensible aux maux qu'éprouve ton père. Malheureux voyage! pourquoi quitter Milet! Oui, Babylone, c'est toi qui es la cause de ma perte. Je ne courois pas tant de risque dans la première cause; je n'avois affaire qu'à Mithridate, & cependant je l'ai perdue; celle-ci me donne plus de sujets de craindre, & ce débat m'ôte tout espoir. On m'arrache de mon épouse sans jugement préalable; il me la faudra disputer à un rival, & ce qu'il y a de plus fâcheux, j'ignore pour qui penche Callirhoé. Toi, mon fils, tu peux l'apprendre d'une mère; va la trouver, supplie-la pour ton père; répans des larmes, embrasse-la; dis-lui : Ma mère, mon père vous aime.

Prens bien garde ſurtout de lui rien dire d'offenſant. Mais perſonne ne te laiſſera entrer dans le palais. Tyrannie odieuſe! on empêchera un fils d'aller trouver ſa mère de la part de ſon père.

Tandis que Denys paſſoit ainſi le tems à lutter entre l'amour & la raiſon, ſans ſavoir qui remporteroit la victoire, Chéréas ſe laiſſoit accabler par la douleur; rien ne pouvoit le conſoler. Faiſant donc ſemblant d'être malade, il ordonna à Polycharme d'accompagner Mithridate leur bienfaiteur commun. Se trouvant ſeul, il attache un funeſte cordon, & prêt à ſe le paſſer autour du cou: Je ſerois moins malheureux, ſe dit-il, ſi je fuſſe mort en Carie ſur une croix, où une fauſſe accuſation m'avoit fait condamner d'expirer. J'au-

rois du moins alors fini mes jours avec l'idée d'être aimé de Callirhoé, & maintenant je perds la vie ſans la moindre conſolation. Elle m'a vu, & cependant elle n'eſt point accourue vers moi; elle ne m'a point embraſſé; moi préſent, elle a eu des égards pour un autre: qu'elle ne craigne plus rien à l'avenir. Je préviendrai le jugement; je n'attendrai point une déciſion qui me couvriroit de honte. Etranger, ſans bien, eſclave, puis je entrer en concurrence avec Denys? & vous, chère épouſe, puiſſiez vous être heureuſe! permettez-moi de vous appeler encore d'un nom ſi tendre, quoique vous aimiez Denys. Je quitte la vie pour ne point apporter d'obſtacle à votre mariage. Soyez riche, paſſez vos

jours dans les plaiſirs; jouiſſez de tout ce que l'Ionie fournit de plus précieux; vivez avec l'objet de vos deſirs; mais maintenant que je meurs réellement, je vous demande pour dernière grace d'approcher du lieu où reposeront mes cendres, & d'y verſer quelques larmes, ſi vous le pouvez. J'y ſerai plus ſenſible que ſi je devenois immortel; & vous baiſſant ſur mon monument, dites, quand même vous auriez pour témoins votre mari & votre fils: Tu n'es donc plus, cher Chéréas; il n'eſt que trop vrai que tu nous as quittés, lorſque j'allois te demander au Roi pour mon époux. Je vous entendrai, & peut-être ajouterai-je foi à vos diſcours, qui me donneront plus de conſidération parmi les Dieux des Enfers. Car, quand même

les morts ne conserveroient plus dans les Enfers aucun sentiment, je me ressouviendrois encore d'une personne qui m'a été si chère.

En poussant ces plaintes, il baise le lien fatal : Tu es toute ma ressource, toute ma consolation ; c'est toi qui me fais remporter la victoire ; tu m'aimes plus que Callirhoé : Chéréas étoit déjà monté ; il se l'attachoit, lorsque Polycharme, survenant tout-à-coup, le retint comme on fait un furieux, sur qui les conseils & les raisons n'ont aucun pouvoir. Le jour du jugement s'approchoit.

Fin du cinquième Livre.

LIVRE SIXIÈME.

LA veille du jour où le Roi devoit décider qui, de Chéréas ou de Denys, Callirhoé auroit pour époux, tout Babylone fut dans une grande fermentation. Dans les maisons, dans les rues, on se disoit : c'est demain que Callirhoé se marie ; quel est l'heureux mortel qui la possédera ? La ville entière étoit partagée. Ceux qui étoient pour Chéréas, disoient : c'est son premier mari ; elle étoit vierge quand il l'épousa ; il l'aimoit, elle l'aimoit ; son père la lui donna ; l'Etat lui fit des funérailles, il ne l'a pas pour cela abandonnée, elle ne l'a point abandonné. Denys ne l'a ni achetée, ni épousée. Des

brigands la lui ont vendue; mais il n'eſt pas permis d'acheter une perſonne libre. Les partiſans de Denys répondoient : Il l'a tirée des mains des pirates, qui étoient prêts à lui donner la mort. Il a donné un talent pour lui ſauver la vie. D'abord il lui conſerve le jour, il l'épouſe enſuite. Chéréas, au contraire, après l'avoir épouſée, la tue. Callirhoé ne doit jamais perdre le ſouvenir d'un tel mariage : mais ce qui aſſure la victoire à Denys, c'eſt qu'elle l'a rendu père. Tel étoit le langage des hommes. Les femmes, d'un autre côté, non contentes de s'entretenir entre elles de Callirhoé, lui donnoient des conſeils, comme ſi elle eût été à portée de les entendre. N'abandonnez pas, lui diſoient-elles, l'époux que vous avez

pris étant encore vierge, donnez la préférence à celui qui le premier vous a aimée; il eſt votre compatriote, & c'eſt le ſeul moyen qui vous reſte pour voir votre père; autrement vous paſſerez, comme une exilée, vos jours dans une terre étrangère. D'autres, au contraire : Choiſiſſez votre bienfaiteur, celui qui, bien loin de vous tuer, vous a conſervé la vie. Si jamais Chéréas ſe mettoit en colère, craignez le tombeau de vos pères. Ne trahiſſez point votre fils, & montrez plus d'égards pour celui qui lui a donné le jour. Tels étoient les diſcours qu'on entendoit de toutes parts. L'on eût dit que Babylone entière fût devenue un vaſte Tribunal.

Cette nuit, la dernière de celles qui avoient précédé le jour du jugement,

le Roi & la Reine, qui repoſoient près l'un de l'autre, étoient agités de penſées bien différentes. La Reine attendoit le jour avec impatience pour remettre un dépôt qui lui étoit devenu onéreux. La beauté de Callirhoé l'accabloit; près d'elle la comparaiſon ne tournoit pas à ſon avantage : d'ailleurs, les viſites fréquentes du Roi, ſes politeſſes hors de ſaiſon, lui étoient devenues ſuſpectes. Auparavant il n'entroit que rarement dans l'appartement des femmes; mais depuis que Callirhoé y étoit, il y alloit ſouvent. Elle avoit auſſi obſervé que dans la converſation, il regardoit en-deſſous Callirhoé, & ſans parler, qu'il jettoit ſur elle un coup d'œil à la dérobée, & que ſes regards ſe portoient d'eux-mêmes & ſans ré-

flexion ſur cet objet. Statira voyoit, par cette raiſon, venir avec plaiſir ce jour. Il n'en étoit pas de même du Roi, qui paſſa toute la nuit ſans fermer les yeux.

Tantot ſe tournant d'un côté, & tantôt d'un autre.

Voici le jour, ſe diſoit-il en lui-même, où je dois prononcer. Hélas! je me ſuis trop précipité d'aſſigner un terme ſi court. Que vais-je faire ce matin? Il faut que Callirhoé parte pour Milet ou pour Syracuſe. Infortuné que je ſuis! je n'ai plus qu'un inſtant à jouir d'une vue ſi agréable, & un de mes eſclaves ſera plus heureux que moi. Réfléchis, Prince malheureux, ſur ce que tu dois faire; rentre en toi-même, tu n'as point d'autre ennemi que toi; c'eſt ta paſſion qui te tend des embûches. Ré-

ponds-moi donc : qui es-tu ? l'amant de Callirhoé, ou son juge ? Ne cherche point à t'en imposer ; tu l'aimes sans le savoir, & tu en seras bien plus convaincu en ne la voyant point. Mais à quoi bon t'attrister ? Le Soleil, auteur de ta race, ce Dieu aux regards de qui rien n'échappe, t'a choisi cette créature, comme ce qu'il a vu de plus beau, & tu rejettes un don qu'il te fait. Les intérêts de Chéréas & de Denys me sont donc bien précieux ! Ces vils esclaves me tiennent donc bien au cœur ! pour remettre, à celui des deux qui l'emportera, le prix de la victoire ; & moi qu'on appelle avec raison le grand Roi, je m'abaisse au vil emploi d'une vieille qui s'entremet de mariage. Mais j'ai pris sur moi la décision de cette affaire,

tout le monde le sait, & je dois surtout des égards à Statira. Eh bien ! ne rends point public ton amour, ne te presses point de terminer. Il te suffit de voir Callirhoé; remets à une autre fois la décision; cela est bien permis à un Juge subalterne.

Le jour venu, on prépara la salle d'audience. Le peuple accouroit en foule au palais, Babylone étoit toute en rumeur. Tels qu'aux jeux Olympiques on voit arriver les Athletes au lieu des exercices avec le plus grand cortège, tels on vit paroître les deux champions. Ce qu'il y avoit de plus distingué parmi les Perses, accompagnoit Denys, & Chéréas étoit porté par le peuple. On n'entendoit que vœux & qu'acclamations de ceux qui

favorisoient l'un ou l'autre parti, & qui leur souhaitoient toute sorte de succès. Votre cause est la meilleure, disoient-ils à l'un : Soyez sûr de la victoire, crioit-on à l'autre. Ce n'étoit point une couronne d'olivier sauvage ou de pin, une pomme qu'ils alloient se disputer ; il s'agissoit d'un prix bien plus précieux, d'une beauté rare, pour qui les Dieux mêmes auroient pu, sans rougir, entrer en lice. Le Roi ayant mandé Artaxate, de tous ses Eunuques celui qui étoit le plus en crédit auprès de lui : Les Dieux de mes pères me sont apparus, lui dit-il, ils exigent de moi des sacrifices ; la piété m'ordonne de commencer par ce qui leur est dû : Que pendant trente jours tous les Tribunaux soient fermés, & que pendant ce tems

l'Asie entière ne s'occupe que de fètes. L'Eunuque fit publier les ordres du Roi. A l'instant tout fut plein de gens qui, couronnés de fleurs, offroient des sacrifices. On entendoit de tous côtés des voix harmonieuses se mêler aux sons mélodieux des flutes & des chalumeaux, l'encens fumoit par-tout, on ne voyoit dans les rues que festins; la vapeur, enveloppée dans la fumée, montoit jusqu'au ciel. Le roi immola de riches Hécatombes. Ce fut alors qu'il sacrifia pour la première fois à l'Amour, & qu'il supplia Vénus de lui rendre son fils propice.

Tandis que toute la ville étoit plongée dans les plaisirs, Callirhoé, Chéréas & Denys, bien loin d'y prendre part, ne s'occupoient que de leurs cha-

grins, & Chéréas encore plus que les deux autres. Callirhoé, obfervée de près, n'ofoit s'attrifter publiquement. Elle gémiffoit en fecret, & faifoit des imprécations contre la fête. Mais Denys en faifoit contre lui-même pour avoir quitté Milet. Infortuné! fe difoit-il, fupporte cette difgrace; c'eft toi qui te l'es attirée; c'eft toi qui en es l'artifan. Tu pouvois jouir de Callirhoé pendant la vie même de Chéréas. Tu étois le maître à Milet; jamais on n'eût remis de lettre à Callirhoé fans ta permiffion. Qui l'eût vue? Qui l'eût approchée? Tu t'es précipité au milieu de tes ennemis, & plût aux Dieux qu'il n'y eût que toi! Mais tu expofes aux mêmes dangers un tréfor bien autrement précieux que ta vie; & c'eft ce

trésor qui occasionne la guerre qu'on te fait de tous côtés. Insensé ? que t'en semble ? Tu avois Chéréas pour ennemi, & maitenant tu trouves un rival en ton maître. Le Roi a des songes, & les Dieux exigent de lui les victimes qu'il immole tous les jours. N'est ce pas le comble de l'impudence, de différer un jugement, tandis qu'il tient renfermée dans son palais une femme qui ne lui appartient pas, & cependant il se donne pour un juge intègre. Tels étoient les gémissemens & les plaintes que faisoit Denys. Chéréas, de son côté, ne prenoit aucune nourriture, il vouloit cesser de vivre. Son ami Polycharme tâchoit de l'en détourner. Sous l'apparence d'un ami, lui dit-il, tu es le plus cruel de mes ennemis. Tu prolonges

mon ſupplice, & tu vois d'un œil ſatisfait les tourmens que j'endure. Si tu m'étois véritablement attaché, tu n'envierois pas la liberté à un malheureux, qu'un méchant génie prend plaiſir à tourmenter. Que d'occaſions de bonheur ne m'as-tu pas fait manquer. Enſeveli à Syracuſe dans le monument de Callirhoé, j'euſſe été heureux. Je voulois alors mourir, tu m'en empêchas, & tu me privas d'une ſi agréable compagnie. Peut-être qu'elle n'auroit pas voulu ſortir du lieu de ma ſépulture, peut-être qu'elle ne m'auroit point abandonné. Plût aux Dieux que cela me fût arrivé, je n'aurois été ni vendu, ni chargé de fers, & je n'aurois pas eu à ſoutenir la vue d'un Roi, encore plus cruelle pour moi que la croix. Que j'au-
rois

rois été heureux de mourir avant que d'avoir appris son second mariage ! Quelle occasion favorable ne m'as-tu point fait manquer après le procès ! J'ai vu Callirhoé, & je n'ai point accouru pour l'embrasser. C'est un prodige nouveau, incroyable. On met en question, si Chéréas est l'époux de Callirhoé, & un Génie jaloux de mon bonheur ne permet pas qu'on la décide. Eveillé, & en songe, les Dieux m'ont également en horreur. En finissant ces mots, il saisit son épée; Polycharme le retint, & l'observa par la suite, comme s'il eût été son prisonnier.

Le Roi, ayant mandé l'Eunuque en qui il avoit le plus de confiance, n'osa d'abord lui avouer ce qui se passoit

dans ſon ame : mais Artaxate voyant le rouge lui monter au viſage, & qu'il avoit quelque choſe à lui dire, prit la parole : Que cachez-vous, Seigneur, à un eſclave qui ſait ſe taire, & dont l'attachement vous eſt connu ? Vous eſt-il arrivé quelque grand malheur ? que je crains qu'on ne vous ait dreſſé des embuches ! Ta crainte eſt juſte, répondit le Roi ; on m'en a tendu, mais ce ne ſont point des hommes, c'eſt un Dieu. J'avois bien lu & en Poëſie & en proſe, que l'Amour tenoit aſſervis ſous ſon empire, tous les Dieux & Jupiter même. Je doutois cependant qu'il s'en trouvât un ſeul plus puiſſant que moi. Ce Dieu s'eſt préſenté, il s'eſt inſinué dans mon cœur, il y exerce ſon empire, &, je ſuis

forcé d'en convenir, me voilà ſon eſclave. Les larmes qu'il répandit en finiſſant ces mots, l'empêchèrent de continuer. Artaxate comprit d'abord d'où étoit parti le trait dont le Roi avoit le cœur percé. La bleſſure n'étoit pas récente, & Artaxerce n'ayant aimé perſonne depuis l'arrivée de Callirhoé, il ne pouvoit méconnoître le feu dont il étoit conſumé. Il feignit cependant de l'ignorer. Quelle Beauté, Seigneur, lui dit-il, a pu vous aſſervir, vous qui voyez ſous votre empire tout ce qu'il y a de beau? Vous avez de l'or, de l'argent, des habillemens ſuperbes, des chevaux, des villes, des nations. Les femmes de Perſe ne ſont pas ſans beauté, mais Statira eſt la plus belle perſonne qui

ſoit ſous le Soleil, & vous la poſſédez ſans rival. Mais la jouiſſance eſt l'écueil de l'amour. Quelque Déeſſe ſeroit-elle deſcendue du Ciel; une autre Thétis ſe ſeroit-elle élevée des mers? Je ne doute point que les Divinités ne s'empreſſent de partager votre lit. Peut-être, répondit le Roi, que ce que tu dis eſt vrai; ſa beauté n'a rien d'humain, c'eſt une Déeſſe; cependant elle n'en convient pas; elle fait au contraire ſemblant d'être Grecque & de Syracuſe. Mais ce qui dévoile l'artifice, c'eſt que ne voulant point être convaincue, elle ne ſe dit point d'une ville qui ſoit ſous ma puiſſance, & qu'elle nous renvoie, pour la fable qu'elle débite, au-delà de la mer Ionienne & de la grande mer. Sous

prétexte de ce procès, elle m'est venue trouver, & toute la Pièce est de sa façon. J'admire qu'ayant vu Callirhoé, tu donnes la préférence à Statira. Il faut cependant examiner comment je pourrai me délivrer de ce chagrin. Cherche de tous côtés si tu pourrois y trouver un remède. Le remède que vous cherchez, Seigneur, se rencontre également parmi les Grecs & les Barbares. Il n'y en a point d'autre pour l'amour, que la possession de la personne aimée; & peut-être est-ce-là le sens de cet oracle si vanté: Celui qui a fait la blessure la guérira. Le Roi rougit à ces mots : Cesse, lui dit-il, de me donner un tel conseil. Qui moi, que j'aille séduire une femme qui ne m'appartient point! non, je n'ai point oublié

deſſus tout, & qui vous fait ſouvent oublier de boire & de manger. Il vaut mieux vous y abandonner que de reſter dans votre palais près d'un feu qui peut vous conſumer.

Ce conſeil plut au Roi, qui ordonna une chaſſe magnifique. Des Cavaliers bien parés, ce qu'il y avoit de plus diſtingué parmi les Perſes, & l'élite de l'armée montèrent à cheval. Ils étoient remarquables par leur bonne mine, mais le Roi les effaçoit tous. Un cheval de Niſe le relevoit encore par ſa beauté & ſa grandeur : il avoit un frein, des boſſettes & un poitrail d'or. Le Prince étoit vêtu d'une robe de pourpre Tyrienne travaillée à Babylone. Il avoit ſur la tête une thiare de couleur hyacinthe, au côté un ſabre à poignée

d'or, deux javelots à la main, & sur les épaules un carquois & un arc, ouvrage magnifique des Sères. Il avoit l'air fier, & tout occupé de sa bonne mine; tant il est naturel à l'amour d'aimer & de rechercher la parure. Il auroit voulu dans cet équipage être apperçu de Callirhoé au milieu de son cortège nombreux. En traversant la ville, il jettoit de côté & d'autre les yeux pour voir si elle n'étoit pas accourue à ce spectacle. Bientôt vous auriez entendu les montagnes retentir du hennissement des chevaux, des cris des chasseurs & des chiens; vous les auriez vu lancer le gibier, & courir après celui qu'ils avoient fait partir. Cette ardeur, cette impétuosité auroient fait oublier l'amour même, puisque le plai-

fir n'étoit pas sans fatigue, la joie sans danger, & que le péril avoit ses agrémens. Mais le Roi, tout occupé de Callirhoé, quoiqu'absente, ne voyoit ni chevaux, quoiqu'il y en eût tant qui courussent devant lui, ni gibier, malgré la quantité de celui qu'on poursuivoit : il n'avoit qu'elle devant les yeux. Sourd aux cris des Chasseurs & des chiens, il n'entendoit que Callirhoé, quoiqu'elle ne parlât point. L'Amour, ce Dieu qui se plaît dans le trouble, l'avoit accompagné à la chasse, & le voyant s'armer de résolution, & dresser contre lui une batterie, la tourna contre Artaxerxe, & fit servir à l'enflammer davantage le remède même qu'il avoit voulu apporter à sa passion. S'étant glissé dans son cœur, il

disoit : Quel agréable spectacle n'auroit-ce point été de voir ici Callirhoé, la jambe couverte d'un brodequin, le bras nud, le visage vermeil & le sein palpitant !

Telle qu'on voit Diane se divertir à chasser sur le Taigette ou l'Erymanthe le sanglier, ou le cerf léger à la course : telle il se la représentoit, & cette image l'enflammoit encore plus.

Il y a ici une lacune dans le manuscrit.

Il parloit encore, lorsqu'Artaxate reprit la parole. Seigneur, vous avez sans doute oublié ce qui s'est passé ; Callirhoé n'a point de mari ; & le jugement qui doit décider de son sort n'est point encore prononcé. Vous aimez une veuve ; ne craignez donc point

les loix, elles regardent les mariages, ni de commettre un adultère, puiſqu'il faut pour cela faire une inſulte à un mari. Ce langage, qui flattoit la paſſion du Roi, lui plut; & prenant l'Eunuque par la main, il lui dit en l'embraſſant: C'eſt avec raiſon que je te préfère au reſte de ma Cour, tu es en effet & le plus fidèle & le plus attaché de tous mes courtiſans. Va donc trouver Callirhoé, & amène-la-moi ſecrètement; je te défends ſur-tout de lui faire aucune violence. Je veux devoir tout à la perſuaſion & au myſtère. Le Roi, charmé de voir Callirhoé dans ſes filets, fit ſonner le départ. Artaxate n'étoit pas moins content. Il ſe flattoit de ne rencontrer aucune difficulté dans ſa négociation, & que par reconnoiſ-

ſance les deux amans, & principalement Callirhoé, alloient faire pleuvoir ſur lui toutes les graces. Eunuque, eſclave & barbare, il enviſageoit ſa conquête comme facile : mais il ignoroit les ſentimens généreux des Grecs, & ſur-tout la vertu de Callirhoé, & l'amour qu'elle portoit à ſon mari.

Ayant donc épié le moment favorable, il ſe préſenta devant elle ; & la trouvant ſeule : Je vous apporte, Madame, lui dit-il, un tréſor de bonnes nouvelles. Je compte ſur votre reconnoiſſance, & que vous ne mettrez point en oubli le bienfait que je vous annonce. On croit naturellement ce qu'on deſire. Callirhoé, enchantée de ce début, s'imagina d'abord qu'elle alloit être rendue à Chéréas ; elle ſe

presſoit d'apprendre cette agréable nouvelle, & promettoit à l'Eunuque de lui en témoigner ſa reconnoiſſance. Artaxate, reprenant donc ſon diſcours, lui dit : Vous tenez, Madame, des mains de la nature une beauté qui n'a point d'égale : mais quel ſi grand avantage en avez-vous tiré ? Le bruit de vos charmes, qui s'eſt répandu ſur toute la terre, ne vous a point encore procuré ni un mari, ni un amant digne de vous ; l'un eſt un miſérable Inſulaire, & l'autre un eſclave du Roi. Que vous ont-ils donc donné de grand & de magnifique ? Où ſont les terres que vous tenez d'eux ? les bijoux dont ils vous ont fait préſent ? les villes où vous règnez ? combien d'eſclaves voyez-vous à vos pieds ? les femmes de Babylone

ont des esclaves plus riches que vous. Vous n'avez point cependant été tout à fait négligée, & les Dieux vous ont prise sous leur protection. Ils vous ont amenée en ces lieux, sous le prétexte d'un procès, mais pour vous faire voir au Grand-Roi; & la première bonne nouvelle que je vous apprens, c'est qu'il vous a vue avec plaisir: je l'entretiens souvent de vous, & je lui fais toujours votre éloge. Il ajouta cela, car il n'y a point d'esclave qui n'ait coutume de vanter son crédit sur l'esprit de son maître, dans la vue de tirer du profit d'un tel discours. Callirhoé se sentit à l'instant percer le cœur comme d'un trait. Faisant cependant semblant de n'avoir point compris Artaxate : Que les Dieux, lui dit-elle,

ſoient toujours favorables au Roi, que ce Prince vous témoigne toujours ſa bienveillance, puiſque l'un & l'autre vous avez eu compaſſion d'une infortunée. Qu'il ſe hâte, je l'en conjure, de mettre fin à mes ſoucis, en terminant ce procès, & que je ceſſe d'être à charge à la Reine. L'Eunuque croyant que, faute de s'être exprimé aſſez clairement, Callirhoé ne l'avoit point entendu, commença à parler d'une manière plus intelligible. Vous êtes heureuſe en cela même, Madame, que vous n'avez plus pour amans de vils eſclaves, mais le Grand-Roi qui peut vous donner en préſent Milet même, l'Ionie entière, la Sicile, & d'autres nations encore plus conſidérables. Félicitez-vous, Madame, ſur votre bon

heur; offrez des sacrifices aux Dieux, faites tout au monde pour plaire davantage au Roi; & lorsque vous serez au comble de vos vœux, ne m'oubliez pas.

Callirhoé pensa, dans son premier mouvement, arracher les yeux au séducteur : mais, ayant réfléchi bientôt, en femme bien élevée & qui savoit se contenir, sur le lieu où elle se trouvoit, qui elle étoit, & quel étoit celui qui lui tenoit ce langage, elle fit taire sa colère, pour se jouer de ce Barbare. Egale, lui dit-elle, des esclaves des femmes de Perse, je ne suis point assez insensée pour me flatter d'être digne du Roi. Ne parlez donc point de moi, je vous en conjure, à votre maître. Quoique

ſur le champ il ne vous ait point témoigné ſon indignation, il pourroit par la ſuite vous la faire ſentir, s'il venoit à penſer que vous avez voulu mettre aux pieds d'une eſclave de Denys, le Maître du Monde. Je ſuis étonnée que prudent, comme vous l'êtes, l'humanité du Roi vous ait trompé, & que vous ayez pris pour de l'amour la compaſſion qu'il ſent pour mon infortune. Reſtons-en là, de crainte qu'on n'aille rapporter à la Reine ce qui vient de ſe paſſer. A ces mots, elle ſe retira. L'Eunuque élevé dans la tyrannie, & qui n'avoit jamais cru rien d'impoſſible ni au Roi, ni à lui-même, demeura dans un étrange étonnement.

Se voyant donc abandonné, & qu'on

ne l'avoit pas même jugé digne d'une réponse, il s'en alloit, le cœur agité de mille passions différentes. En colère contre Callirhoé, il s'attristoit sur lui-même, & redoutoit la colère du Roi, qui, bien loin de croire qu'il n'auroit pas réussi, pourroit s'imaginer qu'il n'auroit pas même ouvert la bouche de son amour, & que pour obliger la Reine, il auroit trahi son ministère. Il craignoit aussi que Callirhoé n'en fît part à Statira, & que furieuse contre lui, elle ne méditât sa perte, pour avoir non-seulement servi la passion de son maître, mais aussi pour avoir cherché à l'allumer. Cependant l'Eunuque pensoit, en s'en allant, de quelle manière il pourroit sans risque rapporter au Roi ce qui s'étoit passé. Callirhoé

de ſon côté, ſe voyant ſeule, ſe diſoit: Je l'avois bien prévu, je t'en prends à témoin, Euphrate, que je ne te repaſſerois plus. Adieu donc à jamais, père, mère, & toi, Syracuſe ma patrie, jamais je ne vous reverrai. C'eſt maintenant que Callirhoé eſt vraiment morte. Je ſuis ſortie du ſépulcre, mais le Corſaire Théron ne m'enlèvera point d'ici. Beauté inſidieuſe, auteur de tous mes maux! c'eſt toi qui es cauſe de ma mort, de mon eſclavage, de mon ſecond mariage, de ce que j'ai été conduite à Babylone, & de ce que j'ai comparu en Juſtice. A quoi ne m'as-tu pas expoſée? à qui ne m'as-tu pas livrée? à des Pirates, à la mer, à la mort, à l'eſclavage & à la Juſtice. Mais ce qui m'accable plus que tout le

reste, c'est l'amour du Roi ; j'aimerois cent fois mieux sa colère. La Reine sera terrible dans sa jalousie. Si Chéréas, tout Grec qu'il étoit, ne put se rendre maître de cette passion, que ne fera point une femme qui est Reine & Barbare. Allons, faisons voir par quelque action noble & généreuse, que je n'ai pas dégénéré de la vertu de mes ancêtres, & que c'est le sang d'Hermocrate qui coule dans mes veines. Mourons... mais attendons. Jusqu'à présent voilà le premier propos qu'on m'ait tenu, & encore est-ce par un Eunuque. Si l'on me fait par la suite plus de violence, il sera tems alors de prouver à Chéréas présent que je lui suis demeurée fidèle.

L'Eunuque cacha la vérité au Roi,

& lui dit que la garde exacte que faisoit la Reine ne lui avoit point permis d'aborder Callirhoé. Vous m'avez ordonné, Seigneur, de faire les choses si secrettement, que personne n'en pût prendre connoissance. Cet ordre est d'autant plus à propos, que vous avez pris sur vous l'auguste personnage de Juge, & que vous avez intention de vous attirer l'estime des Perses; aussi tout le monde vous comble-t-il de louanges. Les Grecs sont babillards, & se plaisent à faire des querelles sur les plus petites choses; ils ne manqueront point de publier vos intrigues; Callirhoé, par vanité de se voir aimée du Roi, Denys & Chéréas par jalousie. Il n'est pas juste non plus d'affliger la Reine, dont ce procès a augmenté les

charmes. Il chantoit ainsi adroitement la palinodie, dans la vue de détourner le Roi de cette passion, & de se délivrer d'un fardeau si pesant.

Le Roi se sentit d'abord convaincu, mais la nuit étant survenue, sa flamme se ralluma, & l'Amour lui retraça le portrait de Callirhoé; ses yeux vifs & perçans, la beauté de son visage; il louoit ses cheveux, sa démarche, le son de sa voix, son attitude, ses discours, son silence, sa joie, ses larmes. Ayant passé la plus grande partie de la nuit sans fermer les yeux, & n'ayant dormi enfin qu'autant qu'il le falloit pour appercevoir Callirhoé en songe, il manda de grand matin l'Eunuque: Va, lui dit-il, trouver Callirhoé, & reste en sentinelle tout le jour. Il faut

bien à la fin que tu trouves un moment pour l'entretenir en ſecret. Si je voulois faire connoître ma paſſion, & employer la force pour venir à bout de mes deſirs, je n'aurois qu'à parler, & je ſerois obéi. Artaxate, ſe proſternant à ſes pieds, le lui promit, car il n'eſt permis à perſonne de réſiſter aux ordres du Roi. Mais ſachant que Callirhoé éviteroit toutes les occaſions de l'entretenir, en ſe tenant continuellement avec la Reine, & voulant remédier à cet inconvénient, il rejetta toute la faute ſur ſon Argus. Seigneur, s'il vous plaiſoit mander auprès de vous Statira, comme ſi vous aviez quelque choſe à lui communiquer en particulier, ſon abſence me donneroit moyen d'entretenir Callirhoé. Je le veux bien, lui répondit

le Roi. Artaxate s'étant rendu dans l'appartement de Statira; madame, lui dit-il, après s'être prosterné, le Roi vous mande. La Reine se prosterna, & se rendit en diligence auprès du Roi. L'Eunuque, voyant Callirhoé seule, la prit par la main, comme s'il eût été plein d'humanité & ami des Grecs, & la tira du milieu des esclaves qui l'environnoient. Comme elle n'ignoroit point ce qu'il alloit lui dire, elle devint pâle & demeura sans voix; cependant elle le suivit. Se voyant tête à tête avec elle : Vous avez vu, madame, lui dit-il, quelles marques de respect la Reine a données en entendant prononcer le nom du Roi, & l'empressement qu'elle a eue de se rendre auprès de lui; & vous qui n'êtes qu'une esclave, vous

ne

ne pouvez ſoutenir l'éclat de votre fortune, & vous n'êtes point contente, quoique celui qui vous invite à le venir trouver puiſſe vous en donner l'ordre. Mais, madame, par égard pour vous, je lui ai caché votre folie, & je lui ai fait des promeſſes de votre part. Voilà deux chemins qui ſe préſentent; il ne tient qu'à vous de choiſir l'un ou l'autre, je vais vous les montrer. En vous laiſſant aller aux deſirs du Roi, vous recevrez les plus riches préſens & le mari que vous ſouhaitez : car il ne veut pas vous épouſer, & il n'exige de la complaiſance que pour un tems. Si vous ne vous laiſſez point perſuader, vous ſavez à quoi s'expoſent les ennemis du Roi; ils ſont les ſeuls qui ſouhaitent mourir, & ils ne peuvent l'ob-

tenir. Callirhoé se moqua de ses menaces. Ce ne seront point les premiers malheurs que j'aurai essuyés, il y a long-tems que j'en ai contracté l'habitude. Le Roi peut-il m'exposer à quelque chose de plus fâcheux que ce que j'ai déjà souffert ? j'ai été enterrée, quoique pleine de vie. Y a-t-il au monde une prison plus étroite que le tombeau ? je me suis trouvée ensuite entre les mains des Pirates, & le plus cruel de mes supplices, Chéréas est ici, & je ne puis le voir. Ce langage la trahit. L'Eunuque comprit qu'elle aimoit. Insensée ! lui dit-il, vous osez préférer au Roi un esclave de Mithridate. Callirhoé indignée d'entendre ainsi maltraiter Chéréas : Parlez mieux, reprit elle ; Chéréas est d'une naissance

illuſtre, & le premier d'une ville que n'ont pu vaincre ces Athéniens qui ont battu à Marathon & à Salamine votre grand Roi. En finiſſant ces paroles, ſes yeux ſe remplirent de larmes. Mais l'Eunuque devenant encore plus preſſant, répliqua : Ne vous en prenez qu'à vous-même, ſi l'arrêt n'eſt point encore prononcé. Comment voulez-vous vous rendre favorable votre Juge? Ne vaut il pas mieux céder pour obtenir votre mari? peut-être Chéréas ignorera-t-il ce qui ſe ſera paſſé; & quand même il en auroit connoiſſance, pourroit-il être jaloux de quelqu'un ſi fort au-deſſus de lui, vous ſerez à ſes yeux d'un plus grand prix, pour avoir ſu plaire au Roi. S'il ajouta cela, ce ne fut point tant à cauſe de Callirhoé, que parce que

c'étoient ſes ſentimens. Les barbares enviſagent en effet leur Roi avec une ſtupide admiration, & le regardent comme un Dieu viſible. Mais Callirhoé auroit refuſé les offres de Jupiter même, & elle auroit préféré à l'immortalité le plaiſir de paſſer un ſeul jour avec Chéréas. L'Eunuque ne pouvant rien obtenir, lui dit, madame, je vous donne le tems de la réflexion. Penſez non-ſeulement à vous, mais encore que Chéréas court riſque de périr de la mort la plus cruelle. Le Roi ne ſouffrira jamais de ſe voir vaincu en amour. Il partit, & ces dernières paroles frappèrent vivement Callirhoé.

La fortune ayant trouvé matière à quelque choſe de plus nouveau, mit bientôt fin à toute cette intrigue amou-

reuſe. On vint annoncer au Roi que l'Egypte s'étoit révoltée, & qu'elle avoit fait de grands préparatifs; que les Egyptiens avoient tué leur Satrape, & s'étoient choiſi un Roi; que l'ayant à leur tête, ils avoient traverſé Péluſe, & que déjà ils ravageoient la Syrie & la Phénicie : aucune ville n'oſant s'oppoſer à une armée, qui ſe portant avec l'impétuoſité d'un torrent, ou d'un incendie, menaçoit de tout engloutir & de tout embraſer. Cette nouvelle troubla le Roi, les Perſes en furent dans l'étonnement, Babylone en fut conſternée. Les Devins publioient que le ſonge du Roi avoit annoncé ce qui devoit arriver; que les Dieux, en demandant des ſacrifices, avoient fait connoître qu'on ſeroit victorieux; mais que ce ne

feroit pas fans danger. Il ne fe difoit rien, il ne fe faifoit rien, que ce qui a coutume de fe dire & de fe faire en pareille occurence. Une guerre fi peu attendue avoit ébranlé l'Afie. Le Roi ayant convoqué les Grands du royaume & tous les chefs des nations alors à fa cour, qu'il avoit coutume de confulter dans les plus grandes affaires, délibéra avec eux fur les conjonctures préfentes. Les avis fe trouvèrent partagés; mais chacun convint qu'il falloit ufer de diligence; & ne point différer d'un feul jour, fi cela étoit poffible, pour deux raifons. L'une, pour empêcher l'ennemi de devenir plus puiffant, & l'autre pour encourager ceux qui étoient reftés fidèles, en leur faifant envifager le fecours comme prochain. Au lieu

qu'en tardant tout iroit de mal en pis; que les ennemis les mépriſeroient, parcequ'ils paroîtroient craindre, & que ceux qui leur étoient demeurés fidèles, ſe voyant négligés, ſe remettroient entre les mains des Rébelles. Ce fut un grand bonheur que le Roi ne ſe trouvât point alors à Bactres, ni à Ecbatane; mais à Babylone qui n'eſt pas éloigné de la Syrie : car il n'avoit qu'a paſſer l'Euphrate pour en venir auſſi-tôt aux mains avec les rébelles. Il fut décidé de faire marcher ſur le champ toutes les troupes qui ſe trouvoient près du Roi, & d'envoyer de tous côtés dans les provinces des ordres d'enrôler des ſoldats qu'on conduiroit ſur l'Euphrate. Il eſt aiſé aux Perſes de raſſembler en peu de tems leurs forces. Par un réglement de Cy-

rus, leur premier Roi, chaque peuple soumis à cet empire fait le contingent qu'il doit fournir, & s'il doit donner de l'infanterie, de la cavalerie, des gens de traits, des chars armés à la légère, d'autres armés de faux tranchantes, des éléphants, de l'argent & les autres choses nécessaires aux troupes. Au moyen de cela, il ne faut pas plus de tems à une grande armée pour tous ses préparatifs, qu'il n'en faut à un seul homme pour faire les siens.

Le cinquième jour de la nouvelle reçue, le Roi sortit de Babylone, accompagné de tous ceux qui étoient en âge de porter les armes, suivant l'ordre qu'il en avoit donné. Denys se mit aussi en marche; car étant Ionien, & par conséquent sujet du Roi, il ne lui étoit pas

permis de rester. S'étant couvert de ses plus belles armes, & ayant formé un corps considérable de gens qu'il avoit amenés à sa suite, il se plaça aux premiers rangs & dans les endroits les plus remarquables, faisant assez voir par-là qu'il avoit envie de se distinguer. Naturellement avide de gloire & d'honneur, il ne regardoit pas le courage qui y mène comme une chose de surérogation, mais il en faisoit tout le cas imaginable. Il joignoit à cela quelque légère espérance de se rendre utile dans cette guerre, & que le Roi lui donneroit, sans prononcer de jugement, Callirhoé pour le prix de sa valeur.

La Reine ne vouloit point emmener avec elle cette belle Syracusaine; elle n'en parla point par cette raison, &

ne demanda point au Roi ce qu'il vouloit qu'on en fît. Artaxate gardoit aussi le silence, n'osant point sans doute parler d'amour à son maître, tandis qu'il le voyoit en danger. Mais, pour dire la vérité, il étoit aussi enchanté de se voir débarrassé de Callirhoé que si c'eût été une bête féroce ; & je crois qu'il rendoit graces à la guerre d'avoir coupé cours à une passion qui ne devoit sa naissance & ses progrès qu'à l'oisiveté. Le Roi n'avoit pas cependant mis en oubli Callirhoé ; au milieu de ce tumulte affreux, il songeoit à ses charmes. Il craignoit de s'en informer, de peur qu'en faisant mention d'une belle femme, dans un tems où il n'étoit question que de combattre, il ne donnât de lui une mauvaise idée à tous ses sujets. Quoi-

que forcé par sa passion, il ne parla cependant point de Callirhoé à Statira, pas même à l'Eunuque, quoiqu'il fût le confident de son amour; mais il imagina ceci. C'est un usage en Perse, que lorsque le Roi & les Grands vont à la guerre, ils emmenent avec eux leurs femmes, leurs enfans, leur or, leur argent, leurs habits les plus précieux, leurs concubines, des Eunuques, des chiens, de riches tables, tout ce qu'ils ont en un mot de plus rare & de plus capable de donner une grande idée de leur magnificence & de leur luxe. Le Roi, ayant donc mandé celui qui avoit soin de toutes ces choses, lui fit d'abord un long discours, & régla de la manière qu'il falloit que tout fût; enfin il lui parla de Callirhoé d'un air grave &

propre à faire penser qu'il n'y prenoit aucun intérêt. Que cette misérable étrangère, dont j'ai pris sur moi le jugement, suive aussi avec les autres femmes. Callirhoé sortit ainsi de Babylone, & ce ne fut pas sans plaisir : car elle se flattoit que Chéréas en seroit pareillement sorti ; que les évènemens de la guere pourroient apporter quelque changement à ses malheurs, & que la paix venant tout-à-coup à se faire, on termineroit peut-être son procès.

Fin du sixième Livre.

LIVRE SEPTIÈME.

TOUT le monde étant ſorti avec le Roi, pour aller au-devant des Egyptiens: Chéréas, qui n'étoit point né ſon ſujet, ne reçut point l'ordre de ſe mettre en marche, & c'étoit le ſeul homme libre qui ſe rencontrât alors à Babylone. Il en fut charmé, parce qu'il croyoit que Callirhoé étoit auſſi reſtée. Le lendemain il ſe rendit au palais pour la voir; mais trouvant tout fermé, & beaucoup de Gardes aux portes, il parcourut toute la ville pour la chercher; & ſans ceſſe comme un furieux, il demandoit à ſon ami Polycharme ce qu'elle pouvoit être devenue; car il ne pouvoit s'imaginer qu'elle eût ſuivi l'armée. Ne l'ayant

trouvée nulle part, il ſe rendit où logeoit Denys ſon rival. Il en ſortit quelqu'un qui avoit l'air fort occupé, & qui lui apprit ce qu'on lui avoit recommandé de dire. Denys ſouhaitoit que Chéréas, perdant tout eſpoir d'épouſer jamais Callirhoé, n'attendît pas la déciſion du procès. Il avoit, dans cette intention, laiſſé, en partant pour l'armée, une perſonne de confiance, qu'il avoit chargée de lui dire que le Grand-Roi, ayant beſoin de troupes, avoit envoyé Denys pour lever une armée contre les Egyptiens, & que pour l'engager à le ſervir fidèlement, & avec ardeur, il lui avoit rendu Callirhoé. Chéréas le crut ſans balancer; les malheureux ſont aiſés à tromper. Dans ſa douleur, il déchiroit ſes habits, s'ar-

rachoit les cheveux, & ſe frappant la poitrine : Injuſte Babylone, diſoit-il, voilà donc comme tu reçois tes hôtes, tu n'es plus même pour moi qu'une vaſte ſolitude. Oh ! l'excellent Juge, qui s'eſt rendu le miniſtre des plaiſirs de Denys, & qui lui mène une femme dont il ne peut diſpoſer. Un mariage au milieu du tumulte des armes ! Je méditois déjà ma cauſe, & j'étois bien perſuadé de la force de mes raiſons ; on me condamne par défaut, quoique je me ſois préſenté, & l'on adjuge la victoire à Denys, avant même que de l'avoir entendu. Mais elle ne lui ſervira de rien. Callirhoé ne pourra ſurvivre à une ſéparation ſi cruelle. L'idée de ma mort l'avoit d'abord trompée, mais maintenant elle ſait que je

vis, & que j'habite ces lieux. Que tardé-je donc si long-tems à me tuer devant le palais, & à arroser de mon sang la porte de mon Juge. Que les Perses & les Mèdes sachent la manière dont il rend justice. Polycharme, qui ne voyoit aucune consolation dans un tel malheur, & qu'il étoit impossible de sauver son ami, lui dit : J'ai souvent essayé de vous consoler, & je vous ai bien des fois empêché de vous donner la mort. Maintenant il paroît que vous avez pris le parti le plus sage; & je suis si éloigné de vous détourner de votre dessein, que je suis moi-même prêt à mourir avec vous. Mais pensons au genre de mort qui nous sera le plus avantageux. Celui que vous avez imaginé pourroit, il

eſt vrai, rendre le Roi très-odieux, & le couvrir de honte par la ſuite : mais quelle proportion auroit la vengeance avec tout ce que nous avons ſouffert ? Il me ſemble que nous devons faire ſervir à nous venger du tyran la mort que nous avons réſolu de nous donner. Il ſeroit beau de lui cauſer mille chagrins, & de l'obliger à ſe repentir ; & la poſtérité raconteroit avec plaiſir, que deux Grecs injuſtement condamnés par le Grand-Roi, ſont morts en hommes de cœur, après lui avoir cauſé à leur tour toutes ſortes de chagrins. Mais nous ſommes ſeuls, reprit Chéréas, ſans aucune reſſource, & étrangers. Quel mal pouvons-nous donc lui faire, lui qui commande à tant de nations ſi conſidé-

rables, & dont la puiſſance nous eſt connue ? Toujours environné d'une double garde, il n'y a pas moyen de l'approcher. Si nous en tuions quelqu'un, & ſi nous mettions le feu à un de ſes domaines, il ne s'appercevroit pas même de cette perte. Vous auriez raiſon, lui dit Polycharme, s'il n'étoit point en guerre. Mais nous avons appris que les Egyptiens ſe ſont révoltés, qu'ils ſe ſont emparés de la Phénicie, & qu'ils parcourent la Syrie. Le Roi trouvera la guerre avant même que d'avoir paſſé l'Euphrate. Nous ne ſommes donc point ſeuls, & nous pouvons compter ſur les armes des Egyptiens, ſur leurs richeſſes & leurs vaiſſeaux. Faiſons ſervir à notre vengeance une Puiſſance étrangère. Il n'avoit point

encore cessé de parler, que Chéréas s'écria : Hâtons-nous de partir, & de tirer par la guerre vengeance de ce Juge.

S'étant donc mis promptement en marche, & faisant semblant de vouloir rejoindre le Roi, ils suivirent avec ardeur la route qu'il avoit tenue. Ils espéroient pouvoir passer sous ce prétexte l'Euphrate, sans avoir rien à craindre. Ils joignirent les troupes sur le bord du fleuve, & s'étant mêlés avec ceux qui avoient en garde les oiseaux, ils suivirent l'armée. Etant ensuite arrivés en Syrie, ils passèrent du côté des Egyptiens. Les Gardes avancées les ayant arrêtés, on leur demanda qui ils étoient, parce que n'ayant point l'air d'Ambassadeurs, on les soupçonnoit d'être des espions. Ils

auroient même couru quelque risque, si un Grec qui se trouva par hasard en cet endroit, n'eût entendu leur langage. Ils dirent qu'ils avoient quelque chose d'important à communiquer au Roi, & qu'ils demandoient à être conduits vers lui. Ayant été admis en sa présence, Chéréas prit la parole. Nous sommes Grecs, dit-il, & des plus illustres maisons de Syracuse. Mon ami, que vous voyez ici, m'a suivi par amitié à Babylone, & moi je m'y suis rendu pour revendiquer mon épouse qui est fille d'Hermocrate, de ce grand Général, qui a vaincu les Athéniens dans un combat naval, & dont sans doute vous avez entendu parler. L'Egyptien lui fit signe qu'il en avoit connoissance. Il n'y avoit point en effet

de nation qui n'eût appris les malheurs qu'avoient essuyé les Athéniens dans la guerre de Sicile. Artaxerxe, continua-t-il, nous a traités en tyran, & là-dessus ils lui racontèrent tout ce qui s'étoit passé. Nous nous engageons volontairement à vous être fidèles, & nous avons deux puissans aiguillons qui ne peuvent manquer de nous exciter à de grandes actions, le desir de la vengeance, & celui de ne lui point survivre. Il y a déjà long-tems que, sans ce motif, j'aurois vu pour la dernière fois le jour, que mes malheurs m'ont rendu odieux, & dorénavant je ne veux vivre que pour faire du mal à mon ennemi. Je ne mourrai pas cependant sans gloire, comme un lâche, & je ferai des efforts dignes de la postérité la plus reculée.

L'Egyptien, enchanté de lui entendre tenir un tel langage, lui tendit la main en ſigne d'amitié. Vous êtes arrivé, lui dit-il, fort à propos & pour vous & pour moi. Sur le champ, il leur fit donner des armes & une tente. Peu de tems après, il admit Chéréas à ſa table, & enſuite à ſes conſeils. Car il avoit remarqué en lui une audace tempérée par la prudence, & une fidélité à toute épreuve, & telle que ne pouvoit manquer de l'avoir un jeune homme d'un auſſi heureux naturel, & dont l'éducation n'avoit pas été négligée. Si la haine qu'il portoit au Roi l'excitoit à de grandes actions, il étoit bien aiſe auſſi de faire voir qu'il n'étoit point un allié mépriſable, & qu'il méritoit les poſtes les plus diſtingués.

Il ne tarda pas à donner des preuves de son habileté. Le Roi d'Egypte avoit facilement réussi dans tout ce qu'il avoit entrepris, & pour se rendre maître de la Cœlésyrie, il n'avoit eu que la peine de la parcourir; il avoit aussi soumis la Phénicie entière, excepté la ville de Tyr. Les Tyriens sont naturellement guerriers; ils recherchent la gloire qui vient des belles actions, afin de ne point faire rougir Hercule, le Dieu le plus en honneur parmi eux, & à qui la plus grande partie de leur ville est dédiée. Cette ville, étant forte par son assiette, inspire encore plus de confiance à ses habitans. Elle est bâtie dans la mer, & ne touche au continent que par une langue de terre qui empêche qu'elle ne soit une isle.

Elle reſſemble à un vaiſſeau dans le port, que le pont abattu joint à la terre. Il eſt donc facile à ſes habitans d'éloigner l'ennemi de leurs murs; une armée de terre ne peut, à cauſe de la mer, s'en approcher, & la porte unique, qui donne ſur la langue de terre, ſuffit pour l'écarter. Ils n'ont rien à craindre non plus des vaiſſeaux ennemis, la ville étant extrêmement forte, & les ports auſſi bien fermés qu'une maiſon.

Tous les pays circonvoiſins étant pris, il n'y avoit que les Tyriens, qui demeurant par amitié fidèles au Roi de Perſe, mépriſaſſent la puiſſance des Egyptiens. Le Roi d'Egypte en étant indigné, aſſembla ſon Conſeil. Chéréas s'y trouva; il y avoit été invité pour

la première fois. Camarades, leur dit le Roi; (car je ne puis traiter d'esclaves des amis) vous voyez notre embarras; Tyr nous arrête au milieu de nos succès, & nous nous trouvons dans la position d'un navire, qui ayant toujours joui d'une heureuse navigation, se voit à la fin surpris d'un vent contraire. Artaxerxe, d'un autre côté, se hâte, comme nous l'apprenons, de nous joindre. Que faut-il faire? Nous ne pouvons ni prendre Tyr, ni la laisser derrière nous. Telle qu'un mur (*), elle nous ferme l'entrée

(*) Cela fait allusion aux murs qu'on élevoit pour empêcher les incursions des ennemis. Telle est la fameuse muraille de la Chine, & telle étoit celle que les Romains bâtirent sur les frontières d'Angleterre, pour arrêter les courses des Pictes.

de l'Añe. Il me semble que nous devons songer à une prompte retraite, avant que les forces des Perses se soient réunies à celles des Tyriens. Nous risquerions trop en restant dans un pays ennemi. La ville de Péluse est forte; là nous n'aurons rien à craindre ni des Tyriens, ni des Mèdes, ni des efforts du reste de la terre, puisqu'on ne peut traverser les sables qui nous environneront, & que le passage est extrêmement étroit; cette mer n'est connue que de nous, & le Nil nous est favorable. Ayant ainsi parlé, chacun par crainte garda un morne silence; l'abbatement se peignit sur tous les visages. Chéréas fut le seul qui osa parler. Sire, lui dit-il, (ce nom vous appartient à juste titre, & non au Roi de

Perſe, le plus méchant des hommes) je ſuis fâché de voir Votre Majeſté ſonger à la retraite, lorſqu'on eſt prêt à entonner l'hymne de la Victoire. Nous vaincrons, n'en doutez point; & non-ſeulement nous nous rendrons maîtres de Tyr, mais encore de Babylone. Souvent il ſurvient à la guerre des obſtacles, qui bien loin de nous décourager, doivent nous animer encore plus à les ſurmonter. Ces Tyriens, qui maintenant ſe moquent de nous, je m'offre à vous les livrer dans les fers. Si vous ne me croyez point, immolez moi, & partez enſuite. Car tant que je ſerai en vie, je ne vous accompagnerai pas dans votre fuite Que ſi c'eſt un parti pris, du moins laiſſez-moi ici les volontaires. Polycharme & moi,

nous combattrons, car nous sommes venus sous les auspices des Dieux.

Ils craignoient tous qu'on ne suivît point l'avis de Chéréas; mais le Roi, admirant sa grandeur d'ame, lui permit de choisir dans toute l'armée ceux qu'il voudroit prendre avec lui. Il ne les prit pas sur le champ, mais il parcourut le camp, pour voir s'il n'y découvriroit point de Grecs, & ordonna à Polycharme de faire de son côté la même chose. Il s'en trouva beaucoup à la solde des Egyptiens; il choisit parmi eux les Lacédémoniens, les Corinthiens & les Péloponnésiens; il y joignit aussi environ vingt Siciliens qu'il rencontra pareillement. Ils faisoient en tout trois cens. Il leur parla en ces termes: Le Roi m'ayant permis de

choiſir dans ſon armée les plus braves gens, je vous ai donné la préférence : car je ſuis Grec auſſi, né à Syracuſe, & Péloponnéſien d'origine. Supérieurs à tous les Barbares par l'éclat de votre naiſſance, vous devez auſſi l'emporter ſur eux par vos belles actions. Que perſonne ne ſoit étonné de l'entrepriſe à laquelle je vous invite. Non-ſeulement elle eſt poſſible, mais encore facile, & la difficulté n'en conſiſte que dans une vaine opinion, & s'évanouira dès que nous mettrons la main à l'œuvre. Les Grecs, qui ſoutinrent le choc de Xerxès au paſſage des Thermopyles, n'étoient pas en plus grand nombre que nous. Les Tyriens n'ont pas cinq millions de ſoldats à nous oppoſer; ils ſont en petit nombre, &

s'ils nous méprisent, c'est plutôt par fanfaronade que par un courage sensé & réfléchi. Qu'ils apprennent donc à connoître la supériorité des Grecs sur les Phéniciens. Je ne demande point le commandement, & je serai toujours prêt à suivre celui qui voudra se mettre à votre tête. Il me trouvera toujours docile à ses ordres, puisque j'ai moins en vue ma gloire que la vôtre. A l'instant ils s'écrièrent tous d'une voix : Soyez notre Général, Chéréas, nous y consentons. Amis, reprit-il, puisque vous m'avez élevé à ce poste d'honneur, je ferai mon possible pour que vous n'ayez aucun sujet de vous repentir de la bienveillance & de la confiance que vous me témoignez. Tout couverts de gloire, & les yeux de la

terre entière attachés sur vous, vous allez encore, avec le secours des Dieux, vous voir comblés de richesses. Vos faits glorieux, consacrés à l'immortalité, passeront d'âge en âge jusqu'à la postérité la plus reculée, & de même qu'on célèbre encore ceux qui accompagnèrent Miltiade, & les trois cent Spartiates qui suivirent Léonidas ; de même l'on chantera par-tout les louanges des soldats de Chéréas. Il n'avoit point encore cessé de parler, que tous s'écrièrent : Marchez à notre tête. Et en même tems ils coururent aux armes.

Chéréas, les ayant fait couvrir de leurs plus riches armures, les conduisit à la tente du Roi, qui saisi d'admiration en les voyant, les prit d'abord pour des étrangers, & non pour ses

soldats ordinaires. Il leur fit les promesses les plus brillantes. Nous y comptons, répondit Chéréas; tenez cependant le reste de l'armée sous les armes, & ne vous approchez pas de Tyr que nous ne nous en soyons rendus maîtres, & que du haut des murs nous ne vous appellions. Plût aux Dieux, dit le Roi, que votre entreprise réussît! Chéréas mena donc ses soldats contre Tyr, serrés les uns contre les autres, afin qu'ils parussent encore moins qu'ils ne l'étoient, & l'on eût pu dire avec vérité ce que le Poëte dit des Grecs: Leurs rangs sont si serrés, que les boucliers soutiennent les boucliers, & que les casques joignent les casques.

Les ennemis ne les apperçurent pas d'abord, mais s'étant approchés da-

vantage, la garde qui étoit ſur les murailles les vit, & les prenant plutôt pour des transfuges que pour des ennemis, donna ſur le champ aux habitans le ſignal de leur approche. Qui ſe ſeroit en effet attendu qu'un corps de troupes auſſi foible marchât contre une ville très-puiſſante, que les Egyptiens, avec toutes leurs forces, n'avoient pas oſé attaquer. Lorſqu'ils furent près, on leur demanda qui ils étoient, & ce qu'ils vouloient. Chéréas répondit : Nous ſommes Grecs & à la ſolde du Roi d'Egypte ; mais bien loin de toucher notre paie, l'on nous dreſſe des embuches, & l'on cherche à nous faire périr. Nous ſommes donc venus vous trouver, pour tirer de concert avec vous, vengeance de notre

ennemi commun. On fit le rapport de cela aux habitans, & la porte ayant été ouverte, le Général Tyrien s'avança accompagné d'un petit nombre de ses soldats : d'abord Chéréas le tue, & fondant sur les autres, il frappe à droite & à gauche, & l'on n'entend bientôt que des gémissemens.

Tels que des lions qui tombent sur un troupeau sans défense, tels les soldats de Chéréas massacrent tout ce qu'ils trouvent en leur chemin. Si le nombre des spectateurs étoit petit, le reste n'en étoit pas moins troublé. Le peuple sortit en foule pour voir ce qui se passoit, & ce fut là principalement la cause de la perte des Tyriens. Ceux qui se trouvoient dans la ville se pressoient pour sortir, tandis que

ceux qui en étoient dehors se sentant percer, tâchoient d'y rentrer pour se mettre à couvert. Comme ils s'embarrassoient mutuellement dans un passage si étroit, les Grecs les tuoient sans peine. Il n'étoit pas même possible de fermer la porte, à cause de la quantité des corps morts. Au milieu de ce tumulte affreux, Chéréas fut le seul qui garda son sang-froid. Ayant forcé ceux qui alloient à sa rencontre, il entre dans la ville, lui dixième il monte sur les murailles, & fait aux Egyptiens le signal dont il étoit convenu avec eux. Plus prompts que la parole, ils arrivent, & Tyr fut prise. Toute l'armée célébra cette victoire par des sacrifices & des festins; Chéréas fut le seul qui n'en offrit point, &

qui ne parut pas une couronne de fleurs ſur la tête. Quel plaiſir pourrois-je trouver à des réjouiſſances auxquelles Callirhoé ne prend aucune part. Depuis la nuit de mes noces, je n'ai point porté de couronne, & jamais je n'en porterai. Si vous n'êtes plus, ce ſeroit une impiété; ſi vous êtes en vie, comment pourrois-je aſſiſter à un feſtin où vous ne ſériez pas, & dans le tems que vous êtes accablée de malheurs.

Le Roi de Perſe, ayant traverſé l'Euphrate, faiſoit toute la diligence poſſible pour joindre les Egyptiens. Ayant appris la priſe de Tyr, & voyant l'ennemi égal en force, marcher au-devant de lui, il craignit pour Sidon & toute la Syrie. Il réſolut donc de laiſſer quelque part les équipages,

afin

afin d'être plus leſte & moins embarraſſé dans ſa marche. Prenant avec lui ſes meilleures troupes, il laiſſa avec la Reine tout ce qui n'étoit point en âge de combattre; les richeſſes, les habillemens, & tout ce qui ſervoit au luxe. Mais quand il vit que le trouble & le tumulte avoit gagné toutes les villes juſqu'à l'Euphrate, il crut plus sûr de les envoyer dans l'iſle d'Arade.

Cette iſle n'eſt éloignée du continent que de trente ſtades; on y voit un temple ancien dédié à Vénus. Les femmes ſont auſſi libres en cet endroit que dans leurs propres maiſons. Callirhoé ayant apperçu la ſtatue de cette Déeſſe, reſta debout devant elle. D'abord elle garda le ſilence; pleurant enſuite, elle reprocha ſes larmes à la Déeſſe: Enfin,

dit-elle d'une voix baſſe & mal articulée, me voici dans la petite iſle d'Arade, au lieu de celle de Sicile, & je n'y trouve aucun des miens. C'en eſt aſſez, grande Déeſſe. Combien de tems encore voulez-vous me faire la guerre ? Quand même je vous aurois grièvement offenſée, n'êtes-vous pas aſſez vengée ? Si cette malheureuſe beauté a paru digne d'envie, elle a cauſé ma perte ; & la guerre, le ſeul malheur qui me reſtoit encore à eſſuyer, je l'éprouve maintenant. Babylone me fut indulgente, en comparant la manière dont j'y ai vécu avec mon état actuel. Chéréas n'étoit pas loin de moi ; ſans doute maintenant qu'il eſt mort. Il n'aura pas voulu ſurvivre à mon départ, & je ne trouve perſonne de qui

je puiſſe apprendre ce qu'il eſt devenu. Je ne vois ici que des étrangers, des Barbares qui me portent envie, me haïſſent, & ce qui m'eſt encore plus odieux, qui m'aiment. Grande Déeſſe, apprenez-moi, je vous en conjure, ſi Chéréas reſpire encore. Ayant achevé ces paroles, elle ſe retira, voyant arriver cette Rhodogune qui, la première de toutes les femmes de Perſe, étoit allée au-devant d'elle le jour de ſon entrée à Babylone..... (*)

(*) Il y a dans le Grec Rhodogune fille de Zopyre & de Mégabyſe, qui occupoient le premier rang dans la nation. M. d'Orville ſoupçonne avec raiſon qu'il y a ici une lacune. Il n'eſt point naturel en effet que Rhodogune & Callirhoé ſe rencontrent ſans ſe parler.

Cependant le Roi d'Egypte ayant appris que celui de Perſe n'étoit pas loin, & qu'il avoit fait de grands préparatifs par terre & par mer, manda Chéréas. Je n'ai point encore trouvé l'occaſion, lui dit-il, de reconnoître vos premiers ſuccès, & l'obligation que je vous ai de la priſe de Tyr. Mais n'allons point perdre par la ſuite des avantages certains que je veux partager avec vous. L'Egypte me ſuffit, je vous donne la Syrie. Examinons maintenant ce qu'il nous faut entreprendre. La guerre ſe fait avec une égale ardeur ſur l'un & l'autre élément. Je vous donne le choix de prendre le commandement des troupes de terre ou de celles de mer. La mer vous eſt, je crois, plus familière : car

vous autres Syracusains, vous avez vaincu dans un combat naval les Athéniens même. Vous aurez avec vous les Triremes d'Egypte; elles sont plus grandes, plus fortes & en plus grand nombre que celles de Sicile. Gendre d'Hermocrate, prenez ce Héros pour votre modèle, &, comme lui, battez sur mer vos ennemis. Je ne refuse aucun danger, répondit Chéréas, & il n'y en a point auquel je ne trouve de l'agrément; je prendrai pour vous le soin de combattre le Roi qui m'est devenu si odieux. Donnez-moi seulement avec les Triremes les trois cent Grecs avec qui j'ai pris Tyr. Non-seulement ceux-là, reprit le Roi, mais encore d'autres, & tout autant que vous en voudrez. On passa sur le champ des

paroles aux effets; le besoin étoit pressant. L'Egyptien à la tête de l'armée de terre, alla au-devant des ennemis; Chéréas prit le commandement de la flotte. Les troupes furent d'abord découragées de ce que Chéréas ne marchoit point avec elles; car il en étoit aimé, & il n'y avoit point d'espérances dont les soldats ne se flattassent, en le voyant à leur tête. On auroit dit un grand corps qui avoit perdu un de ses yeux. Mais l'armée navale sentit relèver ses espérances & son courage s'enfler, ayant pour Général un homme qui joignoit à la beauté la plus grande bravoure. Elle ne sentit aucun chagrin en s'embarquant, ou du moins bien peu, & chacun monta avec une égale ardeur sur les vaisseaux, les

pilotes, les matelots & les ſimples ſoldats, comme leurs Officiers, chacun voulant attirer ſur ſoi les regards de Chéréas. Le même jour il ſe donna un combat & ſur terre & ſur mer. Les troupes de terre réſiſtèrent long-tems aux Perſes & aux Medes; mais enfin forcées de céder au nombre, elles plièrent. Le Roi ſe mit à leurs trouſſes avec ſa cavalerie : l'Egyptien de fuir en diligence à Péluſe; le Perſe de ſe preſſer encore plus de le joindre. Peut-être même auroit-il échappé, ſi Denys n'eût fait des prodiges de valeur. Dans l'action, il combattit vaillamment, toujours près du Roi, afin de s'en faire remarquer. Il enfonça le premier ceux qu'il avoit en tête, & ſe mit à les pourſuivre ſans

relâche jour & nuit. Le Roi, craignant qu'ils ne lui échappassent, étoit fort triste. Rassurez-vous, Seigneur, lui dit Denys, je me fais fort d'arrêter les Egyptiens dans leur fuite, si vous me donnez un certain nombre de cavaliers choisis. Le Roi loua beaucoup son zèle, & le lui donna. Ayant donc pris avec lui cinq mille hommes, il fit en un seul jour, par une marche forcée, ce qu'on a coutume de ne faire qu'en deux, & étant tombé pendant la nuit sur les Egyptiens, dans le tems qu'ils s'y attendoient le moins, il fit beaucoup de prisonniers, & en tua un plus grand nombre. Le Roi d'Egypte, étant tombé entre ses mains, se tua lui-même, & Denys porta sa tête au Roi. A ce spectacle, Artaxerxe en-

chanté, lui dit : Non content de vous faire mettre dans les regiſtres publics au nombre des Bienfaicteurs de ma Maiſon, recevez encore Callirhoé de ma main; c'eſt le préſent le plus flatteur que je puiſſe vous faire, & celui que vous déſirez le plus ardemment. La guerre a décidé entre vous & Chéréas, & vous avez le plus beau prix de la valeur. Denys ſe proſterna à ſes pieds, & perſuadé que Callirhoé alloit être à lui, & que rien ne pouvoit plus apporter d'obſtacle à ſon bonheur, il ſe croyoit égal aux Dieux.

Tout s'étoit ainſi paſſé à terre. Il n'en fut pas de même ſur mer. Chéréas battit la flotte ennemie, de manière qu'elle ne put lui réſiſter. Jamais les vaiſſeaux du Roi ne purent

ſoutenir le chocde ceux des Egyptiens, & leur préſenter la proue. Mais les uns prirent la fuite & les autres allèrent échouer à terre, où Chéréas les prit avec ceux qui les montoient. La mer étoit couverte de leurs débris. Le Roi ignoroit qu'il eut été défait ſur mer; & Chéréas que les Egyptiens l'euſſent été ſur terre. Chacun s'imaginoit avoir remporté la victoire ſur l'un & l'autre Elément. Le jour même où Chéréas défit la flotte ennemie, il aborda en Arade, & ordonna à ſa flotte d'environner cette iſle, & de prendre garde que rien ne s'en échappât, parce qu'ils en rendroient compte à leur maître. On mit dans la place publique, qui étoit très-vaſte, les eunuques, les eſclaves & tout ce qu'il y avoit de plus

vil. Leur nombre s'en trouva si grand, que non-seulement les portiques en furent pleins, mais qu'il y en eut beaucoup qui passèrent la nuit à l'air. A l'égard des gens de distinction, on les mit dans le palais où les Archontes avoient coutume de rendre la justice, & qui donnoit sur la place. Les femmes, étendues par terre autour de la Reine, & persuadées que le Roi étoit pris, que l'Empire étoit renversé, & que l'Egyptien étoit victorieux partout n'avoient point allumé de feu, & n'avoient pris aucune nourriture. Jamais nuit ne parut plus agréable aux uns & plus cruelle aux autres. Les Egyptiens étoient enchantés de se voir délivrés de la guerre & de l'esclavage où les avoient tenus les Perses; ceux-ci

s'attendoient aux chaînes, aux traitemens les plus rigoureux, aux insultes & à la mort, ou au moins à l'esclavage, si le vainqueur écoutoit l'humanité. Statira, la tête appuyée sur les genoux de Callirhoë, laissoit un libre cours à ses larmes. Mais cette belle Syracusaine, qui joignoit aux sentimens naturels aux Grecs ceux que lui avoit inspirés une bonne éducation, & qui avoit appris à lutter contre les malheurs, tâchoit sur-tout de consoler la Reine. Il arriva cependant qu'un Egyptien à qui on avoit confié la garde des prisonniers renfermés dans le Palais, découvrit que la Reine se trouvoit parmi eux. Il n'osa point s'approcher d'elle à cause du respect

naturel

naturel aux barbares pour tout ce qui porte le nom de Roi, mais se tenant debout auprès de la porte qui étoit fermée, il lui dit : Rassurez-vous, Madame, l'Amiral ignore que vous soyez du nombre des prisonniers ; lorsqu'il en sera instruit, vous pouvez compter sur son humanité ; il n'est pas moins galant que brave, & vous allez devenir sa femme. A ces mots, Callirhoé poussa des plaintes & des gémissemens, & s'arracha les cheveux. C'est maintenant, dit-elle, que je m'apperçois de ma captivité. Tuez-moi plutôt que de faire un tel rapport : je ne veux point de mariage, je ne demande que la mort. Qu'on me perce de coups, qu'on me brûle ; je ne me leverai point d'ici, & ce lieu me servira de tom-

beau. Si le Général a, comme vous le dites, de l'humanité, qu'il m'accorde cette grace, qu'il me tue en cet endroit. Le ſoldat réitéra ſes prières. Elle ne ſe leva point, & ſe couvrant la tête, elle tomba étendue par terre. L'Egyptien balança ſur ce qu'il feroit. Il ne pouvoit la perſuader, il n'oſoit pas non plus lui faire violence. Dans cette incertitude, il alla trouver ſon Général. Que veut donc dire cette triſteſſe que je remarque ſur ton viſage, lui dit Chéréas; ſans doute qu'on pille ce qu'il y a de plus précieux, mais on n'aura pas ſujet de s'en réjouir. Il ne s'eſt rien paſſé, Seigneur, de contraire à vos intérêts; mais une femme que j'ai trouvée dans le palais refuſe de venir avec moi, &

ſe jettant par terre, elle demande des armes pour ſe donner la mort. Quoi! lui dit Chéréas en riant, ne ſais-tu donc point la manière dont il faut s'y prendre auprès des femmes? Les prières, les flatteries, les promeſſes ont beaucoup de poids ſur leur eſprit, ſurtout ſi elles viennent de quelqu'un qui en paroît amoureux. Peut-être lui as-tu fait violence, & l'as-tu inſultée: Non, Seigneur, répondit-il, & j'ai fait deux fois autant que ce que vous venez de dire; car je lui ai dit que vous la prendriez pour femme; mais cela n'a ſervi qu'à exciter davantage ſa colère. Je ſuis en vérité, reprit Chéréas, bien favoriſé de l'Amour! ſi elle a de la haine & de l'averſion pour moi, avant même que de m'avoir vu. Cette

femme montre de la grandeur d'ame & des ſentimens élevés; que perſonne ne lui faſſe violence, & qu'on la laiſſe vivre comme elle le déſire. Il eſt beau d'honorer la vertu, & peut-être pleure-t-elle la perte de ſon mari!

Fin du ſeptième Livre.

LIVRE HUITIÈME.

Nous avons raconté dans le Livre précédent, que Chéréas cherchant à se venger d'Artaxerxe, qu'il croyoit avoir remis Callirhoé à Denys, avoit passé du côté des Egyptiens ; & qu'ayant été créé Amiral, il avoit vaincu les Perses sur mer, & s'étoit emparé après sa victoire de l'isle d'Arade, où le Roi avoit mis en dépôt sa femme, Callirhoé & tous ses esclaves. La Fortune préparoit à Chéréas le tour le plus étrange.

Il avoit, sans le savoir, Callirhoé entre les mains ; & prêt à faire embarquer les autres femmes sur ses galères, il alloit laisser dans cette isle la sienne propre, non comme

Théfée laissa Ariane endormie à Bacchus, mais comme une riche dépouille qu'il abandonnoit à ses ennemis. Mais ce coup parut trop affreux à Vénus dont la colère commençoit à s'appaiser. D'abord elle s'étoit irritée contre lui, de ce qu'ayant reçu d'elle en pur don une beauté dont Hélène n'approchoit point, il s'étoit porté, par un mouvement de jalousie hors de saison, à la maltraiter. Chéréas ayant satisfait l'Amour par les malheurs sans nombre qu'il essuya en mille endroits différens, cette Déesse en eut pitié, & voulut rendre l'un à l'autre, ce couple charmant qu'elle avoit uni autrefois, & qu'elle avoit ensuite pris plaisir à tourmenter par terre & par mer. Je me flatte que mes Lecteurs trou-

veront ce dernier Livre agréable ; il expiera en quelque ſorte ce que les premiers ont contenu de triſte & de fâcheux. On n'y verra ni brigandages, ni eſclavages, ni procès, ni combats, ni déſeſpoir, ni guerre, ni captivité, mais un Amour juſte & un mariage légitime. Je vais dire comment la Déeſſe dévoila la vérité, & procura la reconnoiſſance de ces deux Amans qui ne ſe croyoient pas ſi près l'un de l'autre.

Il ſe faiſoit déjà tard, & il reſtoit encore beaucoup de priſonniers à tranſporter ſur la flotte. Quoique Chéréas fût fort fatigué, il ne laiſſa pas de ſe lever pour donner les ordres concernant le départ. Il paſſoit près de la place, lorſque l'Egyptien lui dit : C'eſt ici, Seigneur, qu'eſt la femme qui,

bien loin de vouloir venir vous trouver, a résolu de se laisser mourir d'inanition. Peut-être la persuaderez-vous de se relever : & pourquoi laisseriez-vous à vos ennemis ce qu'il y a de plus précieux dans le butin ? Polycharme, qui souhaitoit le jetter, de quelque manière que ce pût être, dans une autre passion, afin de le distraire & de le consoler de la perte de Callirhoé, appuya ce discours. Que n'entrons nous, dit-il à Chéréas ? Ayant passé le seuil de la porte, & voyant par terre une femme couverte d'un voile, sa figure, tout, jusqu'à sa manière de respirer, portèrent le trouble dans son ame ; il ne savoit que penser. Il auroit même certainement reconnu sa femme, s'il n'eût pas été fortement persuadé que Denys

l'avoit emmenée avec lui. S'approchant donc tout doucement, il lui dit : Qui que vous soyez, Madame, n'ayez aucune inquiétude ; je n'ai point intention de vous faire violence, & vous aurez l'homme que vous souhaitez. Il n'avoit pas encore cessé de parler, que Callirhoé, le reconnoissant à sa voix, ôte son voile : tous deux ensemble s'écrient : Chéréas ! Callirhoé ! Ils s'embrassent étroitement, & tombent en foiblesse par l'excès de leurs transports. Polycharme, étonné de cette étrange aventure, resta d'abord quelque tems sans pouvoir parler. Mais ayant enfin recouvré la parole : Levez-vous, leur dit-il, vous êtes actuellement rendus l'un à l'autre. Les Dieux ont exaucé vos vœux. Mais songez que vous n'êtes

point dans votre patrie, que vous vous trouvez dans un pays ennemi, & qu'il faut assurer solidement votre bonheur, afin qu'on ne puisse plus vous séparer. Telle qu'une personne plongée dans un puits profond, n'entend qu'à peine la voix de ceux qui sont au-dessus, tels parurent à nos deux Amans les cris de Polycharme. Ils revinrent lentement à eux. S'étant ensuite considérés, ils s'embrassent de nouveau, se quittent ensuite pour recommencer, disant d'une seule voix : Est-ce bien vous, Callirhoé, que je tiens entre mes bras? Est-ce bien Chéréas? Le bruit se répandit bientôt que l'Amiral avoit retrouvé sa femme. Personne ne resta sous les tentes, dans les vaisseaux & dans les maisons. Tous en courant exal-

toient le bonheur de cette femme qui avoit pour mari un ſi bel homme. Mais Callirhoé étant venue à paroître, on ne loua plus Chéréas; on n'avoit les yeux attachés que ſur elle, comme ſi elle eût été ſeule. Elle marchoit avec dignité entre Chéréas & Polycharme qui lui tenoient lieu de gardes. On les couvroit de fleurs; on répandoit à leurs pieds des vins parfumés; & l'on voyoit en même tems ce qu'il y avoit de plus agréable dans la guerre & dans la paix, un triomphe & la célébration d'un mariage. Chéréas avoit coutume de dormir ſur ſon vaiſſeau, & de s'occuper beaucoup le jour & la nuit. Mais s'étant alors repoſé de tout ſur Polycharme, il entra ſans attendre la nuit dans l'appartement du Roi: car, dans

chaque ville, il y a un palais destiné à recevoir le Grand-Roi. Il y avoit un lit d'or, dont la couverture de pourpre de Tyr, étoit relevée d'une broderie travaillée à Babylone. Qui pourroit dire tous les récits qui se firent cette nuit, toutes les larmes qui se répandirent, tous les baisers qui se donnèrent? Callirhoé commença par lui raconter comment elle avoit recouvré la vie dans le monument, comment Théron l'avoit emmenée : elle passa ensuite à sa navigation & à son esclavage. A ce récit, Chéréas n'avoit pu retenir ses larmes. Mais, lorsqu'elle en fut venue à ce qui s'étoit passé à Milet, la honte l'empêcha de continuer. Chéréas sentit renaître sa jalousie; mais ce qu'elle ajouta de son fils,

le consola. Avant que de passer à d'autres choses, dites-moi, reprit-il, par quel hasard vous vous trouvez en Arade, où vous avez laissé Denys, & ce qui vous est arrivé étant auprès du Roi. Elle lui protesta sur le champ que, depuis le procès, elle n'avoit pas vu Denys; que le Roi étoit, il est vrai, amoureux d'elle, mais qu'elle ne lui avoit pas même accordé un baiser. Je suis donc bien injuste, dit-il, & bien prompt à m'enflammer de colère, pour avoir fait tant de mal au Roi qui ne m'avoit point offensé. Séparé de vous, je me suis vu réduit à passer du côté des ennemis. Mais vous n'avez point à rougir de ma conduite, & la terre & la mer sont remplies de mes trophées. Content & fier de ses succès,

il lui racontoit tout ce qui lui étoit arrivé jusqu'à la moindre circonstance; mais lorsqu'ils furent las de pleurer & de parler, s'embrassant tendrement, ils renouvellèrent avec plaisir les rites anciens du lit nuptial.

Il étoit encore nuit qu'un Egyptien, homme de naissance, aborda en Arade. Au sortir du vaisseau, il s'informa en diligence où étoit Chéréas. Conduit à Polycharme, il lui dit qu'il avoit un secret de la dernière importance qu'il ne pouvoit communiquer qu'à l'Amiral, & qui ne souffroit aucun retardement. Polycharme, qui ne vouloit pas déranger Chéréas à contre-tems, différa beaucoup d'entrer dans son appartement; mais l'Egyptien, lui faisant encore de plus grandes instances, il

entr'ouvrit la porte de ſon ami, & lui apprit qu'un étranger témoignoit beaucoup d'empreſſement pour lui parler d'affaires de la plus grande conſéquence. Chéréas, en bon Général, lui ordonna de le faire entrer : car la guerre ne ſouffre aucun retard. L'Egyptien, ayant été introduit pendant qu'il faiſoit encore obſcur, s'approcha du lit : Sachez, Seigneur, lui dit-il, que notre Roi n'eſt plus, il a été tué. Le Roi de Perſe a détaché une partie de ſon armée en Egypte pour la remettre ſous ſa puiſſance ; il vient ici avec le reſte, & bientôt il arrivera. Car ayant appris la priſe de l'iſle d'Arade, il eſt moins ſenſible à la perte de tant de richeſſes, qu'à la captivité de ſa femme Statira. A cette nouvelle, Chéréas ſauta en

bas du lit. Où courez-vous donc si précipitamment ? lui dit Callirhoé en le retenant ; que ne délibérez-vous auparavant sur cet événement ? En le rendant public, vous allez exciter des troubles dans votre armée, personne ne voudra plus vous obéir, & retombant en la puissance du Roi, nous allons nous voir exposés à des maux encore plus grands que ceux que nous avons déjà éprouvés. Chéréas suivit sans balancer cet avis, & y joignant la ruse, il sortit de son appartement, tenant l'Egyptien par la main. Ayant convoqué l'assemblée : Camarades, leur dit-il, nous sommes victorieux par terre ; cet homme-ci nous en apporte la nouvelle avec des lettres du Roi d'Egypte ; il faut au plus vîte mettre à

la voile, & nous rendre où il nous ordonne d'aller ; hâtez - vous donc d'embarquer le bagage. Ayant ainſi parlé, les trompettes donnèrent le ſignal de l'embarquement. On avoit fait paſſer ſur les vaiſſeaux, le jour précédent, les dépouilles & les priſonniers, & il n'étoit reſté dans l'iſle que des effets inutiles ou trop peſants. On détacha enſuite les cables qui retenoient les vaiſſeaux à terre, on leva les ancres, & le port retentit des cris confus des matelots & des ſoldats. Chéréas, étant monté ſur ſa galère, donna ſecrètement aux capitaines l'ordre de prendre la route de Cypre, étant néceſſaire de s'en emparer, tandis qu'elle étoit encore ſans défenſe. Ayant eu le vent favorable, ils abordèrent le

lendemain à Paphos, où il y a un temple consacré à Vénus. Etant entrés dans le port, Chéréas ne permit à personne de sortir des vaisseaux, qu'il n'eût envoyé auparavant des Hérauts, pour annoncer aux habitans qu'il ne venoit point en ennemi, mais pour traiter avec eux. Les Paphiens y ayant consenti, il permit à ses troupes de descendre. Il fit de riches présens à Vénus, & ayant rassemblé beaucoup de victimes, il régala son armée. Tandis qu'il réfléchissoit sur ce qu'il avoit à faire par la suite, les sacrificateurs, qui étoient en même tems devins, lui annoncèrent que les sacrifices étoient favorables. Prenant alors confiance, il convoqua les Capitaines de vaisseaux, les trois cent Grecs, & tous les

Egyptiens en qui il avoit remarqué de l'attachement pour sa personne : Chers amis, leur dit-il, compagnons de mes victoires, avec vous la paix est glorieuse, & la guerre sans dangers. Notre union nous a rendus maîtres de la mer ; l'expérience nous en a convaincus. Il s'agit maintenant de pourvoir à notre sûreté ; les momens pressent ; hâtons-nous de délibérer sur le parti qu'il nous faudra prendre. Le Roi d'Egypte a été tué en combattant, & le grand Roi s'est rendu maître du Continent. Nous sommes environnés de tous côtés d'ennemis. Soit donc que quelqu'un de nous conseille d'aller trouver le Roi, & de nous remettre entre ses mains, soit.... Tout autre chose plutôt que cela, s'écria l'Assemblée, sans lui donner le

tems d'achever. Où donc irons-nous ? Je ne vois point de pays qui ne ſoit occupé par nos ennemis, & depuis qu'ils ſont les maîtres du Continent, nous ne pouvons plus nous fier à la mer. Il ne nous reſte plus que le Ciel ; mais nous ne pouvons y atteindre.

Il ſe fit alors un grand ſilence; un Lacédémonien, parent de Braſidas, qui avoit été forcé à s'exiler de Sparte, oſa le premier parler. A quoi bon chercher où nous pourrons échapper au Roi ? N'avons-nous point des vaiſſeaux, & ne ſommes-nous pas maîtres de la Mer ? L'un & l'autre nous conduiront en Sicile & à Syracuſe, où nous n'aurons rien à craindre du Roi, ni même des Athéniens. Ce parti fut généralement approuvé. Chéréas fut

le seul qui feignit de s'y opposer, sous prétexte de la longueur de la navigation; mais, en effet, pour s'assurer que cette résolution étoit ferme & sincère. Les y voyant fortement attachés, & qu'ils vouloient déjà mettre à la voile : Chers Compatriotes, leur dit-il, votre avis me paroît bien sage, je vous sais gré des marques d'amitié & de confiance que vous me donnez, & avec la protection des Dieux, je ferai ensorte que vous n'ayiez aucun sujet de vous en repentir. Mais les Egyptiens sont en grand nombre, & il ne seroit pas juste de les forcer à nous accomgner. La plupart ne se verroient séparés qu'à regret de leurs femmes & de leurs enfans. Dispersez-vous donc parmi les troupes, interrogez un chacun, & ne

prenons avec nous que ceux qui nous voudront ſuivre de leur plein gré. On exécuta ſes ordres.

Callirhoé prenant Chéréas par la main, & le tirant à part : Quel eſt votre deſſein, lui dit-elle ; avez-vous donc envie d'emmener à Syracuſe Statira & la belle Rhodogune ? Chéréas rougit à ces mots : Ce n'eſt point pour moi, lui répondit-il, que je les emmène, mais pour vous ſervir d'eſclaves. Puiſſent les Dieux, s'écria Callirhoé, détourner loin de moi une telle penſée ! Qui, moi, me faire ſervir par la Reine de l'Aſie ! ce ſeroit une folie ſans exemple. D'ailleurs, je lui ſuis liée par les droits ſacrés de l'hoſpitalité, & elle en a agi avec moi, comme avec la femme de ſon propre frère. Si vous

voulez me faire plaisir, vous la renverrez au Roi. Il n'y a rien, Madame, répondit-il, que je ne sois prêt à faire pour vous obliger; vous pouvez disposer du butin, de Statira, & avant tout de ma propre vie. Callirhoé enchantée lui donna un baiser; elle se fit ensuite mener sur le champ vers la Reine. Enfermée dans son appartement avec les femmes de la plus haute qualité de Perse, elle ne savoit rien de ce qui s'étoit passé, & par conséquent elle ignoroit que Callirhoé eût retrouvé Chéréas; car on faisoit une garde exacte, & il n'étoit point permis de l'approcher, pas même de la voir, ou de l'instruire de ce qui se passoit. Callirhoé étant arrivée sur le vaisseau où elle étoit, celui qui le commandoit,

l'efcorta par honneur; chacun dans fon étonnement accourut au tumulte pour la voir. On fe difoit tout bas l'un à l'autre : Voici la femme de notre Amiral. Statira pouffant un profond foupir, dit en pleurant : Fortune cruelle! ne m'as-tu donc confervée jufqu'à ce jour, que pour me faire paffer du trône dans les fers : fans doute qu'elle ne vient ici que pour voir fon efclave. A ces paroles, les gémiffemens fe réveillèrent parmi les femmes, & elle apprit alors ce qu'il en coûte à une perfonne d'une illuftre naiffance, pour paffer du fein de la liberté dans l'efclavage. Mais un Dieu fit bientôt tout changer de face. Callirhoé ne fut pas plutôt entrée, qu'accourant vers Statira, elle l'embraffa. Je vous falue,

lui

lui dit-elle, grande Reine, car vous l'êtes & le ferez toujours. Vous n'êtes point tombée entre les mains d'un ennemi, mais en celles d'une perfonne que vous aimiez, & que vous avez comblée de vos bienfaits. Chéréas, mon mari, eft Amiral : indigné d'être fi long-tems fans me recouvrer, il a paffé du côté des Egyptiens. Maintenant il eft tranquille, fa colère eft calmée, & il ceffe d'être votre ennemi. Levez-vous, Madame, partez avec plaifir, allez rejoindre votre époux; il vit, & Chéréas vous envoie à lui. Levez-vous auffi, ma chère Rhodogune, vous êtes la première des femmes de Perfe qui m'ayiez témoigné de l'amitié; allez retrouver votre mari, vous & toutes celles que la Reine vou-

dra emmener avec elle, & n'oubliez point Callirhoé. Statira, saisie d'étonnement, ne savoit si elle devoit croire ou douter. Le caractère vrai de Callirhoé, qui, dans les plus grands malheurs, ne lui permettoit pas de dissimuler, lui étoit connu, & la rassuroit. La conjoncture vouloit aussi que tout se passât avec célérité.

Il y avoit parmi les Egyptiens un certain Philosophe, nommé Démétrius, que le Roi avoit pris en affection; il étoit d'un âge avancé, & fort supérieur à tous ses compatriotes, en savoir & en vertu. Chéréas l'ayant mandé, lui dit : J'aurois souhaité vous emmener avec moi; mais je vous ai destiné à une grande entreprise. Je veux me servir de vous pour renvoyer

au Grand-Roi sa femme. Ce service vous rendra plus cher à ses yeux, & rétablira vos compatriotes dans ses bonnes graces. Ayant dit ces paroles, il l'établit Commandant en chef des vaisseaux qui souhaiteroient retourner dans leur pays. Mais comme il n'y avoit point d'Egyptien qui ne voulût accompagner Chéréas, & qui ne préférât le plaisir d'aller avec lui, à celui de revoir sa patrie & ses enfans, il choisit seulement vingt trirèmes, les plus grandes & les meilleures, parce qu'il avoit des mers orageuses à traverser. Il y fit monter les Grecs, & tous ceux d'entre les Egyptiens & les Phéniciens qu'il connoissoit pour les plus braves. Plusieurs habitans de Cypre le suivirent aussi de leur plein gré. Il renvoya le

reſte chez eux, après leur avoir diſtribué leur part du butin, afin que chargés de biens & couverts de gloire, ils reviſſent leurs foyers avec encore plus de plaiſir. Perſonne ne quitta Chéréas ſans avoir obtenu ce qu'il avoit demandé. Callirhoé remit à Statira ſes bijoux & toutes les richeſſes qui lui avoient appartenu. Elle ne voulut pas les recevoir, la pria de s'en parer, ajoutant qu'ils n'étoient point indignes d'une auſſi belle perſonne, & qu'il falloit bien qu'elle pût porter à ſa mère quelques préſens, & qu'elle eût quelques dons à offrir aux Dieux de ſon pays; & d'ailleurs, il m'en eſt reſté encore davantage à Babylone. Que les Dieux vous accordent une heureuſe navigation, & qu'ils ne permettent

point que vous ſoyez jamais ſéparée de Chéréas. J'ai toujours eu lieu de me louer de la manière dont vous vous êtes conduite à mon égard, & vous avez toujours fait paroître un caractère excellent qui s'accorde bien avec votre beauté. En me confiant un dépôt ſi précieux, le Roi m'a obligée plus qu'on ne peut dire.

Qui pourroit décrire tout ce qui occupa les deux flottes en ce jour? Leurs vœux, leurs adieux, la gaieté des uns, la triſteſſe des autres, les commiſſions, les lettres dont on ſe chargeoit mutuellement. Chéréas écrivit auſſi au Roi; ſa lettre étoit conçue en ces termes:

« Vous avez différé à juger la cauſe » qui étoit pendante à votre Tribu- » nal; je l'ai gagnée devant le plus

» équitable de tous les Magiſtrats. La » guerre décide en effet en dernier » reſſort du juſte & de l'injuſte. C'eſt » à elle que je dois Callirhoé. Non-» ſeulement elle m'a rendu maître de » ma femme, mais encore de la vôtre. » Je n'ai point imité votre lenteur, » & ſans attendre que vous redeman-» diez Statira, qu'on a toujours trai-» tée en Reine pendant ſa captivité, » je vous la renvoie dans le même » état où elle eſt tombée entre mes » mains. Ce n'eſt point moi qui vous » fais ce préſent, c'eſt Callirhoé : je » vous prie de m'accorder en échange » la grace des Egyptiens. Il convient » encore plus à un Roi qu'à tout au-» tre, d'oublier & de pardonner les » injures. Vous trouverez en eux de

» braves soldats qui vous sont atta-
» chés, & qui ont mieux aimé retour-
» ner auprès de vous, que de me suivre
» comme ami ».

Telle étoit la lettre que Chéréas écrivit au Roi. Callirhoé se crut aussi obligée par devoir & par reconnoissance d'écrire à Denys. Comme elle savoit que Chéréas étoit naturellement jaloux, elle tâcha de le faire, sans qu'il en eût connoissance ; & ce fut la seule chose qu'elle entreprit sans la lui avoir communiquée. Voici le contenu de sa lettre :

« CALLIRHOÉ A DENYS, SON BIEN-
» FAITEUR, Salut :

« Ce nom vous appartient à juste
» titre, puisque vous m'avez arrachée

» des brigands, & que vous avez brisé
» mes fers. Ne soyez point fâché con-
» tre moi, je vous prie, mon ame est
» encore avec vous, notre fils vous
» en est garant. Je vous remets le
» soin de son éducation, qu'elle soit
» digne de nous. Ne lui donnez point
» de belle-mère. Vous avez non-seu-
» lement un fils, mais encore une
» fille. Deux enfans vous suffisent.
» Donnez-lui une femme, lorsqu'il
» sera en âge d'être marié, & en-
» voyez-le à Syracuse, pour le faire
» voir à son ayeul. Je salue Plangone.
» Cette lettre est écrite de ma main.
» Adieu, Denys, n'oubliez pas votre
» chère Callirhoé ».

Ayant cacheté cette lettre, elle la

cacha dans son sein, & lorsqu'il fallut enfin partir & monter sur les vaisseaux, ayant pris Statira par la main, elle la fit entrer dans celui qui lui étoit destiné. Démétrius y avoit fait préparer un pavillon magnifique de pourpre Tyrienne, relevé d'une broderie d'or travaillée à Babylone. Callirhoé la plaça elle-même sur le lit, en lui faisant toutes sortes de caresses. Adieu, Madame, dit-elle à Statira, ne m'oubliez pas, donnez-moi souvent de vos nouvelles à Syracuse. Tout est facile à un Roi; je vous en saurai tout le gré possible, & auprès de mes parens & auprès des Dieux de la Grèce. Vous preniez plaisir à voir mon fils; je vous le recommande; regardez-le comme un dépôt que je remets entre vos mains.

Ces paroles firent couler des larmes des yeux de Statira ; ses femmes les accompagnèrent des leurs. Prête à sortir du vaisseau, Callirhoé s'étant légèrement inclinée vers la Reine, lui remit sa lettre en rougissant. Remettez cette lettre, je vous prie, Madame, au malheureux Denys ; je vous le recommande ainsi qu'au Roi ; consolez-le. J'ai bien peur que le chagrin de se voir privé de moi ne l'ait porté à se donner la mort. Ces femmes n'auroient point cessé de s'entretenir, de pleurer, & de s'embrasser, si les Pilotes n'eussent averti qu'on alloit lever l'ancre. Callirhoé, prête à monter sur son vaisseau, adressa ses prières à Vénus. Je vous remercie, grande Déesse, de vos faveurs présentes, accordez-moi vos bonnes

graces, & favorisez mon retour à Syracuse. Une vaste étendue de mer m'en sépare, & quelque orageuse qu'elle soit, je ne crains rien, si vous ne m'abandonnez pas. Il n'y eut point d'Egyptien qui voulût monter sur les vaisseaux de Démétrius, avant que d'avoir dit auparavant adieu à Chéréas, & de lui avoir baisé la tête & les mains; tant il avoit su se les attacher. Chéréas permit à cette flotte de partir la première; & pendant un long espace on entendit la mer retentir de ses louanges, mêlées aux vœux qu'on faisoit pour lui. Ils navigèrent de la sorte.

Le Grand-Roi, ayant vaincu ses ennemis, envoya en Egypte, une partie de ses forces, pour y établir son autorité d'une manière solide, & il fit

avec le reste de son armée, toute la diligence possible pour aller en Arade, donner du secours à sa femme. Tandis qu'il étoit occupé près de Tyr & de Cée, à sacrifier à Hercule pour la victoire remportée, on vint lui annoncer que les ennemis, après avoir ravagé l'isle d'Arade, l'avoient évacuée, & qu'ils avoient emmené & emporté avec eux tout ce qu'ils y avoient trouvé. Ce fut une bien fâcheuse nouvelle pour le Roi, que la perte de la Reine. Ce qu'il y avoit de plus distingué parmi les Perses, sous prétexte de pleurer Statira, déploroient, l'un la perte de sa femme, l'autre celle de sa fille ou de sa sœur. Chacun n'étoit touché que de celle qui lui étoit personnelle. L'on igno-

roit

roit la route qu'avoient pris les ennemis. Le ſecond jour, on vit avancer les vaiſſeaux Egyptiens. D'abord on ne ſut ce que cela pouvoit être; on fut enſuite dans l'étonnement; & ce qui augmenta l'incertitude, ce fut de voir placé ſur le vaiſſeau de Démétrius, l'étendard royal, qui n'a coutume de s'arborer que ſur celui où le Roi fait voile. Comme on les croyoit ennemis, tout fut dans l'agitation. On courut ſur le champ en donner avis au Roi, & ſans doute, ajouta-t-on, que les Egyptiens ont élu un autre Roi. Artaxerxe deſcend ſoudain de ſon trône, ſe rend en diligence ſur le bord de la mer, & donne le ſignal du combat; mais il n'avoit point de vaiſſeaux, & toute ſon armée étoit

rangée en bataille ſur le port. Déjà l'on bandoit les arcs, & l'on alloit lancer le javelot; ſi Démétrius qui s'en appercut, n'en eût averti la Reine. Statira, ſortant alors de deſſous ſon pavillon, ſe fit voir. Toutes les troupes, jettant leurs armes à terre, ſe proſternèrent. Le Roi, ne pouvant ſe retenir, ſe lança le premier dans le vaiſſeau, avant qu'il eut tout-à-fait abordé. Il pleura de joie en embraſſant ſa femme: Quel Dieu propice, lui dit-il, vous a rendue à mes vœux? qu'une Reine ſoit perdue, qu'elle ſe retrouve enſuite, l'un & l'autre me paroît également étrange. Comment vous ayant laiſſée à terre, vous reçois-je de la mer? Statira répondit, ſi vous me revoyez, vous en avez l'obligation

à Callirhoé. A ce nom, le Roi ſentit rouvrir ſon ancienne bleſſure. Se tournant vers Artaxate : Mène-moi, lui dit-il, à Callirhoé, que je la remercie. Je vous inſtruirai de tout, reprit Statira. On s'avança enſuite du port vers le palais. Y étant arrivés, elle ordonna à tout le monde de ſe retirer, excepté à Artaxate, à qui elle permit de reſter. Elle raconta enſuite tout ce qui lui étoit arrivé en Arade, en Cypre, enfin elle remit au Roi la lettre de Chéréas. Le Roi ſe ſentit agité, à cette lecture, de mille paſſions. Si la priſe de ce qu'il avoit de plus cher excitoit ſa colère, il ſe repentoit enſuite d'avoir forcé Chéréas à paſſer du côté des ennemis. Après il lui ſavoit gré de l'avoir mis dans l'impoſſibilité de voir dorénavant Cal-

lirhoé ; mais la jalousie l'emporta sur tout. Heureux Chéréas ! s'écrioit-il, ton bonheur est plus grand que le mien. Lorsqu'on se fut dit tout ce qu'on avoit à se dire, Statira prit la parole : Consolez Denys, Seigneur, Callirhoé vous en prie. Qu'on me fasse venir Denys, dit Artaxerxe, en se retournant du côté de l'Eunuque. Il vint incontinent, l'espoir lui donnoit des aîles. Comme il n'avoit rien appris de Chéréas, il croyoit Callirhoé avec les autres femmes, & que le Roi voulant lui accorder le prix de la valeur, le mandoit pour la lui remettre entre les mains. Etant entré, le Roi lui raconta tout ce qui étoit arrivé. Ce fut en cette occasion que Denys fit voir sa prudence & sa modération. Tel qu'un

homme que le tonnerre tombant à ses pieds ne sauroit ébranler, tel Denys à ces paroles, plus terribles que la foudre, *Chéréas emmène Callirhoé à Syracuse*, demeura ferme. Il crut aussi qu'il n'étoit point sûr de faire paroître de la tristesse, dans le tems que tout étoit en joie pour le retour heureux de la Reine. Je t'aurois rendu Callirhoé, reprit Artaxerxe, si je l'eusse eue en mon pouvoir; la fidélité & l'attachement que tu m'as témoignés ne méritoient pas moins. Mais cela n'étant pas possible, je te donne le commandement de l'Ionie entière; & je te ferai inscrire sur les registres publics comme le premier bienfaiteur de ma maison. Denys se prosterna à ses pieds, & lui ayant rendu graces de ses bien-

faits, il se hâta de sortir, afin de se voir en liberté de pleurer. En se retirant, Statira lui remit sans lui rien dire, la lettre dont elle s'étoit chargée. Dès qu'il fut rentré chez lui, il se renferma; & reconnoissant l'écriture de Callirhoé, d'abord il baisa la lettre; l'ouvrant ensuite, il l'approcha de son sein, comme si c'eût été Callirhoé elle-même, & il fut long-tems sans pouvoir la lire, les larmes qu'il répandoit en abondance l'en empêchant. Ayant cessé de pleurer, il se mit à lire, quoiqu'avec peine. D'abord il baisa le nom de Callirhoé; & quand il fut venu à ces mots, A DENYS SON BIENFAITEUR : Hélas! dit-il, elle ne m'appelle plus son mari. *Ce nom vous appartient à juste titre:* Qu'ai-je donc fait pour le mériter? Il

fut enchanté de ses excuses. Il relut plusieurs fois cette lettre avec le même plaisir. Il crut y voir qu'elle ne l'avoit quitté qu'à regret & malgré elle : tant le Dieu qui fait aimer, est léger, & nous fait persuader qu'on nous rend amour pour amour. Venant ensuite à jetter les yeux sur son fils, & le serrant entre les bras : Vous irez trouver un jour votre mère, puisqu'elle l'ordonne, & moi je vivrai dans un abandon total que je ne puis reprocher qu'à moi. C'est mon étrange jalousie, c'est Babylone qui m'ont perdu. Ayant cessé de parler, il se prépara à partir au plutôt pour l'Ionie, regardant comme un grand soulagement à ses maux, la longueur de la route, le commandement des villes, & de se retrou-

ver dans les mêmes endroits qu'avoit occupé Callirhoé à Milet.

Pendant que ces choses se passoient en Asie, Chéréas terminoit heureusement sa navigation. Il avoit gagné la haute mer avec ses gros vaisseaux, & quoiqu'il eut toujours le vent en poupe, il craignoit continuellement de se revoir en butte aux traits de quelque Divinité malfaisante. Quand il fut à la vue de Syracuse, il ordonna aux capitaines de profiter du calme pour orner leurs vaisseaux, & de faire ensuite voile en ordre de bataille. Les habitans de Syracuse les ayant apperçus, se disoient les uns aux autres : D'où peuvent donc venir ces vaisseaux ? Ne seroient-ils point Athéniens ? Instruisons Hermocrate de ce qui se passe ; & sur le champ

on courut l'en informer. Consultez-vous, Hermocrate : Que faudra-t-il faire ? fermerons-nous nos ports, ou irons-nous au-devant d'eux ? Nous ignorons encore si ce que nous voyons n'est pas l'avant-garde d'une plus grande flotte. Hermocrate étant accouru de la place au bord de la mer, envoya au-devant de ces vaisseaux un petit bâtiment à rames. Dès qu'il se trouva à portée de se faire entendre, il leur demanda qui ils étoient. Chéréas avoit ordonné à un Egyptien de répondre : Nous venons d'Egypte ; nous sommes négocians, & nous avons à bord des marchandises qui feront plaisir aux Syracusains. N'entrez donc point dans le port tous à la fois, afin que nous sachions si vous dites la vérité. Ces vaif-

ſeaux ſont longs & armés en guerre, & ne me paroiſſent nullement des vaiſſeaux de charge. Ainſi, reſtez hors du port, & qu'il n'y en ait qu'un qui y entre. Volontiers, répondit-on. La galère montée par Chéréas entra la première. On avoit dreſſé deſſus un pavillon travaillé à Babylone. A peine fut il entré dans le port, qu'il étoit déjà plein de monde. Le peuple, naturellement curieux, avoit alors bien des raiſons d'accourir. En jettant les yeux ſur ce pavillon, ils ne croyoient pas qu'il dérobât des hommes à leurs regards; mais de riches marchandiſes. Chacun s'épuiſoit en conjectures, qui s'éloignoient toutes de la vérité; parce qu'étant perſuadés de la mort de Chéréas, on ne pouvoit croire que ce fût lui qui revînt

plein de vie avec tant de richesses. Les parens de Chéréas n'étoient pas sortis de leur maison. Hermocrate exerçoit alors la Préture, mais dans l'affliction. Obligé par sa charge de se rendre au port, il s'y trouva sans se faire connoître. Tandis que tout le monde en suspens avoit les yeux tournés vers le pavillon, soudain on en lève les voiles, & l'on apperçut Callirhoé vêtue d'une robe de pourpre Tyriene, couchée sur un lit d'or, & Chéréas assis à côté d'elle, avec tout l'appareil d'un général. Jamais coup de tonnerre n'a plus étonné les oreilles; jamais éclair n'a plus frappé les yeux, jamais on ne poussa de si grands cris en trouvant un trésor immense, qu'en jetta alors le peuple en voyant, contre toute attente,

un spectacle au-dessus de tout ce qu'on pouvoit dire. Hermocrate monta précipitamment sur le vaisseau, & serrant Callirhoé entre ses bras : Est-ce bien vous, ma chere fille, que je revois vivante, ne me trompai-je point ? Non, mon père, vous ne vous trompez pas, c'est maintenant que je puis me dire vraiment en vie, puisque j'ai le bonheur de vous revoir. Tout le monde attendri pleuroit de joie. Cependant Polycharme s'avançoit avec le reste de la flotte, dont Chéréas qui ne pouvoit s'occuper que de Callirhoé, lui avoit confié le commandement. Le port en fut bientôt plein, & vous auroit retracé ce qui se passa après le combat naval, où les Athéniens furent défaits : car ces Trirèmes revenant de la guerre étoient

couronnées de fleurs, & sous le commandement d'un Général Syracusain. Les cris de ceux, qui de la mer saluoient ceux qui étoient à terre, & de ceux qui de terre leur rendoient le salut, se confondoient ensemble. Des deux côtés on n'entendoit que vœux, que louanges, que prières. Le père de Chéréas, qui s'étoit évanoui de joie, vint aussi. Les camarades de Chéréas, du même âge que lui, & qui avoient fréquenté avec lui les lieux d'exercices, se pressoient de venir le saluer, les femmes se hâtoient auprès de Callirhoé, qui leur parut encore plus belle. Vous auriez cru voir Vénus sortir de la mer. Chéréas, s'avançant vers Hermocrate & vers son père : Recevez, leur dit-il, les richesses du grand Roi, & sur le

champ, il ordonna qu'on tirât des vaiſſeaux l'or & l'argent. Il fit voir enſuite à ſes compatriotes l'ivoire, l'ambre, les riches vêtemens, tout ce qu'il y avoit de plus précieux pour la matière & pour le travail, & le lit & la table du grand Roi. La ville entière fut alors remplie, non comme autrefois après la guerre de Sicile, des miſérables dépouilles des Athéniens, mais des richeſſes des Medes.

Le peuple, qui ſouhaitoit voir & entendre Chéréas & Callirhoé, demandoit à grands cris l'aſſemblée. Le théâtre fut en un inſtant plein d'hommes & de femmes. Comme Chéréas paroiſſoit ſeul, tout le monde demanda à haute voix Callirhoé. Hermocrate, qui vouloit s'attirer la bienveillance de ſes

concitoyens, introduisit sa fille. Le peuple, levant d'abord les yeux au ciel, bénit les Dieux, & leur rendit encore plus de graces pour la faveur qu'ils avoient reçue en ce jour, que pour leur victoire. On se partagea ensuite; les hommes louant la bonne mine de Chéréas, les femmes la beauté de Callirhoé, quelquefois aussi les deux partis se réunissoient, & prenoient beaucoup de plaisir à les louer tous deux. Callirhoé, que ses inquiétudes & la mer avoient fatiguée, sortit du théâtre, après avoir salué ses concitoyens; mais le peuple qui souhaitoit apprendre tout ce qui étoit arrivé à Chéréas pendant son absence, l'empêcha de la suivre. Ne voulant point attrister ses compatriotes, il supprima ses premières aventu-

res, qui n'avoient rien que de fâcheux, & commença son récit par les dernières. Le peuple l'encourageoit à parler: Racontez-nous, lui disoit-il, les choses dès le commencement, n'oubliez rien, n'omettez rien. Chéréas, honteux de bien des choses qui n'avoient pas été suivant ses desirs, balançoit. Ne craignez rien, mon fils, lui dit Hermocrate, quand même ce que vous avez à nous dire nous attristeroit, ou blesseroit notre gloire, l'éclat des derniers événemens nous empêcheroit de voir les premiers, & votre silence nous les feroit soupçonner encore plus fâcheux qu'ils ne le sont. C'est à votre patrie que vous allez parler, c'est à des parens, dont la tendresse pour vous deux est égale. Le peuple sait le commence-

ment de votre hiſtoire; racontez-nous ce qui vous eſt arrivé depuis votre départ.

Chéréas commençant ſon récit en cet endroit, leur dit : Notre navigation ſur la mer Ioniene fut heureuſe, & nous abordâmes à un domaine de Denys de Milet, le premier de l'Ionie par ſes richeſſes, ſa naiſſance & ſa réputation. Il avoit acheté Callirhoé de Théron un talent. Ne craignez point, compatriotes, jamais elle n'a ſervi. Quoiqu'achetée de ſes deniers, il la rendit l'arbitre de ſes actions, & comme il l'aimoit, & qu'elle étoit d'une naiſſance diſtinguée, il n'oſa point lui faire violence, mais il ne put ſe déterminer à s'en priver en la renvoyant à Syracuſe. Callirhoé, s'étant enſuite apperçue

qu'elle portoit dans son sein un gage de ma tendresse, se vit forcée, pour vous conserver un citoyen, d'épouser Denys, à qui elle fit accroire qu'il en étoit le père, afin de le faire élever d'une manière digne de sa naissance. L'homme le plus illustre de l'Ionie prend soin à Milet de l'éducation de votre concitoyen. Ne lui envions pas un si grand héritage. Voilà ce qui s'est passé avant mon arrivée & ce que j'ai appris depuis.

Ayant donc abordé en un lieu champêtre, près d'un temple consacré à Vénus, où j'apperçus l'image de Callirhoé, j'en conçus une espérance favorable; mais des brigands Phrygiens nous ayant attaqués par mer pendant la nuit, ils mirent le feu à notre vaisseau, égor-

gèrent la plupart de ceux qui étoient deſſus ; & nous ayant mis aux fers Polycharme & moi, ils nous vendirent en Carie. Permettez-moi, leur dit Chéréas, de vous taire la ſuite, elle eſt encore plus fâcheuſe que le commencement. N'importe, s'écria le peuple, n'omettez rien. Il continua donc. Celui qui nous avoit acheté étoit un eſclave de Mithridate, Satrape de Carie. Il nous donna une certaine étendue de terre à cultiver, les fers aux pieds. Mais il arriva une nuit que quelques eſclaves, en la compagnie de qui nous nous trouvions, ayant tué celui qui les avoit ſous ſa gurde, Mithridate ordonna qu'on nous fît tous mourir en croix. Pendant qu'on me conduiſoit au lieu du ſupplice, Polycharme prêt à perdre

la vie dans les tourmens, vint à prononcer mon nom. Mithridate en avoit eu connoiſſance. Il s'étoit en effet trouvé à Milet dans la maiſon de Denys, & y avoit aſſiſté aux obſèques magnifiques que me fit faire Callirhoé, qui ayant appris le malheur arrivé à notre vaiſſeau, & me croyant du nombre des morts, me fit élever un ſuperbe monument. Mithridate ordonna qu'on me fît ſur le champ deſcendre de croix, dans le tems que je n'avois plus qu'un inſtant à vivre, & me mit au nombre de ſes amis. Il fit tous ſes efforts pour me faire rendre Callirhoé, & je lui adreſſai par ſon conſeil une lettre, qui tomba entre les mains de Denys, par la négligence de celui qu'on en avoit chargé. Denys, ne pouvant

croire que je fusse en vie, s'imagina que c'étoit une ruse de Mithridate pour séduire sa femme, & sur le champ il en porta ses plaintes au grand Roi. Artaxerxe s'étant chargé de juger cette affaire, manda les parties à Babylone. Voilà le sujet de notre voyage en cette ville. Callirhoé accompagna Denys; l'Asie entière admira sa beauté. Mithridate m'emmena avec lui. Nous plaidâmes notre cause devant le Roi; Mithidate fut renvoyé absous : mais il restoit encore à décider entre Denys & moi, à qui appartiendroit Callirhoé. Le Roi la remit à sa femme, Statira, en attendant que le jugement eût été prononcé. Combien de fois, chers compatriotes, me voyant séparé de ma femme, n'ai-je pas tenté de me

tuer; mais Polycharme, le ſeul ami dont la fidélité ne s'eſt jamais démentie, m'en a toujours détourné; car le Roi, embrâſé d'amour pour Callirhoé, ne ſe preſſoit pas de nous juger; mais il n'eut point recours à la violence, & ſes ſoins ne purent la toucher. L'Egypte s'étant révoltée fort à propos, on eut à ſoutenir une guerre fâcheuſe, qui m'a procuré les plus grands biens. La Reine emmena avec elle Callirhoé. Croyant alors qu'elle avoit été remiſe à Denys, comme on m'en avoit aſſuré; je paſſai pour me venger du grand Roi, du côté des Egyptiens, où je me ſuis diſtingué par mille belles actions. Moi ſeul, & ſans leur ſecours, je me ſuis rendu maître de Tyr, qu'on regardoit comme imprenable. Ayant enſuite été nommé

Amiral, j'ai battu la flotte du Roi, & je me suis emparé de l'isle d'Arade, où ce Monarque avoit mis, comme en un lieu de sûreté, sa femme & toutes les richesses que vous venez de voir. J'aurois donc pu rendre le Roi d'Egypte maître de toute l'Asie, si combattant sans moi, il n'eût été tué. J'ai cherché ensuite à vous concilier les bonnes graces du grand Roi, en lui rendant sa femme, & en renvoyant aux personnes les plus distinguées de sa cour, leurs mères, leurs sœurs, leurs femmes & leurs filles. Et moi je vous ai amené les plus braves d'entre les Grecs, & ceux des Egyptiens qui ont bien voulu me suivre. Il vous viendra par la suite une autre flotte d'Ionie sous les ordres du petit-fils d'Hermocrate. Ces paroles furent sui-

vies des vœux de toute l'aſſemblée ; mais Chéréas ayant fait ceſſer les cris, leur dit : Callirhoé & moi nous rendons, en votre préſence, graces à Polycharme. Il nous a toujours donné des marques de la plus grande amitié, & d'une fidélité à toute épreuve. Nous lui donnerons, ſi vous le jugez à propos, notre ſœur en mariage, & partie du butin en dot. Le peuple approuva par ſes acclamations la propoſition de Chéréas; le peuple, s'écria-t-on, rend graces à Polycharme, qui s'eſt montré en toute occaſion homme de bien & ami fidèle. Vous vous êtes attaché la patrie par vos bienfaits, & vous méritez d'être le gendre d'Hermocrate & le frère de Chéréas. Chéréas reprit la parole : A l'égard des trois cents Grecs qui ont donné tant de

marques

marques de leur bravoure, je vous prie de les mettre au nombre de nos citoyens. Nous y consentons, s'écria le peuple; qu'ils aient part au gouvernement. Qu'on rassemble les suffrages. On écrivit le décret du peuple, & les trois cents Grecs, prenant sur le champ leur place, firent partie de l'assemblée. Chéréas leur donna à chacun un talent, & Hermocrate distribua aux Egyptiens des terres. Pendant que le peuple étoit au théâtre, Callirhoé, avant que d'entrer chez elle, se rendit au temple de Vénus. Ayant pris les pieds de la Déesse, elle en approcha son visage, & détachant ses cheveux, elle les lui baisa. Je vous rends graces, Vénus, de m'avoir fait revoir Chéréas à Syracuse, où par un effet de votre bonté, je l'ai vu étant

encore fille. Je ne vous reproche pas, grande Déeſſe, les maux que j'ai ſoufferts ; c'étoit ſans doute ma deſtinée. Accordez-nous, je vous en conjure, une vie heureuſe, & ne me ſéparez plus de lui, pas même à la mort.

Fin des Amours de Chéréas & Callirhoé ; & du Tome ſeptième des Romans.

TABLE.

AMOURS DE CHÉRÉAS

ET DE CALLIRHOÉ.

Fin de la Table.

